image not available

ALLI

Digitized by Google

PALLI

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III. SALA
C
III
11
44.V.13

Digitized by Google

CONTES
A MA FILLE.

IMPRIMERIE DE DEMONVILLE.

CONTES
à ma Fille

33676

Par J. N. BOUILLY,
Membre de la Société Philotechnique, de la Société Académique des Enfans d'Apollon, &c.

« Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores.
« Il faut étudier avec soin les mœurs de chaque âge. »

Sixieme Edition,
avec de nouvelles gravures.
TOME SECOND.

BIBL. LUCCHESI PALLI

à Paris,
Chez Rosa, libraire, Grande Cour du Palais Royal.
1818.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE.

	Pages.
Les Roses de M. de Malesherbes. . .	1
Le Diamant faux.	20
La Pièce d'Or.	47
Le Peigne parlant.	73
La Sonate.	99
La Petite Bibliothèque vivante. . .	132
Le Dragon de Vincennes.	165
Le Cimetière de Village.	199
Les Sœurs de Lait.	233
Le Journal des Modes.	277
La Petite Gouvernante.	310
Conclusion.	358

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Les Roses de Mr. Malesherbes.

Tome II. page 1.

En achevant ces mots, l'honorable vieillard dépose un baiser sur le front modeste de la laitière.

Digitized by Google

CONTES

A MA FILLE.

LES ROSES

DE M. DE MALESHERBES.

De tous les biens que le Ciel nous dispense, celui qui contribue le plus au charme de la vie, celui qui tout à-la-fois est le plus pur, le plus durable, c'est le bonheur d'être aimé. Comme ce bonheur ne peut avoir pour base qu'un mérite véritable, renonçons, ma Fille, pour un instant aux attraits de la fiction, et commençons cette seconde partie de nos Entretiens par le

récit fidèle d'une anecdote intéressante qui, en nous rappelant un des plus illustres magistrats du dernier siècle, prouvera ce que donnent de jouissances l'amour et le respect qu'on inspire.

M. Lamoignon de Malesherbes qu'il suffit de nommer pour désigner le ministre intègre, le savant modeste, le grand naturaliste et le meilleur des hommes, avait coutume de passer tous les ans, au beau château de Verneuil, près de Versailles, une partie de l'été, pour se délasser des fonctions importantes qui lui étaient confiées. Parmi les occupations auxquelles se livrait cet homme célèbre, la culture des fleurs était celle à laquelle il s'adonnait particulièrement. Il prenait surtout le plus grand plaisir à soigner un bosquet de rosiers qu'il avait planté lui-même dans une demi-lune de bois taillis, formant remise de chasse, qui

se trouvait auprès du village de Verneuil.

De tous les rosiers qu'avait plantés M. de Malesherbes, aucun n'avait trompé son espérance. Des buissons de roses de différentes espèces, formant dans ce lieu agreste et solitaire un contraste frappant avec les arbustes sauvages dont ils étaient environnés, attiraient tous les regards, et produisaient une sensation aussi agréable qu'imprévue.

L'heureux cultivateur de ce bosquet charmant ne pouvait, malgré sa touchante modestie, s'empêcher d'être fier de ses succès. Il en parlait à tous ceux qui se présentaient au château de Verneuil, et il les conduisait à ce qu'il appelait *sa solitude*. Il avait formé de ses mains un joli banc de gazon, et construit, avec de la terre et des branches d'arbres, une grotte où

tantôt il se mettait à l'abri de la pluie, où tantôt il préservait sa tête sexagénaire des rayons brûlans du soleil. C'est là que, *Plutarque* à la main, sa lecture favorite, il réfléchissait en paix sur les vicissitudes humaines, et récapitulait avec délices les actions mémorables dont il avait honoré sa carrière.

« Mais voyez donc, disait-il à toutes les personnes qu'il conduisait à cette solitude, voyez comme tous ces rosiers sont frais et touffus ! Ceux des jardins somptueux et les mieux cultivés n'ont pas des fleurs plus belles et plus abondantes. Ce qui m'étonne surtout, ajoutait-il avec transports, c'est que depuis plusieurs années que je cultive ces rosiers, je n'en ai pas perdu un seul ; jamais jardinier, quelque habile qu'il fût, n'eut la main plus heureuse que moi : aussi m'appelle-t-on dans ce village *Lamoignon-les-Roses*,

pour me distinguer de tous ceux de ma famille qui portent le même nom ».

Un jour que ce savant naturaliste s'était levé plus tôt qu'à l'ordinaire, il se rendit à son bosquet chéri fort avant le lever du soleil. C'était vers la moitié du mois de juin, à-peu-près à l'époque du solstice, où les jours sont les plus longs de l'année. La matinée était délicieuse : un vent frais et une abondante rosée rafraîchissaient la terre, desséchée par la chaleur de la veille. Les chants variés de mille et mille oiseaux formaient un concert ravissant que les échos multipliaient à l'infini et répétaient dans les montagnes; les prairies émaillées, les plantes aromatiques et la vigne en fleur remplissaient l'atmosphère d'un parfum délicieux.... En un mot, le printemps régnait encore, et l'été commençait à paraître.

M. de Malesherbes, assis près de sa grotte, contemplait avec respect ce calme heureux d'une matinée des champs, ce réveil enchanteur de la nature. Soudain un bruit léger se fait entendre. Il croit d'abord que c'est la marche de quelque biche ou de quelque faon timide qui traverse le bois; il regarde, examine, et aperçoit à travers le feuillage une jeune fille qui, revenant de Verneuil, un pot au lait sur la tête, s'arrête devant une fontaine, y puise de l'eau dont elle remplit sa cruche, s'avance jusqu'au bosquet, l'arrose, retourne plusieurs fois à la fontaine, et, par ce moyen, dépose au pied de chaque rosier une quantité d'eau suffisante pour les ranimer tous.

Le magistrat, qui pendant ce temps était tapi sur son banc de verdure pour ne pas interrompre la jeune laitière, la suivait des yeux avec avidité,

ne sachant à quoi attribuer les soins empressés qu'elle donnait à ses rosiers. La figure de cette jeune fille était charmante ; ses yeux exprimaient la candeur et la gaieté ; son teint semblait se colorer des feux de l'aurore naissante. Cependant l'émotion et la curiosité attirèrent malgré lui le naturaliste vers la jeune inconnue, au moment où elle déposait au pied d'un rosier blanc sa dernière cruchée d'eau.

Celle-ci, tressaillant, jette un cri de surprise à la vue de M. de Malesherbes, qui l'aborde aussitôt, et lui demande qui lui a donné l'ordre d'arroser ainsi tout ce bosquet. « Oh ! Monseigneur, dit la jeune fille toute tremblande, j' nons que d' bonnes intentions, j' vous assure : je n' suis pas la seule d' ces cantons...., et c'est aujourd'hui mon tour. — Comment, votre tour ?—Oui, Monseigneur ; c'était hier

à Lise, et c'est demain à Perrette. — Expliquez-vous, jeune fille, je ne vous comprends pas. — Puisque vous m'avez prise sur le fait, je n'pouvons plus vous en faire mystère; aussi ben, je n'voyons pas qu'ça puisse tant vous fâcher. Vous saurez donc, Monseigneur, qu'vous ayant vu d'nos champs planter vous-même et soigner ces beaux rosiers, j'nous sommes dit dans tous les hameaux des environs : « Faut prouver à celui qui répand chaque jour tant de bienfaits parmi nous et qui sait honorer si ben l'agriculture, qu'il n'a pas affaire à des ingrats; et puisqu'il se plaît tant à cultiver des fleurs, faut l'aider sans qu'il s'en doute. Pour ça, toute jeune fille, âgée de quinze ans, s'ra tenue, chacune à son tour, en r'venant d'porter son lait à Verneuil, de puiser l'eau à la fontaine qu'est ici près, et d'arroser tous les matins, avant

le lever du soleil, les rosiers d'not' ami, d' not' père à tous....». Depuis quatre ans, Monseigneur, j' n'avons pas manqué à c' devoir, et j' vous dirai même qu' c'est à qui d' nos jeunes filles atteindra sa quinzième année, pour avoir l'honneur d'arroser et d' soigner les roses *d' monsieur d' Malesherbes* ».

Ce récit naïf et touchant fit une vive impression sur le ministre. Jamais il n'avait mieux senti toute la célébrité de son nom. « Je ne m'étonne plus, se disait-il avec ravissement, si mes rosiers sont aussi beaux et chargés de tant de fleurs. Mais puisque toute la jeunesse des hameaux voisins daigne chaque matin me donner une preuve si touchante de son amitié, je lui promets, en revanche, de ne pas laisser passer un seul jour sans venir visiter ma solitude, qui m'est devenue plus chère que jamais. — Tant mieux, ré-

pondit la jeune fille, ça f'ra que j' conduirons nos troupeaux de ce côté pour avoir le bonheur de vous contempler tout à notre aise, d'vous faire entendre nos chansonnettes, et d'jaser queuqu'-p'tites fois avec vous, si Monseigneur daigne l'permettre.

« — Oui, mes enfans, reprit M. de Malesherbes; venez, oh! venez près de moi. S'il vous arrive quelques malheurs, je tâcherai de les adoucir; s'il s'élève parmi vous quelques différens, je les aplanirai peut-être; et si quelques mariages assortis par le cœur ne pouvaient se faire par disproportion de fortune, eh bien! je saurai tout concilier. — Dans ce cas-là, répartit vivement la jeune laitière, Monseigneur ne manquera pas d'occupation, et moi-même j'pourrons dans queuqu' temps lui dire un p'tit mot touchant ça... Mais j'oublie qu'ma mère m'attend; j' cou-

rons li porter l'argent d'son lait, et li conter l'heureuse rencontre que j'ai faite. — Un moment, lui dit M. de Malesherbes en l'arrêtant : Comment vous nommez-vous? — Suzette Bertrand, pour vous servir, Monseigneur, si j'en étais capable.—Et bien! Suzette, reprit-il en pressant une de ses mains dans les siennes, remettez à vos compagnes qui, comme vous, ont soin de mes rosiers, ce que je vais vous donner pour elles. — Oh! Monseigneur, je n'voulons rien pour ça : tout votre or ne pourrait valoir le plaisir que j'y prenons.—Vous avez bien raison; non, tout ce que je possède ne pourrait valoir ce que vous me donnez en ce moment....; mais, en attendant que je puisse remercier moi-même vos jeunes amies, rendez-leur ce baiser que je vous donne pour chacune d'elles. Dites-leur bien qu'elles embellissent la fin

de ma carrière, et que jamais ce qu'elles ont fait ne sortira de mon souvenir....». En achevant ces mots, l'honorable vieillard déposa un baiser sur le front modeste de la laitière, qui s'éloigna, fière et joyeuse de l'honneur qu'elle avait reçu.

M. de Malesherbes ne cessait de raconter cette aventure. Il remplit avec exactitude la promesse qu'il avait faite à la jeune fille. Il ne se passait pas de jour qu'il n'allât visiter ses rosiers. Souvent, tandis qu'une société nombreuse et brillante était réunie au château de Malesherbes, ce magistrat respectable, ce ministre, le conseil et l'ami de son prince, assis près de sa grotte solitaire, participait aux jeux des pâtres des environs, étudiait au milieu d'eux leurs penchans, leurs besoins, leurs habitudes, et ne rentrait au château que fort tard, accompagné de plusieurs d'entre

eux, et comblé des bénédictions de tous.

Quelques jours après, c'était un dimanche, M. de Malesherbes apprit que toute la jeunesse de Verneuil et des environs devait se réunir le soir même devant sa grotte si renommée, et qu'on avait résolu d'y établir le lieu de la danse. « Adieu, mes roses! se dit alors ce sage aimable; le moyen que tel jeune garçon n'en fleurisse pas sa danseuse, que telle jeune fille n'en détache pas les plus belles pour en orner son corset? Mais ils s'amuseront, ils parleront de moi, peut-être; moi-même je pourrai les voir réunis, être témoin de leurs jeux : allons, allons, si j'ai quelques roses de moins, j'aurai du plaisir de plus; et l'un vaut bien l'autre ».

Cependant, comme il craignait que sa présence n'intimidât la bande joyeu-

se et ne l'empêchât de se livrer à tout le bonheur que lui promettait une aussi belle journée, il s'abstint de diriger le soir sa promenade accoutumée du côté de sa solitude. Mais le lendemain, dès le matin, il fut impatient de voir le dégât qu'avait dû causer dans le bosquet la danse de la veille. Déjà, muni d'une bêche et de plusieurs autres instrumens, il se disposait à réparer le dommage... Quelle fut sa surprise de trouver tout dans le même état! L'endroit où la danse avait eu lieu se trouvait passé au râteau, le banc de verdure avait conservé toute sa fraîcheur; on n'avait pas détaché une seule rose; et sur l'entrée de la grotte, ces mots, *A notre ami!* étaient formés de fleurs d'éternelles... M. de Malesherbes croyait rêver. « Quoi! se disait-il, au milieu d'une réunion aussi nombreuse que folâtre, dans une danse champê-

tre, où la joie bannit ordinairement toute réserve, mes roses ont été respectées! Qu'il est doux le bonheur d'être aimé à ce point! Je ne troquerais pas ma grotte pour le plus beau palais du monde.

Le dimanche suivant, il balançait entre le désir d'assister à la danse du village et la crainte d'imposer par sa présence, lorsque son valet-de-chambre vint lui annoncer qu'une jeune fille toute en larmes désirait lui parler. Il ordonna qu'on l'introduisit, et, dès qu'elle parut, lui demanda le sujet de son chagrin. « Ah! Monseigneur, j'sommes perdue si vous n'avez pitié de moi! — Que vous est-il donc arrivé? Parlez et rassurez-vous. — J' vous dirai d'abord que c'était c'matin mon tour d'arroser vos rosiers...—Eh bien? —Eh bien! Monseigneur, comme c'est la fête d' ma marraine Jeanne, l'une

des fermières du château, chez qui je d'meure d'puis que j'suis orpheline, j'ons cru que j'n'étais vue de personne, et j'avons eu l'malheur de cueillir une de vos roses, malgré la défense et l' serment qu'j'ons fait entre nous tous de n'y toucher jamais. — Une rose!.... répondit en souriant M. de Malesherbes; ce n'est pas là un vol bien considérable. — C'en est pourtant assez, reprit la jeune fille en pleurant, pour me déshonorer dans tout l'village.—Comment cela? — Mathurin-la-Treille, c' maudit ivrogne, l'espion de la jeunesse, m'a vue cueillir c'te rose qui m'avait tentée si fort : il a répandu ça parmi tous les garçons; et v'là qu'au moment où j' suis arrivée à la danse, comptant bien m'en donner comme de coutume, j'n'avons pu trouver un seul danseur..... I z'ont décidé, tout d'une voix, que d' l' année je n' s'rais reçue

dans vot' bosquet. Ma marraine a eu beau prier pour moi, tous m'ont condamnée, jusqu'à Guillot lui-même.... Guillot!..... Vous sentez ben, Monseigneur, qu' s'il faut que j' soyons un an sans danser, j' sommes perdue d' réputation; Guillot n' voudra plus d'moi, et j' resterai fille toute ma vie. —La punition serait trop grande pour une faute aussi légère, reprit M. de Malesherbes, cachant son émotion : rester fille pour une rose! Rassurez-vous, ma belle enfant; je veux moi-même implorer votre grace. Venez, donnez-moi votre bras.... Je me fis toujours un devoir de défendre les accusés ».

Ils arrivent tous les deux au lieu du rendez-vous. L'éloquent naturaliste plaida la cause de la jeune réprouvée, avec toute l'émotion que lui inspiraient ces débats si doux pour son cœur; et

ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il obtint son pardon. Afin qu'il ne restât aucune trace de la réprobation qu'avait encourue la jeune fille, il la présenta lui-même à Guillot, l'engagea de danser avec elle, et lui promit de doter sa prétendue. Suzette Bertrand, la jolie laitière qui la première avait fait connaître à ce ministre la tendre vénération qu'on lui portait, eut une dot semblable, qu'elle partagea bien vîte avec un des plus beaux garçons du village. Les deux heureux couples furent unis; leurs noces se firent le même jour au château. M. de Malesherbes voulut que l'une et l'autre mariée fût parée ce jour-là des fleurs de ses rosiers. Il fit arrêter, par la jeunesse de Verneuil, que dorénavant toute fille qui se marierait dans la saison des fleurs, aurait le droit de cueillir à la grotte si respectée un bouquet de ro-

ses blanches. « Elles seront, disait-il aux jeunes villageoises qui l'entouraient, elles seront l'emblème de vos soins et de ma reconnaissance : quand je ne serai plus, elles vous rappelleront votre ami ; vous me croirez là, et je pourrai, grace à votre souvenir, assister encore au plus beau jour de votre vie ».

Cet usage, ou, pour mieux dire, cette touchante commémoration existe toujours dans le village de Verneuil. Aucun couple ne s'unit sans aller former un bouquet à la grotte, dont on renouvelle chaque année l'honorable inscription. Depuis la mort cruelle et prématurée de cet homme célèbre, on n'a pas cessé de cultiver le bosquet que planta sa main bienfaisante, et c'est encore à qui respectera *les roses de M. de Malesherbes.*

LE DIAMANT FAUX.

Si la franchise et la bonne foi nous environnent de jouissances qui se renouvellent à chaque instant de la vie, le mensonge et la fausseté nous causent tôt ou tard des chagrins d'autant plus cuisans, que souvent il n'est plus en notre pouvoir de les adoucir.

M. de Lucival, riche manufacturier de soieries, partageait, ainsi que son épouse, sa tendresse et ses soins entre leurs deux filles, Clémence et Félicie. Elles étaient nées le même jour, et déjà parvenues à cet âge heureux qui, en ornant leur sexe des charmes de la beauté, est en même temps l'époque où le caractère se forme, où le cœur est susceptible d'impressions qui ne s'effacent jamais.

Le Diamant faux.

Tome II. page 20.

Ah ! Mesdemoselles.....
Le beau métier que vous faites là !

Bibliothèque Nationale R.F.

Digitized by Google

Google

Ces deux sœurs jumelles, citées par l'attachement qu'elles se portaient et par leur parfaite ressemblance, différaient néanmoins de goûts et de penchans. L'aînée, simple et naïve, ne cherchant jamais à déguiser sa pensée, à cacher les fautes les plus légères, ni même les étourderies de son âge, répétait fidèlement tout ce qu'elle avait vu ou entendu, avouait sans détour ce qu'elle avait bien ou mal fait; et jamais, sous aucun prétexte, elle n'avait su déguiser la vérité.

La cadette au contraire, dissimulée et prétendant à la perfection, ne convenait jamais des torts qu'elle avait eus, ni des fautes qu'elle avait pu commettre. Elle niait avec assurance et obstination jusqu'à l'évidence même, et, se faisant un jeu du mensonge, elle s'en servait à chaque instant pour se disculper, pour s'arroger mille qualités

qu'elle n'avait pas; en un mot, pour se montrer supérieure à toutes les jeunes personnes de son âge et de sa société.

Ni les remontrances de M. de Lucival, ni les tendres conseils de son épouse n'avaient pu dompter chez Félicie cette funeste habitude du mensonge, qui lui gâtait l'esprit et dégradait son cœur. Chaque jour, à toute minute, sa jolie bouche était souillée d'une imposture qui semblait altérer la fraîcheur de ses lèvres de roses, et jeter dans ses yeux charmans une fausseté qui en détruisait toute l'expression. Comme il n'est pas de mémoire assez forte pour suivre la marche tortueuse du mensonge, et surtout pour résister à toutes les précautions qu'il exige, Félicie, en déguisant sans cesse la vérité, se trouvait souvent embarrassée, interdite, démentie par mille riens

qu'elle n'avait pu prévoir, et presque toujours convaincue d'imposture.

S'amusait-elle dans le salon à des bagatelles, elle assurait à sa mère, occupée dans une pièce voisine, qu'elle étudiait la géographie; mais une glace, qui la trahissait, la représentait à madame de Lucival, nouant un ruban, ou chiffonnant un chapeau. Prétendait-elle n'avoir pas touché, dans l'office, à plusieurs restes du dessert de la veille, à l'instant même, en tirant un mouchoir de son ridicule, elle faisait rouler sur le parquet des morceaux de nougat, plusieurs pommes d'apis et des grains de raisin sec. Avait-elle répandu un encrier sur le bureau et les papiers de son père, c'était le petit carlin qui était monté dessus et avait causé tout ce dégât. Avait-elle déchiré sa robe, c'était un passant qui l'avait heurtée; dépensait-elle son mois en friandises, elle

disait en avoir fait l'aumône; voulait-elle se dispenser de prendre sa leçon de piano, de faire des visites avec sa mère, d'assister à un dîner de cérémonie, qu'elle présumait devoir être ennuyeux, elle se disait incommodée, palissait à son gré, feignait de se trouver mal et de tomber sans connaissance. En un mot, la vérité, quelle qu'elle fût, semblait être pour elle un poison corrupteur qu'elle écartait sans cesse de ses actions et de ses paroles.

Tant de fausseté révoltait tout le monde. Elle affligeait profondément M. de Lucival, qui ne devait qu'à sa franchise, à sa bonne foi, la fortune et la haute considération dont il jouissait dans le commerce. Souvent il avait essayé de dompter cette habitude du mensonge, qui détruisait chaque jour les aimables qualités de sa fille; mais, ni les avis de la tendresse, ni les me-

naces de l'autorité paternelle, n'avaient pu opérer dans Félicie le moindre changement : occupée sans relâche à controuver chaque fait, à nier tout ce qui présentait la plus forte évidence, elle s'oubliait au point de compromettre souvent la confiance et la simplicité de sa sœur, soit en lui faisant accroire des choses ridicules, soit en lui déguisant tout ce qui pouvait l'intéresser ou lui plaire.

Monsieur et madame de Lucival, fatigués par tant d'obstination, projetèrent d'employer un moyen qui ne laissa pas de produire une assez forte impression sur l'esprit de Félicie. Ils prirent la résolution, et donnèrent à tous leurs gens l'ordre le plus précis de faire constamment l'inverse de tout ce que dirait, ferait, désirerait, ou ordonnerait la menteuse opiniâtre. Venait-elle avertir la femme-de-cham-

bre que sa mère avait besoin d'elle, celle-ci, sans bouger, la regardait fixement, et lui soutenait que madame de Lucival ne la demandait pas. Se plaignait-elle d'avoir froid, le laquais ouvrait à l'instant même les croisées qui donnaient au nord, en lui disant qu'il était sûr qu'elle étouffait de chaleur, et qu'elle avait besoin de respirer le grand air. Offrait-elle à sa sœur quelques sucreries, quelques bonbons, Clémence les jetait aussitôt par la fenêtre, certaine, lui disait-elle, que ce n'était qu'une attrape. Enfin Félicie assurait-elle à sa mère qu'elle se portait à ravir, aussitôt madame de Lucival la faisait monter dans sa chambre, la mettait à la diète, et répandait dans toute la maison que sa fille était malade; celle-ci annonçait-elle, au contraire, que sa santé était dérangée, M. de Lucival affectait alors une

entière sécurité, faisait remarquer à tout le monde la fraîcheur et l'embonpoint de sa fille. Un jour entr'autres (c'était la veille d'un grand dîner) Félicie se trouva réellement attaquée de la fièvre, et fut contrainte de se mettre au lit. M. de Lucival feignit de n'en rien croire, et défendit qu'on fût avertir le médecin, parce qu'à coup sûr, disait-il, ce n'était qu'un nouveau détour de sa fille pour ne pas assister au dîner. Félicie avait beau protester qu'elle souffrait beaucoup, on lui soutenait qu'elle se portait à merveille, et le dîner n'en eut pas moins lieu. Cependant le dépit de la malade augmenta son mal au point qu'on fut obligé de lui porter les secours de l'art. « N'est-ce pas, disait en souriant M. de Lucival au médecin, que ma fille n'a point de fièvre, et qu'elle se joue encore de notre crédulité?—Détrom-

pez-vous, répondit le docteur d'un ton grave et sentencieux; Mademoiselle est malade, et même très-sérieusement. — Ma foi, reprit M. de Lucival, elle nous en impose si souvent, que j'ai cru que ce n'était qu'un jeu. Voyez pourtant ce que c'est que la prévention : nous aurions pu la laisser souffrir long-temps, peut-être même la voir expirer dans nos bras, sans nous douter qu'elle pût courir le moindre danger ».

Ces derniers mots firent sur Félicie tout l'effet qu'en attendait son père. La violente secousse qu'elle éprouva lui fit faire sur elle-même un retour sérieux. Pendant tout le temps que dura sa maladie, elle ne cessa de répéter qu'elle renonçait pour jamais à cette habitude du mensonge, qui causait bien plus de peines qu'elle ne procurait de jouissances, et qui for-

çait d'être continuellement en garde, et d'une circonspection qu'on n'était pas toujours en état d'observer avec succès.

Monsieur et madame de Lucival, croyant que cette leçon suffirait pour guérir radicalement Félicie, redoublèrent auprès d'elle de soins et d'attachement, et lui prouvèrent que, malgré tous les tourmens que leur avait causés ses mensonges sans nombre, elle leur était toujours chère. Elle devina sans peine que la fausse indifférence qu'on lui avait témoignée pendant sa maladie, n'était qu'un moyen concerté pour la corriger; mais, soit que l'épreuve ne fût pas encore assez forte, soit que les habitudes de l'enfance se détruisent difficilement, Félicie, une fois rétablie, reprit insensiblement son funeste penchant; et, sans abuser tout-à-fait de

la crédulité, de la confiance de ses parens, elle se livrait souvent à mille supercheries qui tôt ou tard auraient pu la ramener à ce vice si dangereux dont on s'était flatté de la guérir.

Mais un événement assez remarquable vint au secours de monsieur et madame de Lucival, et porta dans l'ame de Félicie une secousse si violente, qu'il en arracha pour jamais le germe de l'imposture et de la fausseté.

Les deux sœurs jumelles, également aimées de leurs parens, et se ressemblant à tel point que souvent on prenait l'une pour l'autre, n'avaient cessé dès leur enfance de porter des vêtemens semblables. Madame de Lucival, qui se faisait un plaisir des fréquentes méprises qu'elles occasionnaient, prenait le plus grand soin à ce qu'elles fussent toutes les deux vêtues, coiffées et chaussées de la même ma-

nière. Clémence n'avait pas un seul chiffon, pas un bijou, pas même un simple anneau, sans que Félicie n'eût la même chose; et comme elles s'amusaient de leur côté à seconder les intentions de leurs parens, elles convenaient chaque matin de mettre le même chapeau, la même chaussure, le même fichu, en un mot de se ressembler dans leur mise et jusque dans leur maintien, comme elles se ressemblaient par le son de la voix et les traits du visage.

Leur fête de naissance arriva. M. de Lucival avait coutnme ce jour-là de leur faire un cadeau. Il remit donc à chacune de ses filles un collier de perles, au milieu desquelles était un diamant d'une assez grande valeur. Celui de Clémence était un peu moins gros que celui de Félicie; mais, en revanche, il paraissait jeter plus de

feu et briller davantage. « Malgré l'envie que j'avais, leur dit-il, de vous offrir deux diamans tout-à-fait semblables, je n'ai pu les mieux assortir pour le moment chez mon joaillier; mais il m'a bien promis de m'en trouver un second qui soit entièrement pareil au premier. En attendant, parez-vous de ceux-ci, et fêtons ce beau jour où, en recevant la vie l'une et l'autre, vous m'avez fait le plus heureux des pères ».

Clémence et Félicie, se précipitant dans les bras de M. de Lucival, lui exprimèrent de nouveau toute leur tendresse, le remercièrent du riche cadeau qu'il venait de leur faire, et dont chacune d'elles s'empressa de se parer.

Parmi les nombreux ouvriers qui travaillaient à la manufacture de M. de Lucival était un ancien soldat, vieil-

lard encore vert, qui par son travail et son intelligence était devenu l'un des premiers chefs d'atelier. Ce brave homme avait plusieurs enfans; l'un d'eux, nommé Joseph, était depuis quelque temps garçon de caisse de M. de Lucival, qui, l'ayant vu naître, lui accordait toute sa confiance. Un jour ce jeune homme, revenant de recette et se disposant à verser à la caisse les différentes sommes qu'il avait touchées dans sa tournée, se trouve avoir de moins un rouleau de cinquante louis qu'il avait reçu chez un banquier. Il se fouille, cherche et recherche dans sa sacoche, dans sa ceinture, pâlit, se trouble, et déclare qu'il a perdu ce rouleau. Clémence et Félicie, qui par hasard se trouvaient au moment même dans le cabinet du caissier de leur père, éprouvèrent chacune une impression différente.

Clémence, partageant la peine du pauvre Joseph et se fiant à son aveu, le plaignait de toute son ame, et cherchait à le consoler. Félicie, au contraire, toujours disposée à prêter aux autres la fausseté de son caractère, s'imagina que le récit de ce jeune homme n'était qu'une imposture. Elle s'oublia même jusqu'à le lui faire sentir. « Ah ! Mademoiselle, s'écria le pauvre Joseph en laissant échapper quelques larmes, c'est bien assez de la peine que j'éprouve, sans m'accabler encore par un soupçon aussi cruel. Si mon père vous entendait, ajouta-t-il avec l'accent le plus pénétrant, vous causeriez sa mort et peut-être la mienne. Vous connaissez sa vivacité, son austère vertu. — Aussi, reprit vivement Clémence, il faut qu'il ignore ce funeste accident. Nous vous promettons, ma sœur et moi, de garder un profond

silence sur cet événement... ». Le caissier fit la même promesse, et Joseph se retira pour faire ses recherches dans les différens quartiers qu'il avait parcourus. « Oui, s'écria ce jeune homme en regardant de nouveau Félicie, dussé-je enchaîner ma liberté et vendre le peu que je possède, sous trois jours les cinquante louis seront remis à la caisse ».

Cet accent de l'honneur outragé pénétra jusqu'au fond du cœur de son imprudente accusatrice, et lui fit sentir que le plus grand des tourmens que fait éprouvér l'habitude du mensonge, c'est de ne pouvoir se fier à personne, et de taxer tous les autres d'imposture.

Cependant Joseph rentra le soir, et annonça que, n'ayant pu obtenir le moindre indice, il avait fait afficher dans tout Paris la perte du rouleau de cinquante louis, avec promesse de le

partager avec la personne qui le rapporterait chez M. de Lucival. En cela il n'avait eu principalement en vue que de sauver son honneur, et surtout de se laver des soupçons outrageans de Félicie.

Clémence, qui jugeait des autres par elle-même, loin de soupçonner Joseph, ne songeait qu'à lui offrir les moyens de réparer la perte qu'il avait faite. Son obligeance lui suggéra une idée qu'elle s'empressa de communiquer à sa sœur. Ce fut de vendre, à l'insçu de tout le monde, le diamant que chacune d'elles avait reçu de leur père, et qui, d'après l'évaluation qu'elle en avait entendu faire, pourraient tous deux former les cinquante louis en question. Félicie, chez qui le mensonge n'avait pas encore entièrement détruit les qualités du cœur, saisit avec avidité le projet de Clémence,

et dès le lendemain, de grand matin, vêtues très-simplement, elles s'échappèrent de la maison et allèrent se présenter chez un riche joaillier du quai des Orfévres, à qui elles proposèrent d'acheter leurs deux colliers.

Ce joaillier, homme probe et délicat, voyant deux jeunes filles de quatorze à quinze ans entrer furtivement dans sa boutique au moment où l'on venait de l'ouvrir, et les entendant s'informer avec avidité du prix auquel pouvaient monter les colliers qu'elles présentaient, ne put s'empêcher de concevoir quelques soupçons, et leur fit à cet égard plusieurs questions que lui dictait la prudence. Elles parurent troubler les deux jeunes inconnues dont il était loin d'apprécier la démarche. Examinant d'abord le collier de Clémence, il jugea que le diamant valait trente louis. « Je ne vous en de-

mande que vingt-cinq, lui dit la jeune personne : donnez-en autant à ma sœur pour le sien, et c'est une affaire terminée. — Oh! cela ne va pas si vîte que vous le pensez, reprit le joaillier; il faut d'abord que je sache d'où vous tenez ces bijoux, et qui vous a chargées de les vendre. — Ils sont à nous, reprit fièrement Félicie; nous ne sommes pas faites pour vendre les diamans de qui que ce soit.—J'aime à le croire; mais votre jeunesse, votre empressement, et, s'il faut vous l'avouer, l'embarras et la rougeur qu'on remarque sur vos figures, tout semble vous accuser. — Quoi! Monsieur, nous prendriez-vous pour des voleuses? reprit Clémence d'une voix altérée. — Eh bien, ma sœur, allons-nous-en dans une autre boutique, reprit vivement Félicie; tout le monde ne sera pas aussi difficile que Monsieur. — J'en

suis bien fâché, Mesdemoiselles, reprit le joaillier, qui tenait toujours en main le collier de Clémence; mais mon devoir et les règlemens de police m'ordonnent de retenir ces bijoux jusqu'à ce que je sache à qui ils appartiennent. — Je vous assure, je vous proteste qu'ils sont à nous, répéta Clémence; c'est notre père qui nous les a donnés, il y a quinze jours à-peu-près..... pour célébrer notre fête de naissance..... Nous sommes sœurs jumelles. Il est de ces momens dans la vie où l'on est forcé de renoncer à ce qu'on a de plus cher.... Jamais, Monsieur, vous pouvez m'en croire....., non, jamais rien dans votre boutique ne fut vendu plus légitimement..... Cet accent de la vérité fit sur le marchand une impression dont il eut peine à se défendre; il hésitait, il n'osait plus se livrer aux soupçons que pour-

tant faisaient naître les apparences. « Si vous saviez qui nous sommes, ajouta Félicie en lui présentant son collier, vous souffririez plus que nous d'avoir osé nous confondre.... Croyez que notre franchise égale notre délicatesse.—Vous m'en imposez, reprit le joaillier avec véhémence, en examinant plus attentivement encore le collier de Félicie. — Et sur quoi, dit Clémence, présumez-vous que nous ne sommes pas dignes de foi? —Vous m'en imposez, vous dis-je, s'écria le marchand avec l'élan de la colère et de l'indignation; ce n'est pas moi que l'on trompe ainsi.—Nous, vous tromper! — Ce diamant est faux. — C'est imposture.—Je m'y connais, peut-être. Vous avez cru que, en me présentant celui du premier collier, qui est un brillant véritable, je ne m'apercevrais pas que la pierre du second était

fausse. Il faut convenir qu'elle est d'une belle eau, et que tout autre que moi pourrait aisément s'y méprendre. — Mais, Monsieur, s'écria Clémence, je vous jure, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré.... —Ah ! Mesdemoiselles, c'est ainsi que, sous l'apparence de la candeur et de l'ingénuité, vous trafiquez en faux diamans ! Le beau métier que vous faites là ! Mais je saurai bien vous empêcher de tromper ceux de mes confrères qui n'auraient pas mon expérience. Qu'on aille à l'instant, dit-il à l'un de ses gens, qu'on aille chercher un exempt de police, et que bientôt ces deux honnêtes marchandes de faux diamans soient livrées à la justice. —Monsieur, s'écria Clémence, sur qui ces mots firent l'effet d'un coup de tonnerre, Monsieur, calmez votre courroux; nous sommes innocentes, je vous l'at-

teste au nom du Ciel !... oui, ces diamans nous ont été donnés par notre père, qu'on aura trompé, sans doute...; et puisque vous nous forcez à vous dire qui nous sommes, vous voyez les deux filles de M. de Lucival, manufacturier de soieries, qui demeure rue Saint-André des-Arts, n° 3, près du carrefour de Bussy. — Faites-nous y conduire, ajouta Félicie avec emportement, et vous verrez, homme ignorant et brutal, si nous sommes faites pour vous en imposer. — Le ton de votre sœur, lui répondit le joaillier, porte en effet le caractère de la vérité; mais le vôtre repousse et détruit la confiance : on lit dans vos yeux et sur vos lèvres tremblantes je ne sais quoi de faux....Au reste, si, comme vous me l'attestez, vous appartenez à un fabricant de soieries, je veux bien ne pas faire d'éclat, et ménager la réputation

de votre père. Allons chez lui sur-le-champ; donnez-moi le bras, Mesdemoiselles, et surtout n'espérez pas m'échapper: je puis excuser une imprudence, une étourderie de jeunesse; mais je suis sans pitié pour les fripons, et surtout pour les imposteurs.

En achevant ces mots, il prend une des deux sœurs de chaque bras, et leur fait traverser ainsi les différentes rues qui conduisaient à leur demeure. Félicie, suffoquée de dépit et de rage, s'exhalait en mille reproches. Quant à à la pauvre Clémence, pâle et tremblante, elle marchait, ou plutôt se laissait traîner comme une victime, les yeux baissés, d'où coulait un torrent de larmes. Ce spectacle rassemblait autour d'elles tout le peuple qui se trouvait sur leur passage; et chacun, interprétant à sa manière la position cruelle des deux jeunes personnes,

leur adressait tout haut les épithètes les plus amères, les plus humiliantes.

Enfin elles arrivèrent chez M. de Lucival, qui, les apercevant environnées de tant de monde, s'avance au-devant d'elles. « Mon père! ô mon père! j'en mourrai!.... » s'écria Clémence, en se précipitant dans ses bras, presque sans connaissance. Le joaillier remet Félicie à M. de Lucival, dont la haute renommée fait à l'instant cesser les propos et les soupçons de la populace qui s'éloigne. On entre, on s'explique: l'innocence des deux sœurs jumelles est reconnue. Le joaillier se confond en excuses; il tombe aux genoux de Clémence, dont la bonté du cœur brille dans tout son éclat; il mouille à son tour de ses pleurs les mains de cette honorable victime, et les couvre de baisers: il offre ensuite à sa famille de faire toute la réparation qu'on exigera.

« Vous n'êtes point coupable, lui dit M. de Lucival; la pierre fausse qui compose ce collier, et la manière imprudente avec laquelle on vous l'a présentée, ont dû vous jeter dans une erreur dont je ne souffre que pour ma chère Clémence. En donnant à Félicie un diamant faux, j'ai voulu lui offrir l'emblème de l'imposture, qui sans cesse dégrade son cœur et souille ses lèvres. J'étais loin de m'attendre qu'il produirait un effet aussi cruel; mais je ne puis m'empêcher de remercier la Providence de la leçon terrible que ma fille reçoit en ce moment ».

Ce qui acheva de porter dans l'ame de Félicie une émotion aussi forte que salutaire, c'est qu'à peine M. de Lucival achevait ces paroles, entouré de tous ses ouvriers, qu'avait attirés cette scène étrange, qu'un inconnu se présente, remet le rouleau de cinquante louis dont Joseph avait fait afficher

la perte, et se retire sans vouloir accepter le partage, ni la moindre récompense.

Félicie, reconnaissant l'innocence du pauvre Joseph qu'elle avait accusé, sentit alors que la fausseté du cœur nous porte toujours à taxer les autres du vice dont nous sommes infectés : elle avoua hautement tous ses torts; et récapitulant les chagrins qu'elle avait donnés à sa famille, le supplice humiliant qu'elle venait de faire partager à sa sœur, l'esclandre qu'elle avait causée dans la maison de son père, et les regrets de l'honnête joaillier, elle abjura pour jamais l'imposture, rappela sur son front et dans ses yeux la candeur, le calme de la franchise, et ne cessa de répéter toute sa vie ce que monsieur et madame de Lucival lui dirent alors en la pressant dans leurs bras : « Le mensonge est un supplice continuel et la laideur de l'ame ».

Digitized by Google

La Pièce d'Or.

Tome II page 47.

Oh! qu'à cheta ne quienne,.....et à l'instant les voilà, gambadant, gesticulant.

Bibliotheca Nazionale V. E. III NAPOLI

LA PIECE D'OR.

Si parmi les bienfaits qu'on répand, il en est qui ne produisent que l'ingratitude et l'oubli, souvent il s'en trouve aussi qui procurent de douces jouissances, et font naître pour jamais le souvenir le plus reconnaissant.

Euphrosine, fille de M. de Murval, riche négociant, prenait le frais, un soir de l'été, à l'une des croisées de l'hôtel de son père, avec plusieurs jeunes demoiselles de son âge. Pendant que de nombreuses parties de jeu se faisaient dans le salon, elles s'amusaient à regarder ensemble deux petits Auvergnats qui exécutaient dans la rue une danse de leur pays, au son d'une musette dont les accens rauques et sauvages s'accordaient parfaite-

ment avec les gambades grotesques et les cris perçans des deux montagnards.

Euphrosine se pâmait de rire à la vue de toutes leurs contorsions, et s'en amusait avec ses jeunes amies, lorsque l'un d'eux se présenta sous le balcon, tendant son chapeau, et demandant, selon l'usage, quelque assistance pour les pauvres petits Auvergnats.

Euphrosine, qui n'avait pas sur elle la moindre chose à leur donner, rentre aussitôt dans le salon, et demande à son père, occupé en ce moment à une assez forte bouillotte, quelques pièces de monnaie, pour assister, lui dit-elle, deux petits montagnards qui la divertissaient beaucoup. M. de Murval remit à sa fille quelques pièces, qu'elle enveloppa dans un morceau de papier, et qu'elle alla jeter précipitamment au petit danseur d'Auvergne, qui, toujours tendant son chapeau déchiré, dit

aux jeunes personnes réunies sur le balcon : « Diou vous lou rende, mes balles Demouzalles !.... » En prononçant ces mots, il serra dans sa poche le morceau de papier, avec tout ce qu'on leur avait jeté des croisées voisines, et disparut avec son camarade, en jouant toujours de la musette.

Le lendemain Euphrosine, en déjeûnant avec son père, lui parlait de la danse comique des deux Auvergnats, et déplorait le sort de tous ces petits malheureux qui, dans un âge encore tendre, s'éloignent de leurs parens, se transportent à deux cents lieues du village qui les vit naître, pour se livrer dans la capitale aux travaux les plus rudes, y supporter, presque nus, la rigueur des saisons, et une misère d'autant plus pénible, que sans cesse ils sont témoins oculaires du faste et des délices de l'opulence.

M. de Murval profitait des justes observations de sa fille pour lui faire sentir combien on doit se trouver heureux de jouir des faveurs de la fortune, des avantages d'une éducation soignée, et lui faisait en même temps avouer qu'on est coupable envers la la société, et indigne des bienfaits que la Providence nous accorde, lorsqu'on refuse d'assister les infortunés qu'elle prive de ses dons.

Comme la conversation entre le père et la fille s'animait sur cette intéressante matière, un domestique vint annoncer que deux petits Auvergnats demandaient à parler à Mademoiselle. « Serait-ce par hasard ceux qui m'ont tant amusée hier soir? dit Euphrosine; que peuvent-ils me vouloir? — Faites-les entrer, dit M. de Murval ». Aussitôt le domestique introduisit les deux petits montagnards, qui, timi-

des et craignant de laisser sur le parquet la trace de leurs pas, avaient laissé leurs souliers ferrés dans l'antichambre, et s'avançaient nu-pieds. « Ce sont eux-mêmes! s'écria Euphrosine en les apercevant. — Que désirez-vous? leur dit alors M. de Murval ». Les deux petits Auvergnats furent d'abord quelque temps sans répondre, se regardant l'un l'autre, et s'excitant du geste à qui porterait la parole. Enfin le plus grand, recoquillant son chapeau et tirant de son sein un petit sac de cuir tout crasseux, lui dit : « Excusa, mon bon Monsiou, si j'osions paraît' comme cha en voust prégenche; ma dans lou petit paquet de sous dont Mademouzalle nous assista hier au cheoir, j'avions trouva ceste piace d'or, qu'on n'avait ben chertainement pas l'intenchion de nous donna, et j'nous emprêchons de

la li rapourta; la voicit.... ». En achevant ces mots, il remit humblement sur le bord de la table un louis d'or, déjà tout imprégné de la crasse noirâtre de ses mains. « Mais qui a pu vous faire croire, leur dit Euphrosine, que c'est plutôt moi qui vous ai jeté cette pièce d'or, que les autres personnes du voisinage qui vous ont fait également assistance? — Oh! que chi fait, ma balle Demouzalle, répondit le plus jeune, qui n'avait pas encore osé parler; j'ons ben reconnu lou petit paquet qu'ous avez jetta dans mon chapieau. — Et pouis, ajouta l'aîné, j'ou venions de che pas de plousieurs maisons de vostre rue : la piace est à vous; rien n'est plou chertain. Reprenez-la, je vous en prie. — Je vois, dit M. de Murval, que ce sera moi qui, par mégarde, en remettant pour vous à ma fille quelques pièces de monnaie.... Oui, je re-

prends ce louis; mais c'est pour récompenser votre bonne foi, pour encourager votre probité.... Tiens, dit-il à l'aîné en le lui remettant, je te le donne de bon cœur, et je désire qu'il te profite.—Ou voulais nous plaisanta, repartit le petit Auvergnat, ma ne vous y fiais pas; si vous continua, maugré lou respect qu'ou vous portons, je pourrions nous fâcha. — Je ne plaisante pas du tout, reprit M. de Murval: garde cette pièce d'or.—Et moi, ajouta vivement Euphrosine, pour vous prouver combien j'aime à récompenser, à encourager les bonnes qualités, je double la somme, et je veux que vous ayez chacun votre petit trésor..». A ces mots, elle fut chercher un louis dans une pièce voisine, et le remit au plus jeune, qui, regardant son frère, se jeta avec lui aux pieds de M. de Murval et de sa fille; et tous les deux

firent, dans leur patois, une prière pour la conservation de leurs chers bienfaiteurs. « Mais c'est à condition, dit Euphrosine qui partageait leur ivresse, qu'ils nous chanteront encore une chansonnette et qu'ils exécuteront une danse de leur pays. — Oh! qu'à chela ne quienne, s'écria l'aîné »; et à l'instant les voilà grimaçant, gambadant, gesticulant, qui se livrent à toutes leurs folies, et font pâmer de rire M. de Murval et sa fille, ainsi que tous les gens de l'hôtel, accourus au son de la musette d'Auvergne. Leur jeu fini, M. de Murval donna ordre qu'on les fît amplement déjeûner; et Euphrosine leur dit, en les quittant, qu'elle désirait que leurs deux louis leur profitassent. Elle leur recommanda que, lorsqu'ils passeraient devant l'hôtel, ils n'oubliassent pas d'entrer, et que toujours ils y trouveraient

à déjeûner. Les deux petits Auvergnats se retirèrent plus contens, plus émus que jamais, et répétèrent à l'office, où on les régala bien, toutes les folies qu'ils avaient faites devant monsieur et mademoiselle de Murval.

Plusieurs jours, plusieurs mois se passèrent sans qu'on entendît parler d'eux. M. de Murval et sa fille ne surent à quoi attribuer cette disparition. « Peut-être, disait Euphrosine, ont-ils mangé leurs deux louis, et ils n'osent pas se montrer devant nous. — Non, non, répliqua M. de Murval, les Auvergnats sont trop économes : ils ne dissipent pas aussi facilement l'argent qu'ils amassent; leur plus grand bonheur est de l'emporter dans leur pays où il est très-rare; et là ils le remettent à leurs parens, ou bien ils en achètent quelques morceaux de terre pour agrandir leur modique héritage ».

M. de Murval et sa fille se trompaient également sur l'emploi que les deux petits montagnards avaient fait de leur argent. Deux louis à-la-fois ! jamais ils n'avaient possédé pareille somme ; aussi avait-elle excité toute leur ambition. De simples petits danseurs de musette qu'ils étaient, ils se firent tout-à-coup marchands d'aiguilles, qu'ils allaient eux-mêmes chercher dans les manufactures, et qu'ils revendaient ensuite de village en village. Leur petit commerce s'accrut au point qu'ils y ajoutèrent, au bout de quelque temps, celui de petites dentelles d'Alençon, de mouchoirs et de cotonnades de Rouen ; et comme nos deux petits commerçans grandissaient à mesure qu'ils augmentaient leur négoce, on les vit, au bout de deux ans, portant chacun sur son dos un ballot de marchandises, commençant à sui-

vre les foires et à vendre dans les petites villes. Peu-à-peu ils se firent connaître et remarquer par leur gentillesse, et surtout par leur probité. On ne parlait partout que de Jacques et Guillaume, c'est ainsi qu'ils se nommaient. Dans tous les hameaux, sur les routes, dans les auberges, ils s'étaient fait une réputation qui ne contribuait pas peu à leur prospérité. Enfin, parvenus à l'âge de dix-sept ans, ils se trouvèrent, en passant dans leur pays, en état d'acheter un beau mulet d'Auvergne, sur lequel ils déposèrent leurs ballots de marchandises; et voilà nos deux jeunes et vigoureux montagnards parcourant à pied toute la France, étendant leur commerce, et se faisant estimer et chérir partout où ils se présentaient.

Plusieurs années s'étaient écoulées sans qu'ils eussent reparu dans Paris.

M. de Murval avait marié sa fille à un riche propriétaire qui possédait une terre considérable en Normandie, près de Falaise. C'était au mois de septembre, à l'époque où se tient dans ce pays la fameuse foire de Guibrai, à laquelle se rendent les négocians de tous les points de la France, et même d'une partie de l'Europe. Jacques et Guillaume, qui depuis quelque temps avaient entrepris le commerce de soieries de Lyon, vinrent s'établir à cette foire, où ils étalèrent les étoffes les plus riches, les rubans les plus nouveaux. M. de Murval était venu avec toute sa famille visiter la foire de Guibrai. Il s'arrêta avec sa fille et son gendre devant la boutique de Jacques et Guillaume, qui, à son aspect, émus et surpris, se dirent tout bas l'un à l'autre : « C'est lui ! c'est elle » !... Le hasard voulut que la fille de M. de

Murval achetât pour deux louis de rubans : elle les tira de sa bourse et les offrit aux deux marchands qui lui avaient déplié leurs étoffes, leurs rubans, avec des égards et une complaisance tout-à-fait remarquables ; mais l'un d'eux lui dit avec expression et les yeux fixés sur elle : « Madame, nous sommes payés. » — Que voulez-vous dire? répondit Euphrosine : serait-ce mon père qui, d'avance et sans que je m'en fusse aperçue ?.... — Moi! dit M. de Murval, je n'ai pas donné une obole, et ne sais ce que tout cela signifie. — Mon frère a raison, reprit l'autre marchand avec la même émotion; oui, Monsieur, nous sommes payés; et vous prendriez toute notre boutique et tous nos magasins, que nous serions encore vos débiteurs ». Ces paroles ne firent qu'augmenter l'étonnement de la famille de Murval,

qui ne savait à quoi attribuer cette étrange aventure, lorsque tout-à-coup Jacques et Guillaume, sortant de leur boutique et tombant aux pieds de M. de Murval, s'écrièrent, en reprenant l'accent de leur pays : « Ou ne recounaichez donc pas les doux pauvres petits Ouv[illegible]ats qu'ou z'avais achista si géné[illegible]ment? — Quoi! ce serait là mes bons petits montagnards? dit Euphrosine, en partageant la surprise et la joie de son père : comme ils ont grandi! on lit sur leurs figures le bonheur et la probité. Quel ton d'aisance, et comme leur langage est changé!—Oh! reprit Jacques, c'est qu'à force de courir le monde on en prend les manières; et nous nous sommes un peu formés pendant les dix années que nous avons voyagé en France. —Vous souvenez-vous, Madame, dit Guillaume à Euphrosine,

qu'en me donnant un louis, ainsi qu'à mon frère, vous me dîtes avec la plus touchante bonté : *Je désire qu'il te profite*.... Eh bien ! Madame, votre bienfait a prospéré au-delà de vos désirs : tout nous a réussi ; nous sommes parvenus à devenir ce que nous sommes. Cette riche boutique n'est qu'une faible partie de ce que nous possédons ; notre crédit est immense, notre commerce s'étend dans toute la France. Demandez, informez-vous à tous les plus riches négocians réunis à Guibrai, ils vous diront si l'on fait cas de Jacques et de Guillaume. — Venez, ajouta Jacques, oh ! venez dans notre boutique ; c'est votre ouvrage, c'est votre bien. En nous donnant les deux louis, source de notre fortune, vous nous fîtes faire le meilleur déjeûner que nous eussions fait jusqu'alors ; acceptez à dîner dans notre magasin,

nous vous raconterons tout ce que nous avons fait pour arriver où nous sommes, et nous répéterons à Madame la danse et les chansons de notre pays qui la faisaient rire de si bon cœur. — Oui, nous acceptons, dit Euphrosine avec émotion; jamais je n'aurai fait de repas aussi délicieux. Oh! queje m'applaudis d'avoir encouragé tant d'excellentes qualités, et qu'il m'est doux de retrouver ainsi mes deux chers petits Auvergnats!.. ». A ces mots, M. de Murval et sa famille entrèrent dans le riche magasin de Jacques et Guillaume, où on ne tarda pas à leur servir un dîner splendide, qui fut embelli des accens de la joie la plus vive et de ceux de la reconnaissance.

Après le dîner, Jacques et Guillaume se mirent à danser un pas d'Auvergne, qu'ils accompagnèrent de chansons où ils exprimèrent de nouveau tout le

bonheur qu'ils ressentaient de posséder leurs chers bienfaiteurs. Comme ils se livraient à toute leur joie, on entendit crier au feu dans la foire de Guibrai, et tout-à-coup un tumulte effroyable. Ils sortent aussitôt, et aperçoivent les flammes qui s'élevaient de la boutique d'un riche fabricant de Lyon. Cet homme respectable et père de plusieurs enfans, voulant sauver de l'incendie des marchandises considérables, s'était élancé au fond de son magasin. Ses deux filles, qui l'avaient accompagné à Guibrai, témoignaient la plus grande frayeur sur le sort de leur père, et remplissaient l'air de leurs cris, quand tout-à-coup Jacques et Guillaume pénètrent au travers des flammes, s'exposent à une mort certaine, et peu d'instans après reparaissent, aux acclamations de tous les assistans, portant sur leurs bras le fa-

bricant de Lyon, qui ne cessait de les désigner et de les remercier comme ses libérateurs. Le feu se trouvant éteint par les secours nombreux qui furent apportés, Jacques et Guillaume proposèrent à M. Blondel, c'était le nom de ce riche fabricant, de transporter dans leur magasin ses marchandises qu'on avait sauvées des flammes, et de s'y établir pour tout le reste de la foire. Le fabricant accepta; suivi d'Angélique et de Louise, ses deux filles, il entra dans le magasin de Jacques et Guillaume, qui lui annoncèrent que, afin d'éviter tout autre dérangement, ils se procureraient à coucher dans quelque auberge de la ville, et que pendant le jour ils feraient société commune. M. Blondel, en acceptant ces offres, faites avec toute l'effusion de la franchise, leur avoua que, bien que l'accident qui venait de

lui arriver ne pût porter aucun échec à sa fortune, il éprouvait néanmoins le chagrin momentané de ne pouvoir répondre à des engagemens qu'il avait contractés pour l'époque de la foire de Guibrai, et que, pour la première fois de sa vie, il se voyait forcé de retarder ses paiemens. « Retarder vos paiemens! vous, M. Blondel? s'écria Jacques; non, nous ne souffrirons pas qu'un des premiers fabricans de Lyon compromette en la moindre chose le crédit qu'il s'est acquis par cinquante ans de travaux et de probité; en vous offrant de partager notre loge, notre magasin, nous vous offrons en même temps de partager notre bourse.— Oui, ajouta Guillaume, tous vos mandats seront acquittés, et vous nous en remettrez le montant quand vous le jugerez à propos. Lorsque, il y a cinq ans, nous nous pré-

sentâmes chez vous, à Lyon, le sac sur le dos, vous nous confiâtes des marchandises, vous nous aidâtes de votre crédit; eh bien! c'est aujourd'hui notre tour; oui, c'est un devoir que nous sommes heureux et fiers de remplir.... ». Cet élan de Jacques et Guillaume pénétra le respectable M. Blondel de joie et d'attendrissement : il les pressait tour-à-tour sur son sein; Angélique et Louise ne pouvaient de même s'empêcher de se livrer à toute leur émotion, et par-là n'en paraissaient encore que plus jolies. M. de Murval, qui pendant cette scène touchante avait gardé le silence, ainsi que sa fille et son gendre, se félicita plus que jamais d'avoir, avec une simple pièce d'or, produit dans la société deux hommes aussi probes, deux négocians aussi estimables. Après avoir passé le reste de la journée avec tous ces bra-

ves gens, il les quitta, en leur faisant promettre que, sitôt la foire de Guibrai terminée, ils viendraient tous passer quelques jours à la terre de son gendre, qui n'était qu'à deux petites lieues de la ville. On se sépara donc; et sitôt le souper fini, Jacques et Guillaume laissèrent dans leur loge M. Blondel et ses deux filles, pour se livrer au sommeil dont ils avaient si grand besoin.

Le lendemain et jours suivans, M. Blondel fut occupé à remettre en ordre ses affaires, interrompues par l'incendie, et à payer, avec les fonds de Jacques et Guillaume, tous les mandats et toutes les lettres de change qui lui furent présentées. Enfin, la foire de Guibrai étant finie, ils se rendirent tous les cinq, selon leur promesse, à la terre qu'habitait M. de Murval. Ils y furent accueillis avec une distinction toute particulière. M. Blondel ne ces-

sait de faire l'éloge de Jacques et Guillaume, qui lui avaient avancé jusqu'à près de quatre-vingt mille francs pour remplir ses obligations : « Je veux, disait le respectable fabricant, répandre partout ce généreux dévouement; et, s'ils ont contribué à me conserver l'honneur, j'espère contribuer à augmenter leur crédit et leur réputation. — Non, ajoute Angélique avec l'éclat de la plus vive reconnaissance, jamais je n'oublierai ce que MM. Jacques et Guillaume ont fait pour nous. — Mon père aura beau faire, dit à son tour Louise, il ne pourra jamais s'acquitter envers eux. — Il n'est qu'un seul moyen, reprit M. de Murval. — Lequel? demanda vivement M. Blondel. — N'avez-vous pas, ajouta M. de Murval, l'intention d'établir mesdemoiselles vos filles? Qui, mieux que Jacques et Guillaume, pourroient leur offrir la certitude du bonheur? — Ah!

Monsieur, que dites-vous là, reprit Jacques en l'interrompant; la distance est trop grande : ces demoiselles méritent et obtiendront sans peine des partis fort au-dessus de nous. — De quelle distance parlez-vous? répondit M. Blondel : vous êtes négocians comme moi; avec le temps votre fortune peut égaler ou même surpasser la mienne. Vous réunissez ce que je prise le plus dans les hommes, un bon cœur, une probité sans tache, et surtout l'habitude du travail : si mes deux filles pensent comme moi, elles sont à vous. A ces mots, Angélique et Louise baissèrent les yeux et gardèrent un profond silence. « Prenez-y garde, leur dit Guillaume avec l'effufusion d'une franche gaieté : nous n'avons pas encore eu le temps d'aimer et de faire un choix; mais nous serions capables de vous prendre au mot, et d'oser devenir vos deux gen

dres si nous étions jugés, par vos deux charmantes Demoiselles, avec toute l'indulgence dont mon frère et moi avons si grand besoin. — Quant à moi, ajouta Jacques avec une sensibilité profonde, je crains bien de payer du repos de ma vie le bonheur d'avoir sauvé celle de M. Blondel. Le peu de jours que nous avons passés auprès de ces Demoiselles m'a fait éprouver ce que je n'avais pas encore eu le temps de connaître; et si je regrette de n'avoir pas les dehors brillans d'une éducation soignée, c'est bien en ce moment. — Que font les dehors brillans, lui répondit Angélique, comparés à ce que vous avez fait pour nous? — Les bienfaiteurs de notre père, ajouta Louise avec émotion, ont-ils besoin d'autres titres à nos yeux » ?....

Le consentement formel de Louise et d'Angélique mit le comble à la joie et au bonheur de Jacques et de Guil-

laume, qui, se jetant à leurs genoux, leur offrirent l'assurance d'un bonheur inaltérable : puis, se retournant vers M. de Murval et sa fille, ils s'écriaient : « Oh ! nos dignes amis, jouissez de vos bienfaits ! ce nouveau bonheur est encore votre ouvrage.... Et vous, qu'il nous est maintenant permis d'appeler notre père, dirent-ils à M. Blondel, combien nous rendons grace au hasard qui nous a procuré l'avantage de vous offrir quelques secours » !

Le bon vieillard était si ému, qu'il ne pouvait répondre à ses deux gendres que par ses embrassemens. La joie brillait sur tous les visages, et M. de Murval, ainsi qu'Euphrosine, voulurent que cette double alliance fût célébrée au château.

On se procura donc en peu de jours les papiers nécessaires : la famille de M. Blondel ne tarda pas à venir de

Lyon. Enfin le jour heureux arriva. Jacques épousa Angélique, et Guillaume épousaLouise.Leur association ne fut jamais altérée par le moindre démêlé; leur double union par le plus petit nuage. Ils devinrent les premiers négocians de France; mais ni leurs succès, ni leurs richesses ne leur firent jamais oublier M. de Murval et sa fille, qui ne cessaient de répéter que le peu de bien que l'on fait n'est jamais perdu pour le bonheur.

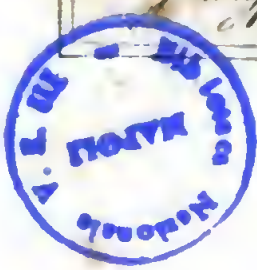
Angélique et Louise furent aussi heureuses que l'avait prévu leur respectable père. Jamais leurs époux, quels que furent leur crédit et leur opulence, ne prirent d'autres noms que ceux de Jacques et Guillaume. Dans toutes les foires qu'ils parcouraient, ainsi que sur tous les magasins qu'ils établirent en France et dans l'Etranger, ils prirent constamment pour enseigne : « *A la pièce d'or* ».

Digitized by Google

Le Peigne parlant.

Tome II. page 73.

Je brûle d'être rendue chez nous.....
j'étouffe.....je suis au supplice !



Google

LE PEIGNE PARLANT.

Madame Saint-Marcel, épouse d'un des plus célèbres chirurgiens des armées françaises, éloignée de son mari depuis plusieurs années, se livrait entièrement à l'éducation de Caroline, sa fille unique, sur laquelle la nature semblait avoir pris plaisir à rassembler tous ses dons. Figure charmante, grace sans afféterie, esprit enjoué, cœur excellent, franchise, finesse, gaieté, tout était réuni dans cette jeune personne, que la haute réputation de son père et une fortune assez considérable faisaient rechercher dans les meilleures sociétés de Paris. Caroline joignait à tous ces avantages de l'instruction sans pédanterie, et plusieurs talens d'agré-

ment qu'elle avait portés au plus haut degré de perfection.

On se figure aisément combien cette jeune demoiselle devait être chère à madame Saint-Marcel, et quel était le plaisir de cette tendre mère lorsqu'elle recueillait, pour prix de ses soins, les félicitations de tous ceux qui se rencontraient avec sa fille.

Cependant un défaut assez dangereux s'était glissé, sans qu'elle s'en fût aperçue, à travers les aimables qualités de sa chère Caroline. Ce défaut, trop commun chez les jeunes personnes qui parviennent à l'adolescence, était la manie de tout ridiculiser, sans égard, sans distinction; de rire des choses les plus simples, en un mot de se moquer de tout le monde. Caroline se livrait avec d'autant plus de sécurité à ce défaut, qu'aimable, spirituelle et jolie, elle ne craignait pas qu'on usât envers

elle de représailles. Aussi rien n'échappait à la pénétration de son regard, à la volubilité de son caquet et de ses mordantes railleries. Allait-elle à la promenade, chaque individu était par elle examiné, contrôlé, dépecé de la tête aux pieds ; se trouvait-elle au spectacle, c'était une critique continuelle de la toilette de madame une telle, des diamans de celle-ci, de la taille de celle-là, du maintien de l'une, de la voix et du geste de l'autre ; entrait-elle dans un cercle, son œil avide et malin choisissait aussitôt ses victimes : à peine était-elle assise, que, s'entretenant de ceux qu'elle regardait avec ironie, elle se livrait à des éclats de rire et à des chuchoteries qui mettaient au supplice les personnes qui en étaient l'objet.

Les unes, par égard pour la société où elles se trouvaient, et par cet intérêt si puissant qu'inspirent la jeunesse

et la beauté, souffraient en silence les railleries amères de Caroline; d'autres, moins patientes ou plus sensibles, ne pouvaient consentir à devenir le jouet d'une jeune étourdie, et murmuraient tout haut de ce ton satirique et malin, qui faisait un contraste si frappant avec la dignité de son maintien et les charmes de sa figure.

Ce qui surtout enhardissait Caroline, et lui donnait l'habitude de ce défaut si nuisible, c'étaient les *bravo*, les ris approbateurs qu'excitaient ses sarcasmes que sottement on qualifiait de *bons mots*. Le plaisir de voir se former autour d'elle un cercle de jeunes étourneaux, celui de les entendre recueillir tout le fiel qui sortait de sa jolie bouche, le répéter comme une chose *exquise, charmante, céleste*, et se proposer de le répandre dans Paris; tout cela avait insensiblement altéré l'aima-

ble candeur de Caroline; tout cela eût gâté pour jamais son caractère et corrompu son cœur, si plusieurs aventures assez remarquables n'eussent instruit madame Saint-Marcel de l'égarement funeste auquel s'abandonnait sa fille.

Un jour elle assistait avec sa mère à un concert d'abonnés, où se trouvaient réunis les artistes et les amateurs les plus distingués de la capitale. Un violon célèbre exécutait un *concerto* de sa composition : au moment de l'*adagio* le plus savant et le plus expressif, un silence absolu régnait dans toute la salle, chaque auditeur retenait pour ainsi dire sa respiration, lorsque tout-à-coup Caroline, placée sur le devant d'une tribune, et se moquant de toutes les personnes qui se trouvaient en face d'elle, laisse échapper un grand éclat de rire, qui trouble l'artiste au point

qu'il s'arrête et demeure stupéfait. Toute l'assemblée, transportée d'indignation, porte ses regards sur Caroline, et ces mots répétés : « A la porte l'insolente..... » ! se font entendre de toutes parts. Madame Saint-Marcel, se levant, pour ne pas causer un plus grand scandale, emmène sa fille au milieu des huées de tout l'auditoire, et à la satisfaction des vrais amis des arts, qui cherchèrent à réparer, par mille applaudissemens, l'outrage sensible et inattendu que venait de recevoir le virtuose, qu'on supplia de recommencer le morceau.

On voulut savoir quelle était la jeune impertinente qui avait osé troubler à ce point une réunion si respectable. On sut bientôt son nom, sa demeure; et dès le lendemain elle reçut une lettre du directeur de ce concert, le plus recherché de tout Paris, dans laquelle

il lui annonçait que l'indignation qu'elle avait causée, ne lui permettant plus de reparaître dans une assemblée, l'élite des talens, il lui renvoyait son abonnement, pour ne pas l'exposer à être de nouveau chassée avec ignominie. Le directeur terminait sa lettre en la plaignant de la réputation qu'elle se faisait dans le monde, et en lui conseillant d'avoir à l'avenir plus de respect pour les arts.

La peine qu'éprouva Caroline fut inexprimable. Elle comptait faire briller ses talens dans ce concert si renommé. Déjà même elle s'était exercée sur un *concerto* de *Steibelt*, qui devait produire la plus vive sensation. Elle voulut répondre au directeur, s'excuser de son imprudence, mais sa mère lui dit que sa faute était irréparable, et qu'il fallait en supporter le châtiment. La fierté de Caroline fut si fortement hu-

miliée, le goût qu'elle avait pour la belle musique, et son talent reconnu, lui causèrent tant de regrets de ne pouvoir plus assister à cette brillante réunion, que des larmes de dépit s'échappèrent de ses yeux. Madame Saint-Marcel, ravie au fond de l'ame de la forte leçon qu'avait reçue sa fille, résista à toutes les sollicitations que lui fit cette dernière, d'écrire une lettre d'excuses au directeur du concert, ainsi qu'à tous les artistes célèbres qui le composaient, espérant que cette privation corrigerait sa fille du penchant funeste qu'elle avait à la satire, et surtout de la manie insupportable de rire aux éclats des personnes même les plus respectables.

Caroline fut en effet quelque temps assez réservée; mais bientôt, cédant de nouveau à la force de l'habitude, elle se livra plus que jamais à toutes ses

piquantes railleries, à ses ris immodérés; et parvint à se faire remarquer et redouter dans toutes les sociétés où elle était reçue.

Une belle soirée d'un dimanche d'été, qu'elle était au jardin des Tuileries avec plusieurs jeunes personnes de sa connaissance, elle critiquait, contrôlait, disséquait chaque passant d'un ton qui faisait pâmer de rire ceux qui l'entouraient. Madame Saint-Marcel seule souffrait en silence, et cherchait à modérer l'imprudente gaieté de sa fille. Caroline paraissait diriger principalement ses traits mordans sur une jeune personne assise vis-à-vis d'elle, et n'ayant pour escorte qu'un vieillard décoré, que tout annonçait être le père ou le parent de la jeune inconnue.

Caroline, redoublant de sarcasmes et de plaisanteries, attirait sur elle tous les regards, et les faisait reporter en-

suite sur la jeune personne, qui rougissait et paraissait éprouver une grande souffrance, quand tout-à-coup le vieillard qui l'accompagnait s'avance avec elle vers Caroline, et, la lui présentant, lui dit avec la plus douce et la plus imposante dignité : « Déplaire à une aussi belle personne que vous, Mademoiselle, est un supplice au-dessus des forces de ma fille. Veuillez donc par charité, lui désigner les ridicules que vous remarquez en elle, afin qu'elle puisse s'en corriger, et atteindre, s'il est possible, à la perfection que chacun se plaît à remarquer en vous ».

Le ton imposant du vieillard et un sourire sardonique dont il accompagna ces paroles, prouvèrent qu'il n'avait d'autre but que de venger sa fille, et de donner à la jeune étourdie la leçon quelle méritait.

Caroline, interdite et embarrassée,

ne sut que lui répondre; les jeunes personnes qui l'entouraient, et qui riaient de ses lazzis, se regardaient également en silence. Madame Saint-Marcel, ravie de l'apostrophe du vieillard, et jugeant, à la dignité de son attitude et au choix de ses expressions, que c'était un homme de distinction, lui répondit en ces termes : « Je ne sais, Monsieur, si ma fille peut remarquer quelque ridicule dans Mademoiselle; quant à moi, je vous remercie du service important que vous me rendez en ce moment; et si j'avais un vœu à faire, ce serait que ma fille ressemblât à la vôtre.... ». L'inconnu, désarmé par cette réponse, se contenta de répliquer : « Faut-il qu'avec une figure si ravissante, avec une grace si parfaite, on se fasse remarquer par tant d'inconvenance! Puissent les tourmens que depuis une heure Mademoiselle fait en-

durer à ma fille ne pas retomber un jour sur elle »! Ensuite, s'adressant à madame Saint-Marcel, il ajouta : « En voyant Mademoiselle auprès de vous, Madame, on vous félicite d'abord..... Mais bientôt on vous plaint d'être sa mère ». En achevant ces mots, le vieillard se retira, en faisant à madame Saint-Marcel le salut le plus respectueux, et en jetant sur Caroline un regard de pitié.

Cette nouvelle scène accabla notre jeune satirique de remords et de confusion. L'expression qu'avait mise l'honorable inconnu dans ses dernières paroles, les larmes qui s'échappaient des yeux de sa fille, aussi jolie que modeste, avaient attiré les regards, excité la curiosité de toutes les personnes qui les environnaient. Chacun approuvait tout haut la remontrance de l'inconnu, consolait sa fille de l'outrage qu'elle avait reçu, et murmurait

contre la jeune impertinente, dont les ris immodérés et le caquet malin scandalisaient autant qu'ils surprenaient dans une jeune personne qui paraissait entrer à peine dans son adolescence. L'improbation publique fut si générale et si forte, que madame Saint-Marcel, craignant d'exciter du trouble, et voulant profiter de cette occasion pour faire sentir à sa fille tout le danger de sa funeste habitude, sortit brusquement avec elle du jardin des Tuileries, se promettant bien de ne jamais l'y reconduire, et de ne plus s'exposer à s'en voir chassée aussi ignominieusement.

Cette aventure fit la plus forte impression sur Caroline. Un morne silence et une sombre rêverie succédèrent aux saillies brillantes, aux mots caustiques et malins qui abondaient ordinairement sur ses lèvres. Elle sentit, pour la première fois, combien il

est dangereux de se moquer des autres, et que l'amour-propre offensé ne pardonne jamais. Madame Saint-Marcel s'aperçut avec joie que sa fille commençait à faire un retour sérieux sur elle-même; mais, bien convaincue qu'elle avait encore besoin d'une forte secousse pour être entièrement guérie, elle profita d'une occasion favorable qui se présenta pour exécuter le plan qu'elle avait formé.

M. Saint-Marcel était depuis plusieurs mois à Vienne en Autriche. Il avait sauvé la vie à une archiduchesse qui était tombée de cheval dans une chasse, et s'était fait à la tête une blessure profonde. Ce chirurgien célèbre, présent à cette chasse avec l'ambassadeur de France, avait eu le bonheur de relever la jeune archiduchesse, et de donner une nouvelle preuve de ses rares talens, en lui évitant la douloureuse

opération du trépan, à laquelle elle semblait être condamnée. Au moment où cette archiduchesse était tombée, un peigne d'or, garni de diamans, s'était détaché de ses longs cheveux blonds, et avait été ramassé par M. Saint-Marcel, qui voulut le lui remettre. « Gardez-le, lui dit l'archiduchesse, comme un gage de ma reconnaissance, et permettez-moi d'y joindre la parure à laquelle ce peigne appartient. En offrant de ma part ces diamans à madame votre épouse, dont vous faites si souvent l'éloge, dites-lui bien, Monsieur, de ne les porter jamais sans songer à celle que vous avez si habilement secourue, et qui vous doit la vie ».

M. Saint-Marcel s'était empressé d'envoyer à sa femme cette riche parure, qui consistait en boucles d'oreilles, un collier et le peigne en question. Madame Saint-Marcel, qui portait de-

puis long-temps ses cheveux à la *Titus*, garda pour elle les anneaux et le collier, et offrit le peigne à Caroline, en lui disant avec intention : « Quoique ce cadeau soit bien au-dessus de votre âge, j'espère que vous vous en parerez souvent, et que vous me procurerez le plaisir de l'attacher moi-même aux longues tresses de vos cheveux, dont vous savez que je n'ai jamais confié le soin à d'autre qu'à moi ».

Caroline, enchantée de posséder un bijou si précieux et si brillant, ne manquait pas de s'en parer lorsqu'elle sortait avec sa mère. Ce qui surtout flattait son amour-propre, c'était de voir chaque personne porter les yeux sur ce riche peigne, en admirer l'éclat et l'élégance. Madame Saint-Marcel, qui toujours avait en tête de donner à sa fille une dernière leçon que tout rendait indispensable, lui proposa un jour

d'aller, à l'Opéra, voir un nouveau ballet de *Gardel*, qui attirait tout Paris : «J'espère, lui dit-elle, que vous y conserverez la décence et le maintien qui conviennent à votre âge, à votre sexe; et que vous ne m'exposerez pas aux humiliations que déjà tant de fois vous m'avez fait supporter.—Oh! maman, reprit Caroline, j'en ai trop souffert moi-même, pour que je hasarde le moindre mot qui puisse blesser personne: l'aventure du concert et le vieillard des Tuileries ne sortiront jamais de mon souvenir. Je ne puis vous dissimuler cependant que l'habitude de critiquer tout ce qui s'offre à ma vue, n'est pas encore entièrement détruite, et que souvent je retiens mille plaisanteries prêtes à s'échapper malgré moi; mais j'espère que le temps, vos leçons, et la ferme résolution que j'ai prise, détruiront entièrement cette cruelle

manie, qui, je le sens bien, finirait par me rendre odieuse à tout le monde, et indigne du titre de votre fille.

Madame Saint-Marcel ne répondit à cet épanchement de Caroline qu'en la pressant sur son sein et en la couvrant de mille baisers. Elle se mit ensuite à tresser elle-même ses beaux cheveux; mais, au lieu du riche peigne qu'avait envoyé son époux, elle en substitua un autre à-peu-près semblable, qu'elle attacha sur la tête de sa fille. A la place des diamans du premier on lisait sur le haut du second ces deux mots, également en diamans, et très-distinctement tracés sur un fond d'écaille noire. *Méchante langue.* Quelques instans après, elles montèrent en voiture, se rendirent à l'Opéra, et s'y placèrent au milieu de l'orchestre. A peine Caroline y fut-elle assise, qu'elle remarqua plusieurs personnes qui portaient les

yeux sur elle. Elle crut d'abord que c'était l'effet ordinaire de la richesse et de l'éclat de son peigne ; mais bientôt elle entend répéter ça et là : *Méchante langue.* Elle regarde de tous côtés, ne pouvant s'imaginer encore que c'est d'elle-même que l'on parle ; plus elle tourne la tête, plus elle entend répéter de toutes parts ce qui avait frappé son oreille. Elle ne doute plus alors qu'elle ne soit l'objet de la risée publique : elle rougit ; des larmes roulent dans ses yeux ; et ne pouvant plus tenir en place, elle propose à sa mère d'aller se mettre dans une loge, prétextant qu'elles étaient mal à l'orchestre, et qu'elles y verraient beaucoup mieux. Elles sortent toutes les deux. Caroline donnait le bras à sa mère, et cherchait une loge. En traversant les corridors, elle eut la douleur d'entendre plusieurs jeunes gens, de la tournure la plus élégante,

répéter, en la regardant, la fatale inscription qu'ils lisaient sur sa tête. Elle traverse le foyer, même supplice; enfin elle se sauve dans une loge, où, se croyant à l'abri de tant d'humiliations, et se trouvant seule avec sa mère, elle se livre à tout son désespoir. « Il faut donc, s'écrie-t-elle en fondant en larmes, que je me sois attiré la haine et le mépris de tout le monde! Oh! que je me repens de mes imprudentes railleries, et que j'en suis punie cruellement »!

Madame Saint-Marcel, tout en lui prodiguant les soins et les consolations d'une tendre mère, jouissait en secret du succès de son entreprise. Comme elles dissertaient toutes les deux sur les funestes effets de la satire, et sur les chagrins inévitables qu'elle donne à ceux qui l'exercent, une dame, dont les dehors annonçaient l'opulence et

le meilleur ton, vint se placer dans la même loge avec deux jeunes personnes, dont la décence et les manières prouvaient une éducation soignée. Caroline, pour la première fois de sa vie, ne trouva rien à critiquer dans ces trois dames. La mère lui parut aussi tendre, aussi spirituelle, que ses deux filles semblaient aimables et modestes. Déjà la satirique inexorable éprouvait qu'il est bien plus doux de louer que de blâmer; déjà elle faisait à madame Saint-Marcel l'éloge des trois inconnues; déjà même elle exprimait le désir d'entamer avec elles la conversation, lorsqu'elle entendit l'aînée des deux sœurs répéter tout bas à la cadette, en lui poussant le bras, ces paroles déjà tant de fois répétées : *Méchante langue!* Caroline, foudroyée par ce dernier coup, auquel elle était loin de s'attendre, et ne pouvant plus

rester dans la loge, où elle suffoquait de honte et de douleur, sortit avec sa mère, sans oser lever les yeux sur les deux jeunes personnes, qui, la regardant de nouveau comme elle sortait, firent lire l'inscription à leur mère, qui répéta à son tour les deux mots déchirans que Caroline entendait de tous côtés.

« Je vois bien, dit-elle à madame Saint-Marcel, que j'ai perdu tout-à-fait l'estime publique, et que chacun me montre au doigt. Retirons-nous, maman; sauvons-nous de ce supplice insupportable. Oh! que les mots qui sont sortis de la bouche de ces deux charmantes personnes m'ont fait de mal! C'en est fait, je ne reparais plus dans la moindre réunion; je fuis le monde pour jamais. Venez, maman; gagnons vîte une voiture; je brûle d'être rendue chez nous... J'étouffe... Je suis au supplice »!

Madame Saint-Marcel, soutenant Caroline, accablée par la contrainte qu'elle éprouvait et par les sanglots qu'elle s'efforçait de retenir, descendit le grand escalier de l'Opéra, prétexta aux personnes qui les entouraient une indisposition subite de sa fille, fit avancer une voiture; et au moment où elles y montèrent, Caroline entendit encore répéter derrière elle : « *Méchante langue* » !

Pendant le chemin son désespoir fut au comble. Elle ne cessait d'implorer le pardon, la clémence de sa mère, d'avouer qu'elle était indigne de ses soins, de sa tendresse; puis, se jetant dans son sein, elle laissait échapper un torrent de larmes. Madame Saint-Marcel fut au moment d'avouer à sa fille le stratagème qu'elle avait employé; mais, craignant d'en détruire l'effet salutaire, elle feignit d'approuver sa ré-

solution; et profitant alors du moment où les beaux cheveux de Caroline étaient en désordre par l'agitation extrême où elle était, elle reprit le *peigne parlant*, et y substitua avec adresse celui qu'avait envoyé M. Saint-Marcel, et qu'elle n'avait cessé de tenir caché dans son mouchoir. Par ce moyen, la jeune satirique, en détachant le soir le riche peigne qui lui était si cher, fut loin de soupçonner tout l'effet qu'avait produit l'autre. Fidèle à la résolution qu'elle avait prise, elle fut long-temps sans paraître dans aucun cercle, ne s'occupa qu'à réprimer ses habitudes, à réformer son caractère; en un mot elle devint aussi douce, aussi indulgente qu'elle avait été jusqu'alors satirique et redoutable. Ce ne fut qu'au bout d'un an que madame Saint-Marcel, certaine autant que ravie du retour que Caroline avait fait sur elle-même,

Digitized by Google

Digitized by Google

lui montra l'heureux instrument d'un changement tant désiré, et lui avoua tous les chagrins qu'elle avait eu le courage de lui faire supporter et d'endurer elle-même, pour rompre et détruire à jamais un penchant funeste, qui eût fait le malheur de sa vie.

Caroline, loin de reprocher à sa mère les humiliations que lui avait attirées le *peigne parlant*, promit de le conserver toujours, s'engagea même à le remettre sur sa tête dès qu'il lui échapperait la moindre méchanceté. Mais cet engagement fut inutile : Caroline, qui depuis un an avait goûté les charmes de la douceur et de la tolérance, en contracta la précieuse habitude. Elle reparut sur la scène du monde, plus spirituelle, plus aimable que jamais. Au lieu d'entendre répéter derrière elle la devise cruelle du *peigne parlant*, elle recueillait partout

les félicitations les plus flatteuses ; et, soit qu'elle parût dans de nombreuses réunions, soit qu'elle fût aux spectacles, aux concerts, ou dans les promenades publiques, on ne la désignait plus que sous le titre de *Belle* et *Bonne*.

Digitized by Google

La Sonate.

Tome II. page 99.

Ô ma Blanche, on ne peut plus se plaindre du sort, quand on a le bonheur d'être ton père...

Digitized by Google

LA SONATE.

Monsieur de Voranges, l'un des agens de change les plus accrédités de Paris, employait une partie de sa fortune à donner à ses deux filles, Blanche et Célestine, une éducation qui devait assurer leur bonheur et faire le charme de leur existence. Aux avantages de la science et d'une instruction solide il avait joint ceux des talens les plus agréables. Blanche surtout faisait de rapides progrès sur la harpe. Excitée par le désir de répondre aux sacrifices et aux tendres soins de ses parens, elle ne perdait pas une minute. Levée dès six heures du matin, elle se livrait d'abord à toutes les études sérieuses; et sitôt qu'elle pouvait s'y dérober, on l'entendait s'exercer sur la harpe, s'habituer, pendant

des heures entières, aux passages les plus difficiles, aux gammes les plus fastidieuses; en un mot, tout annonçait en elle que l'amour du travail égalait la bonté du cœur.

Célestine ne se piquait aucunement d'être l'émule de sa sœur. Jolie et coquette, elle était, pour les talens, d'une nonchalance et d'un mépris qui ne lui permettaient pas de faire les moindres progrès. Levée à peine à neuf heures, elle en employait encore deux à faire ce qu'elle appelait sa toilette du matin; de sorte que le déjeûner arrivait sans qu'elle eût fait autre chose que descendre et offrir à ses père et mère le bonjour d'usage. Après le déjeûner, tandis que Blanche se livrait de nouveau à l'étude approfondie de la musique, l'indolente Célestine, étendue mollement sur un sofa, s'occupait à orner un chapeau d'un nouveau ru-

ban, à préparer une élégante garniture de robe, ou bien, ce qui lui arrivait le plus souvent, à s'ennuyer de ne rien faire.

En vain lui faisait-on à cet égard de sérieuses représentations, rien ne pouvait dompter sa mollesse et son indifférence; et lorsque Blanche lui en faisait sentir les inconvéniens et lui donnait les conseils de la plus tendre amie, celle-ci lui répondait que, lorsqu'on était riche et jolie, on avait toujours assez de talens. « On dirait, ajoutait-elle avec un sourire ironique, on dirait, ma sœur, en te voyant travailler avec tant d'obstination, que tu n'as pas de quoi vivre, et que tu veux devenir maîtresse de harpe. Il est bon d'avoir un joli talent de société; mais être d'une force d'artiste, cela sent le bourgeois, et n'est fait que pour les gens du commun ».

Blanche haussait les épaules à de pareils propos. Elle soutenait que la médiocrité en toute chose annonçait toujours peu de goût et de caractère; et que lorsqu'on s'adonnait à l'étude d'un art, c'était une erreur et presque toujours une duperie de ne pas y acquérir toute la force que nous permettaient nos facultés. « Oh! les belles phrases et les grands raisonnemens! répliquait Célestine en riant aux éclats; je te vois déjà annoncée dans les concerts comme l'une des plus grandes harpistes de Paris, te présenter tremblante et plus d'à demi morte de peur devant six cents personnes qui toutes te critiqueront, et, pour prix d'un pareil supplice et de tes longues études, t'appelleront *Blanche-la-Virtuose* : le beau surnom! Quel bonheur de trembler et de se mettre tout en eau pour amuser Mes-

sieurs et Mesdames qui se moquent de vous ! Courage, Blanche, courage ! travaille sans relâche ! refuse-toi la plus petite récréation ; rends-toi digne d'être continuellement aux ordres de chaque maîtresse de maison, de toute personne qui se croira quelque talent ; prodigue-toi sottement à tout le monde : je te souhaite gloire et plaisir ».

Blanche, dont le désir de posséder un talent véritable ne pouvait être ralenti par le tableau ridicule que lui faisait Célestine, ne se livra qu'avec plus de zèle et d'obstination à l'étude de la musique, et devint, au bout de quelque temps, aussi forte sur la harpe qu'elle l'était dans les sciences et les différentes langues. On la citait partout ; on la recherchait dans les sociétés les mieux choisies ; et tandis qu'elle y recueillait les félicitations et les applaudissemens les mieux mérités, Cé-

lestine, reléguée dans un coin, était à peine remarquée, et commençait à sentir qu'une jolie figure et toutes les minauderies de la coquetterie ne suffisent pas toujours pour s'attirer les hommages et les égards, mais que tout cède à l'empire des talens.

Un événement remarquable et malheureusement trop fréquent vint confirmer à la jeune indolente cette vérité qui ne faisait que germer dans son cœur. Les événemens politiques, dont cherchent toujours à profiter les ennemis de l'Etat, causèrent un si grand bouleversement à la Bourse de Paris, qu'un grand nombre d'agens de change se trouvèrent comme frappés de la foudre, et entraînés, malgré leur prévoyance et leur probité reconnue, dans un désastre qui occasionna la perte totale de leur fortune.

M. de Voranges, qui était loin de

ressembler à ces spéculateurs avides, à ces intrigans éhontés qui préfèrent la fortune à l'honneur, ne voulut pas faire perdre la moindre chose aux honnêtes capitalistes qui lui avaient confié leurs fonds : il vendit tout ce qu'il possédait, son mobilier, riche et considérable, une bibliothèque nombreuse et choisie, que regretta surtout la pauvre Blanche. Madame de Voranges vendit également ce qui était à son usage : ses diamans, ses dentelles, ses cachemires, presque toute sa garde-robe, une partie de celle de ses filles, et jusqu'à la riche harpe de Blanche, tout fut employé à combler le déficit qui se trouvait dans la caisse de M. de Voranges, dont tous les engagemens furent remplis. N'ayant plus la force de continuer un état où il faut des avances considérables, et craignant de ne pouvoir retrouver son

crédit que lui avait fait perdre la suspension momentanée de ses paiemens, il renonça pour jamais à reparaître à la Bourse, et chercha une modique place de commis ou de caissier, avec laquelle il pût faire subsister sa famille.

Ses recherches furent vaines. Le malheur, qui souvent nous ferme tout accès, et qui semble éloigner de nous jusqu'à ceux que nous croyions nos meilleurs amis, accabla M. de Voranges au point qu'il fut obligé de renoncer au séjour de Paris. Il loua une petite maisonnette dans un village de la vallée de Montmorency : il mit Célestine chez une marchande lingère, ce qui humilia fortement son amour-propre; et Blanche fut placée chez un des premiers facteurs de harpe, qui long-temps avait été son maître. Celui-ci, ne voulant pas que le talent qu'elle

possédait lui fût inutile, offrit de la prendre chez lui pour veiller à son magasin, et donner des leçons à ses plus jeunes élèves, afin de pouvoir par la suite faire dans Paris plusieurs écoliers qu'il se proposait de lui procurer.

Monsieur et madame de Voranges, ayant ainsi placé leurs deux filles, se retirèrent au village de Saint-Gratien, pauvres, à la vérité, mais riches d'honneur et à l'abri de tout reproche, par les grands sacrifices qu'ils avaient faits. Madame de Voranges, qui avait tenu dans Paris un état de maison brillant et recherché, se trouvait réduite à faire elle-même sa cuisine et son petit ménage. Vêtue d'une simple robe de bure, d'un gros fichu de perkale et d'un grand chapeau de paille commune, elle allait sans cesse chercher le pain, acheter le lait, la viande; en un mot, elle remplissait les fonctions

d'une simple gouvernante. Pendant ce temps-là, M. de Voranges, encore dans la force de l'âge, s'occupait à scier et à fendre du bois, à cultiver et arroser un petit jardin qui, par son travail et ses soins, commençait à leur produire une partie des choses nécessaires à leur existence. Cet homme aimable, qu'on avait vu si brillant, protéger les arts et recevoir chez lui tous ceux qui s'y distinguaient, était vêtu d'une veste et d'un pantalon de coutil, formant autrefois un habit de chasse; et se livrait aux travaux les plus rudes, laissant néanmoins apercevoir, à travers la sombre tristesse répandue sur tous ses traits, la sérénité d'un honnête homme.

Un an s'était écoulé : Célestine, accablée du changement cruel qui s'était opéré dans son sort, ne se livrait qu'avec répugnance aux travaux de la

lingerie. Sa nonchalance accoutumée, jointe à la souffrance qu'elle réprimait dans son cœur, ne lui avait pas permis de faire dans son nouvel état des progrès suffisans pour la mettre au-dessus du besoin. Elle se trouvait humiliée de faire et de défaire les ballots de marchandises, d'être en rang parmi de jeunes ouvrières à qui une année auparavant elle avait commandé plusieurs chiffons. Elle était surtout au supplice lorsque des personnes qu'elle avait vues fréquenter la maison de son père, venaient acheter quelque chose à la boutique où elle cousait humblement de la toile. Sa rougeur subite et ses yeux baissés annonçaient toute sa confusion. Elle se fût décidée à mourir plutôt que d'être reconnue, et son embarras ne faisait alors qu'augmenter son inexpérience au comptoir, ce qui déplaisait fortement à la maîtresse

lingère, et lui attirait les reproches les plus mérités.

Blanche, au contraire, désirant sortir de la gêne cruelle où elle se trouvait ainsi que sa sœur, et surtout être en état d'offrir à ses parens les secours et les consolations dont ils avaient si grand besoin, se livrait, avec tout l'élan d'une ame à-la-fois sensible et fière, aux travaux qui lui étaient confiés par l'excellent homme qui l'avait recueillie chez lui. Déjà plus d'à moitié formée aux usages du commerce, elle dirigeait tous les ouvriers du magasin, donnait des leçons de harpe à plusieurs jeunes élèves; et par cet exercice, qu'elle répétait à chaque instant du jour, elle fut bientôt de la plus grande force sur ce bel instrument; en un mot, elle devint aussi utile par ses talens, qu'elle était estimée et chérie pour toutes les qualités

de son cœur. Au bout de quelque temps elle éprouva le bonheur inexprimable de faire partager aux pauvres solitaires de Saint-Gratien le fruit de ses travaux et de ses veilles. Monsieur et madame de Voranges, graces aux secours nombreux que Blanche leur avait fait parvenir, furent en état de prendre une gouvernante, et commençaient à retrouver dans leur obscure retraite des plaisirs moins brillans, à la vérité, mais plus vrais peut-être que tous ceux dont ils n'avaient cessé d'être environnés dans leurs somptueux appartemens de Paris. Célestine elle-même se ressentit de l'effet des talens de sa sœur; et son amour-propre souffrant moins, elle commençait à s'armer de courage, à gagner de quoi subvenir à ses besoins, et surtout à une mise agréable, ce qu'elle ambitionnait le plus. En un

mot, cette famille infortunée, bravant les coups du sort dont elle avait été si fortement accablée, retrouvait, par son travail et sa résignation, le peu de bonheur qui lui était réservé.

Il ne fut pas de longue durée. Madame de Voranges n'avait pu, sans une souffrance inexprimable, passer aussi rapidement de l'opulence à un état précaire. La douleur qu'elle avait eu soin de cacher à son mari, pour ne pas augmenter ce qu'il ressentait, avait tellement altéré ses organes et allumé son sang, que, cédant aux chagrins secrets qui la minaient depuis long-temps, elle tomba malade, et fut en peu de jours dans le plus grand danger. Blanche vole aussitôt au secours de sa tendre mère; elle seconde de toutes ses forces, de tous ses moyens M. de Voranges dans les soins qu'il prodigue à la fidèle com-

pagne de sa vie. Célestine obtint de son côté la permission de venir remplir les devoirs que lui imposait la piété filiale. Madame de Voranges, secourue avec tant de zèle et de tendresse, résista comme par miracle aux maux qu'elle endurait, et bientôt ses jours furent en sûreté.

Célestine retourna aussitôt à son comptoir pour y reprendre ses travaux qu'elle s'était proposé de suivre avec succès. Blanche obtint sans peine du généreux facteur de harpes la permission de rester quelques instans encore à Saint-Gratien, pour soigner sa mère, dont la convalescence devait être longue, et à qui il restait des attaques de nerfs, qui souvent devenaient dangereuses et retardaient une guérison parfaite.

Blanche s'était aperçue que la musique calmait ces accidens fâcheux et

les rendait moins fréquens. Elle en fit part au médecin, qui lui conseilla de pincer la harpe d'abord dans une pièce voisine, pour ne pas fatiguer les organes affaiblis de madame de Voranges, et de parvenir par gradation au point d'exécuter en sa présence les morceaux les plus bruyans. Blanche fut aussitôt à Paris prendre au magasin sa harpe accoutumée, et suivit de point en point ce qu'avait prescrit le docteur. Jamais cet instrument ne lui avait été aussi cher, puisqu'il devait achever de sauver une mère adorée. Elle se mit donc à pincer, d'abord le plus légèrement possible, cet harmonieux instrument dont les sons, en caressant l'oreille, portent jusqu'au fond de l'ame une émotion délicieuse. « Oh! quelle douce et agréable surprise! dit madame de Voranges d'une voix très-faible à son mari qui était à

ses côtés; il y a si long-temps que je n'avais entendu Blanche sur la harpe!... Elle me rend la vie.... ». Ces mots touchans, qu'entendait la jeune virtuose, mouillèrent ses yeux de douces larmes, et donnèrent à son talent plus de force encore. Elle continua à faire résonner sur l'instrument les airs les plus tendres, auxquels elle donnait l'expression que lui inspirait une situation aussi délicieuse. Elle exécuta surtout avec une rare perfection cet air charmant, *de la Piété filiale;* et l'embellit de variations si touchantes, que M. de Voranges, ému à son tour de cet heureux à-propos, se lève tout-à-coup, entre dans la chambre séparée où se trouvait sa fille, et, lui tendant les bras, s'écrie avec transport: « O ma Blanche! on ne peut plus se plaindre du sort quand on a le bonheur d'être ton père.... Viens jouir de

ton ouvrage, viens contempler ta mère : le sourire est revenu sur ses lèvres décolorées; des pleurs mouillent enfin ses paupières desséchées, elle te bénit, elle te nomme sa libératrice, son ange tutélaire. Viens, créature céleste, viens recevoir ta juste récompense!.. ». En achevant ces mots, M. de Voranges conduit Blanche au lit de sa mère, qui la presse contre son sein : ils s'enlacent tous les trois; leurs visages se confondent au milieu d'un torrent de baisers et de larmes. Aucun d'eux ne peut parler; mais leur silence éloquent semble dire que les affections de l'ame sont le premier de tous les biens, et le seul que ne puissent nous ravir les coups du sort.

Depuis cet heureux moment, qui contribua si efficacement à la guérison de madame de Voranges, il ne se passait pas de jour que Blanche ne re-

nouvelât dans le cœur de sa mère les douces émotions que son talent y faisait naître, et bientôt il lui fut permis par le médecin de pincer la harpe dans la chambre de la malade, et même d'y jouer tous les morceaux qu'il lui plairait.

Aussitôt Blanche exécute sur ce bel instrument tantôt une riche symphonie de Kromholz, tantôt un savant concerto de Pétrini, tantôt enfin un œuvre tout entier d'Haydn; ayant toujours soin de varier le genre des morceaux, afin de procurer à sa mère plus de plaisir et de surprise.

Un soir, c'était vers la mi-septembre, le temps était serein, la lune commençait à éclairer la campagne, et sa douce clarté semblait ajouter au calme imposant qui régnait sur toute la nature : Blanche était auprès de madame de Voranges, dont la chambre

avait une croisée qui donnait sur le grand chemin. Elle exécutait sur la harpe une brillante sonate de Nadermann, et s'abandonnait à tout son talent. Ses accens mélodieux retentissaient dans le village; une partie des habitans s'était réunie devant la maisonnette, et prêtait à la jeune harpiste une attention qui n'était interrompue que par de fréquens applaudissemens; car tel est l'empire du vrai talent, qu'il captive jusqu'aux êtres même les plus obscurs. L'ambassadeur de Russie, qui séjournait pendant la belle saison à la campagne, et avait loué un château dans la vallée de Montmorency, vint à passer dans sa voiture avec sa femme et sa fille unique qui entrait dans sa quinzième année. « Je reconnais cette sonate, s'écria la jeune princesse; je l'ai entendu exécuter dans les dernières fêtes qu'il y a eu à la cour. — Je

me la rappelle en effet, dit l'ambassadeur, surpris autant que ravi d'entendre une sonate aussi savamment exécutée. — C'est une de celles de Nadermann que j'ai le plus souvent exécutées, dit à son tour l'ambassadrice en prêtant de même une oreille attentive.... ». On s'informe du nom de la virtuose, et l'on apprend que c'est une jeune demoiselle, nommée Blanche de Voranges, qui, pour achever de sauver la vie à sa mère, fait tous les soirs de la musique dans son appartement. L'ambassadrice, dont la curiosité fut excitée par tous ces renseignemens, se promit de connaître cette jeune Blanche que tout le village semblait honorer; et la jeune Varinka, sa fille, témoigna de son côté le plus vif désir de voir et d'entendre celle qui avait eu le bonheur d'employer ses talens à conserver sa mère.

Dès le lendemain, à peine les habitans du village se furent-ils retirés, que l'ambassadeur et sa famille, après être descendus de calèche, à l'entrée de Saint-Gratien, revinrent, sans suite, se placer au bas de la croisée de madame de Voranges. Blanche exécutait en ce moment les plus riches variations du *Pas russe;* ce qui fit tressaillir cette honorable famille, en même temps qu'il augmenta l'intérêt qu'inspirait d'avance la jeune virtuose. Lorsque Blanche se fut livrée à toute la richesse de son talent, et qu'elle n'eut plus entendu les applaudissemens accoutumés, certaine que les villageois avaient regagné leurs demeures, elle mit un instant la tête à la fenêtre pour respirer l'air, et aussitôt elle entendit ces mots que prononçait une jeune voix avec la plus touchante expression : « Sauver sa

mère et posséder un pareil talent! oh! quelle doit être heureuse! » Blanche, attirée par le charme de ces paroles, s'avance tout-à-fait à la croisée, cherchant des yeux qui pouvait parler ainsi, lorsqu'une seconde voix, beaucoup plus forte que la première, lui adresse ces mots : « Ne soyez pas surprise, Mademoiselle, que chacun envie votre sort, et s'arrête pour vous entendre. Daignez agréer les félicitations de l'ambassadeur de Russie et celles de sa famille ». Blanche, étonnée et confuse, se retire aussitôt et ne sait que répondre. M. de Voranges, qui se trouvait près de sa femme, se lève précipitamment, et, prenant sa fille par la main, l'oblige à paraître encore à la croisée, pour répondre ce que l'usage dictait en pareille circonstance, lorsqu'une troisième voix, remarquable par un accent étranger,

proféra ces mots avec douceur et dignité : « Si vous êtes la plus heureuse des filles, celle que vous avez sauvée doit être la plus heureuse des mères ». Blanche répondit, en balbutiant, qu'elle était confuse d'aussi honorables félicitations, mais qu'elle n'avait fait que remplir son devoir. La conversation commençait à s'engager, lorsque M. de Voranges, descendant sans rien dire à sa fille, ouvre la porte de sa maisonnette et invite l'ambassadeur et sa famille à daigner se reposer un instant. On accepte; Blanche paraît à la voix de son père, qui la présente d'abord à l'ambassadrice. Celle-ci lui présente à son tour Varinka, dont la figure charmante, la grace et le maintien séduisaient au premier coup-d'œil, et commandaient le respect et l'intérêt le plus tendre. M. de Voranges n'hésita point à faire le récit fidèle

de ses malheurs et l'éloge de sa chère Blanche. Pendant cet entretien, Varinka ne cessait d'attacher sur elle ses regards. L'ambassadrice lui dit qu'elle osait se flatter qu'il lui serait permis de profiter d'un si heureux voisinage, et qu'elle lisait dans les yeux de Varinka tout le plaisir qu'elle aurait à se lier avec une personne aussi digne d'attachement que de considération. M. de Voranges et sa fille répondirent avec tous les égards dus à tant de prévenances, et promirent d'aller, dès le lendemain, dîner chez l'ambassadeur. La réception qu'on leur fit n'était point celle des grands envers leurs protégés, mais la preuve touchante de l'estime et de l'intérêt que Blanche inspirait à tous ceux qui pouvaient la connaître. La société, pour ne pas intimider la jeune personne, était ce jour-là peu nombreuse, mais choisie

et composée d'amis des arts. L'ambassadrice, qui cultivait également la musique, exécuta sur le piano la même sonate de Nadermann, et dit à Blanche : « Dès qu'on vous a entendue l'exécuter, Mademoiselle, cette sonate devient chère, et je l'ai envoyé prendre ce matin chez son auteur, pour vous en faire hommage à mon tour, et vous la faire entendre.... ». Varinka, qui joignait à la voix la plus belle et la plus étendue un goût particulier et la plus brillante méthode, chanta plusieurs airs italiens. Blanche, charmée autant que surprise, offrit à la jeune personne de l'accompagner sur la harpe. Varinka, excitée par le beau talent de Blanche, fut plus expressive que jamais, et ravit tout l'auditoire. Comme elle recueillait des applaudissemens mérités, elle dit, en portant la main de Blanche contre son

cœur : « Il est si avantageux d'être accompagnée de la sorte ! Oh ! que je ferais de progrès si j'avais le bonheur d'avoir tous les jours un pareil guide ! — Je vous offre de bon cœur tous mes soins, répondit Blanche, fort émue ; oui, pendant le temps qu'il me reste encore à passer auprès de ma mère, je m'engage à venir accompagner la jeune princesse dont les talens, j'ose le prédire, ne tarderont pas à égaler la beauté. — Je n'osais pas vous le demander, lui dit l'ambassadrice : la convalescence de madame votre mère allant de mieux en mieux, j'irai moi-même lui demander la grace que vous voulez bien accorder à ma fille ; et j'entrevois déjà que je vous devrai, Mademoiselle, la perfection de ses talens et celle de son cœur ».

Ces projets furent suivis avec exactitude. Blanche allait tous les matins

au château de l'ambassadeur de Russie, et le soir la jeune princesse la ramenait en calèche auprès de madame de Voranges. Souvent elle partageait avec elle tous les soins qu'elle donnait à sa mère. On conçoit que ce doux partage des devoirs et de l'étude établit entre les deux jeunes personnes un attachement qui devint d'autant plus fort, qu'il était fondé sur une mutuelle estime. Varinka ne pouvait plus se passer de Blanche, et celle-ci oubliait auprès d'elle les malheurs de sa famille. Enfin l'époque à laquelle Blanche devait quitter Saint-Gratien arriva. Sa mère était entièrement rétablie, et le célèbre facteur de harpe réclamait sa chère élève. Blanche fut, avec son père, faire ses adieux au château de l'ambassadeur. Une altération pénible se remarquait sur son aimable figure; elle ne pouvait surtout regarder Va-

rinka sans qu'aussitôt ses jolis yeux se remplissent de larmes. Enfin, pressée de questions, elle avoua le motif de sa visite, et annonça que le soir même elle retournait à Paris. « Nous séparer! s'écria Varinka en s'enlaçant avec elle; non, Blanche, non, mon amie! Vous m'avez fait connaître et chérir la vertu; je vous dois tout le talent que je possède, et surtout cet amour des arts qui fait le charme de la vie : vous m'avez donné de l'amitié une habitude, un besoin, que nulle autre que vous ne pourrait remplacer dans mon cœur. Blanche, nous sommes inséparables ». M. de Voranges, qui, de son côté cherchait à cacher son émotion, allégua les engagemens de sa fille avec l'honnête facteur de harpe, son appui, son bienfaiteur, et l'unique source des secours et des consolations qu'ils avaient trouvés dans leur désastre. « Non,

non, ajouta Blanche avec force et résignation, je ne puis manquer à la reconnaissance que je lui dois. — S'il est aussi bon, aussi généreux que vous le dites, reprit vivement l'ambassadeur de Russie, il ne peut s'opposer à votre bonheur. Restez auprès de Varinka; soyez son guide, son amie. Je vous regarde dès ce moment comme ma seconde fille, et c'est vous-même, dit-il, Mademoiselle, que je chargerai du sort de vos respectables parens. — Le prince est l'interprète de mes sentimens, dit à son tour l'ambassadrice : non, tant de qualités réunies ne doivent point être victimes des caprices du sort. Je conduirai moi-même Mademoiselle chez le facteur de harpe, et j'espère le déterminer à céder à nos instances. Ce n'est point en qualité de harpiste, ni d'institutrice, que Mademoiselle habitera parmi nous, mais

comme le modèle de toutes les vertus, comme un trésor que le Ciel nous a fait découvrir pour le bonheur de Varinka. Restez, aimable Blanche, restez, poursuivait l'ambassadrice, en la pressant dans ses bras; soyez aussi ma seconde fille ».

M. de Voranges ne put résister à des offres si touchantes. Il ne pouvait trouver d'expressions pour peindre sa joie et sa reconnaissance. Il courut aussitôt annoncer à sa femme le bonheur de leur fille, et s'en féliciter avec elle. Pendant ce temps, l'ambassadrice fut elle-même à Paris, avec Blanche et Varinka, chez l'honnête facteur de harpe, qui souscrivit au sort avantageux de son élève chérie, mais témoigna néanmoins tous les regrets qu'il avait de s'en séparer. Madame de Voranges, à qui cet heureux événement avait rendu de nouvelles forces, fut

en état de se rendre au château de l'ambassadeur. La joie fut générale : tout ce qui composait la suite de ce prince se félicitait de voir une jeune personne aussi accomplie installée parmi eux ; et depuis cet heureux jour personne ne fut trompé dans l'espoir qu'il avait conçu. L'ambassadeur et son épouse n'eurent qu'à s'applaudir de ce qu'ils avaient fait. Ils assurèrent à Blanche un sort digne de ses talens et de ses rares qualités. Monsieur et madame de Voranges retrouvèrent enfin l'aisance et le bonheur ; mais ils ne voulurent jamais quitter leur maisonnette, quelques instances qu'on leur fit de s'établir au château de l'ambassadeur. Blanche et Varinka devinrent plus intimes que jamais ; et comme elles éprouvaient chaque jour le besoin qu'elles avaient l'une de l'autre, elles se promirent de ne se séparer qu'à la mort.

Quant à Célestine, elle continua son état de lingère, où bientôt les dons multipliés de sa sœur et la haute protection de l'ambassadrice de Russie la mirent à même de prendre à son compte un magasin qui devint en très-grande vogue dans Paris. Blanche allait souvent la voir; et quoique parvenue à un sort très-brillant, elle prenait les plus grandes précautions pour ménager l'amour-propre de sa sœur. Celle-ci, qui lui devait l'aisance dont elle jouissait, la conservation de sa mère et l'oubli de leurs malheurs, reconnut enfin que jamais on ne doit perdre l'espérance; et que, malgré les coups les plus cruels du sort, on n'est jamais sans ressource quand il reste celle des talens.

LA PETITE BIBLIOTHÈQUE VIVANTE.

S'IL est quelque défaut qui, tout en nous ridiculisant, nous entoure d'ennemis irréconciliables, c'est la pédanterie. Rien dans le monde qui soit aussi fatigant, aussi dangereux, que cette manie de citer à tout propos, que cette prétention de tout savoir, que cette habitude choquante de trancher sur tout, et de s'ériger en censeur des nouvelles productions, soit d'art ou de littérature. Si ce défaut déplaît dans les hommes, même les plus instruits, il devient insupportable et révoltant dans une femme : il détruit sa modestie, gâte son esprit, altère sa douceur, et la conduit insensiblement à une emphase et à une boursouflure qui la

Digitized by Google

La Petite Bibliothèque vivante.

Tome II. page 232.

« Je ne suis plus surprise que l'on cite aussi souvent Cicéron. »

Digitized by Google

Digitized by Google

rendent le jouet de tous les vrais savans, la fable et le fléau de la société. Mélanie, fille de M. de Saint-Lambert, homme de lettres, connu par plusieurs ouvrages couronnés de quelques succès, était douée de la mémoire la plus étonnante. Il lui suffisait de lire deux ou trois fois un livre pour en citer les passages les plus difficiles, indiquer la page où ils se trouvaient, en désigner les *errata*. Elle n'avait besoin que de parcourir une histoire, un cours d'études, un traité scientifique, pour se les rappeler avec exactitude. Allait-elle au spectacle, elle répétait, en rentrant chez son père, des vers nombreux, des tirades entières. Assistait-elle à une séance académique, elle analysait avec une facilité surprenante tout ce qui avait été lu, dit et discuté. Mélanie, en un mot, quoique fort jeune encore, était une espèce de pe-

tite bibliothèque vivante qu'on trouvait rarement en défaut, et qui longtemps fit les délices de son père. Celui-ci, distrait par caractère, et souvent manquant de mémoire par excès de travail, n'avait pas de plus grand plaisir que de consulter sa fille sur telle ou telle époque historique, sur tel ou tel passage des auteurs anciens et modernes. Il se livrait à cet usage avec d'autant plus de charmes, que, par ce moyen, il s'imaginait enrichir la mémoire et former le goût de sa fille chérie.

Mélanie, de son côté, s'étudiait à satisfaire les désirs de son père, qu'elle regardait comme le premier de tous ses rivaux dans la carrière des lettres. Elle citait ses ouvrages comme autant de chefs-d'œuvre, soutenait qu'on ne pouvait y remarquer le moindre défaut; et si quelquefois elle se trouvait

au spectacle à côté de certain critique judicieux qui relevait quelques fautes échappées à M. de Saint-Lambert, et que le public avait laissé passer, Mélanie disputait avec chaleur, soutenait que la critique était injuste, et s'oubliait au point de traiter d'ignorant l'homme de goût qui avait acheté à la porte le droit d'émettre son opinion.

Si Mélanie se fut bornée à défendre les productions de M. de Saint-Lambert, qui souvent reconnaissait lui-même la justesse des observations qu'il avait entendu faire sur ses ouvrages, et s'empressait d'en profiter, on n'eût vu dans tout cela que l'élan de l'amour filial, que l'effet de l'aveuglement d'une jeune fille sans expérience, pour un père adoré; mais la jeune savante poussait la présomption jusqu'à vouloir persuader que personne ne

faisait rien de bon; que tous les succès nouveaux étaient le fruit d'une cabale stipendiée, qu'ils ne pourraient jamais se soutenir; qu'enfin il n'y avait que les ouvrages de son père qui pussent honorer le siècle et soutenir la gloire de la scène française.

Ces ridicules jactances, que Mélanie avait grand soin de ne faire jamais en présence de M. de Saint-Lambert, éloignèrent insensiblement de lui jusqu'à ses plus fidèles amis. Vainement son caractère franc et modeste était-il connu : on ne pouvait croire que toutes les observations mordantes que faisait Mélanie sur une pièce nouvelle fussent l'effet de sa pédanterie et de sa superstition; chacun croyait qu'elle ne faisait que répéter les jugemens qu'elle avait entendu prononcer à son père; et attribuant à celui-ci les critiques amères dont Mélanie n'était que

trop prodigue, on le traitait d'homme faux et jaloux; on s'imaginait que sa modestie et sa franchise n'étaient qu'un masque adroit qui couvrait un amour-propre excessif et le désir coupable d'humilier tous ses rivaux.

M. de Saint-Lambert était loin de s'imaginer qu'il perdait chaque jour ce qu'il avait de plus cher, l'estime et l'amitié de ceux qui comme lui cultivaient les lettres. Il ne savait à quoi attribuer le refroidissement qu'il remarquait en eux, et crut d'abord en trouver la cause dans plusieurs succès de suite qu'il avait eu le bonheur d'obtenir. Mais bientôt il reconnut qu'un motif secret et plus puissant éloignait de lui tous ceux qui peu de temps avant recherchaient ses conseils et son intimité. Jaloux de se concilier ses confrères, dont il croyait toujours

mériter l'estime, il ne put supporter plus long-temps leur indifférence, et s'en plaignit à plusieurs d'entre eux. Les uns persistèrent avec adresse à lui en cacher le véritable motif; les autres, par prudence ou par calcul, feignirent de lui rendre toute leur amitié : un seul eut le courage de lui dire que c'était Mélanie, qu'on regardait comme son écho fidèle, qui lui aliénait chaque jour tous les cœurs, en critiquant avec outrance et déchirant sans ménagement les ouvrages nouveaux qui paraissaient.

Surpris autant qu'affligé d'une pareille découverte, M. de Saint-Lambert redoubla d'attachement et de considération pour l'homme franc et loyal qui lui avait révélé cet important mystère. Il résolut de détruire le penchant funeste de Mélanie, mais avec adresse, et surtout en évitant de

lui faire le moindre reproche. Cet homme de lettres, qui sentait toute la dignité de sa profession, et qui voulait en même temps remplir les devoirs sacrés d'un instituteur et d'un père, n'employait jamais ces maximes scolastiques, ces remontrances austères qui fatiguent l'élève et détruisent sa confiance. Il commença donc par s'imposer l'obligation de ne jamais se séparer de Mélanie lorsqu'elle irait au spectacle ou dans quelque réunion. Là, se tenant toujours auprès d'elle, il était le premier à applaudir tout ce qui était bien, à excuser tout ce qui était mal. En peu de temps il amena sa fille à cette tolérance qui seule développe le génie et perfectionne le talent. Il lui fit sentir que, avant de blâmer un ouvrage, on doit considérer la peine et le travail qu'il a dû coûter à l'auteur; et que souvent

la réflexion loue et finit par admirer ce qu'un jugement précipité avait semblé condamner au premier aspect.

Une aventure, presque inévitable pour tout homme qui se livre à la carrière périlleuse du théâtre, vint ajouter l'exemple au précepte, et donner, pour la première fois, à Mélanie, la preuve convaincante que l'homme le plus expérimenté peut s'égarer dans sa marche, et que personne n'est infaillible.

M. de Saint-Lambert était à la veille de faire jouer au Théâtre-Français un ouvrage en cinq actes et en vers, sur lequel il fondait l'espoir d'un grand succès, et l'un de ses plus beaux droits à la célébrité. C'était une comédie de caractère, où il avait réuni tous les efforts de son imagination. Le sujet lui en avait été donné par Mélanie, qui l'avait puisé dans un vieux recueil

d'anecdotes. La pièce avait été reçue par acclamation : les comédiens lui avaient accordé un tour de faveur; les répétitions avaient réuni de nouveau les suffrages; en un mot tout offrait le présage le plus flatteur. Mélanie voyait déjà son père couronné publiquement et membre de l'Académie; sa joie et sa fierté brillaient dans tous ses mouvemens, dans toutes ses paroles. Enfin ce grand jour arriva : les amis de M. de Saint-Lambert, ou du moins ceux qui se disaient tels, vinrent en foule, dès le matin, réclamer des billets d'auteur, pour soutenir la pièce nouvelle, et la défendre des atteintes de la cabale, toujours apostée par l'envie pour disputer à l'homme, quel que soit son mérite, le fruit de ses travaux et sa plus douce récompense. Mélanie, qui regardait comme certain le triomphe de son père, fit elle-même la distribu-

tion des billets aux différens officieux qui se présentaient; et loin de les inviter à défendre l'ouvrage, elle semblait leur dire qu'ils n'auraient que des applaudissemens à mêler à ceux du public. M. de Saint-Lambert, malgré toutes les apparences qui le flattaient, était loin de partager la sécurité de sa fille. Il savait, par expérience, que ce public, sur lequel on compte, est souvent inexorable sur les fautes qui nous échappent; et que le moindre défaut peut, au théâtre, détruire tout-à-coup les beautés fondamentales de l'ouvrage le plus soigné.

Six heures étant sonnées, Mélanie se rendit avec son père au Théâtre-Français. L'élégance de sa toilette, l'hilarité répandue sur sa jolie figure, sa contenance et sa démarche assurée, tout annoncait qu'elle était sûre d'un succès. Elle eut même l'imprudence de

se mettre sur le devant de la loge qui lui était réservée, et de faire briller aux yeux du parterre toute sa joie et sa sécurité. Enfin la toile se lève. Le premier acte, qui offrait une exposition claire et intéressante, réunit tous les suffrages. Le second acte, quoique moins fort de détails et d'action, se soutint avec le même avantage. M. de Saint-Lambert, qui avait l'habitude de ne jamais se séparer de ses acteurs en pareil cas, se livrait, malgré toute sa modestie, à l'espoir le plus doux. Mélanie, ivre de bonheur, s'avançait le plus possible sur le devant de sa loge, agitait avec grace un bouquet charmant qu'elle tenait à la main. Son babil était entendu de toutes les personnes qui l'environnaient : elle se nommait tout haut la fille de l'auteur, se glorifiait d'avoir fourni le sujet du chef-d'œuvre qu'on représentait, ci-

tait avec adresse plusieurs vers de nos poëtes les plus célèbres, et faisait parade d'instruction, d'esprit et de jactance. Le troisième acte commença. C'était le plus grand écueil à franchir: c'est ordinairement le nœud fondamental d'un ouvrage en cinq actes; celui-ci ne fut pas aussi heureux que l'avaient annoncé les deux premiers. D'abord les applaudissemens cessèrent et firent place au silence le plus imposant, qui bientôt fut suivi de quelques murmures, lesquels furent accompagnés du bruit déchirant des sifflets. Le quatrième acte fut plus orageux encore. Au milieu du cinquième on fut obligé de baisser la toile, et la pièce tomba dans toutes les règles.

Mélanie croyait rêver. Elle cria d'abord à l'ignorance, à l'injustice, au scandale; mais, forcée de céder à l'improbation d'un grand nombre de gens

instruits qui l'entouraient, elle se réfugia au fond de sa loge, pâle, silencieuse, effeuillant par distraction le beau bouquet qui semblait se faner dans ses mains. Quand tout le monde fut sorti de la salle, elle rejoignit son père au foyer des acteurs; et s'élançant dans ses bras, les yeux mouillés de larmes amères, elle s'écria : « Vit-on jamais une pareille cabale? — J'en ai remarqué une, en effet, assez opiniâtre, répondit M. de Saint-Lambert avec calme et résignation; c'est celle qui a voulu défendre un mauvais ouvrage contre un public éclairé qui en a fait justice.... ». Mélanie, confondue et ne trouvant plus moyen de défendre la pièce d'après un aveu si formel, se retira avec son père, réfléchissant sur ce cruel événement, et commençant à se convaincre que souvent l'opinion, qui nous caresse le plus, est loin de

mériter l'approbation générale. Cependant l'ardeur que Mélanie n'avait cessé de montrer pour l'étude, et ses prétentions à devenir un jour auteur elle-même, ne firent qu'accroître sa manie des citations, et continuèrent de plus en plus à lui attirer le surnom de *la Petite Bibliothèque vivante.*

Un autre événement assez remarquable, et malheureusement très-rare parmi les gens de lettres, vint porter une nouvelle atteinte à la fierté de la jeune demoiselle, et lui prouver que le premier des talens est de savoir s'apprécier soi-même. La mort d'un auteur célèbre rendit vacante une place à l'Académie française; un grand nombre de littérateurs et de savans se mirent sur les rangs pour l'obtenir. Ceux mêmes qui n'étaient connus que par de légers *opéras*, par quelques bouquets à Chloris, et même par de

simples bouts-rimés, osèrent se mettre sur les rangs. On les voyait parcourir dès le matin toutes les rues de Paris, assiéger la porte de tous les membres de l'Institut de France, se glisser dans les cercles, se faire admettre dans les dîners où ils pourraient les rencontrer. D'autres, aussi présomptueux et moins délicats, intercédaient auprès des académiciens, par tout ce que l'intrigue peut suggérer; d'autres enfin, se targuant de leur opulence et de leurs titres, s'imaginaient acheter des suffrages à force d'or, ou les commander par autorité. C'était, en un mot, une agitation continuelle dans toute la république des lettres. M. de Saint-Lambert, malgré les droits qu'il pouvait avoir à cet honorable choix, ne voulut faire aucune démarche. Le mauvais sort de son dernier ouvrage était trop récent. Il savait, en homme

instruit, que la dernière impression du public l'empêche souvent d'indemniser l'auteur d'une chute, par l'énumération de ses anciens succès : il crut donc ne devoir point se mettre sur la liste des aspirans.

Mélanie ne cessait de lui faire, à cet égard, les plus vives représentations : « Quoi! disait-elle, quand on a comme toi des succès nombreux et soutenus, lorsqu'on a brillé dans plus d'un genre, tu pourrais hésiter à réclamer le juste prix de tes travaux! Si toujours il me fut si doux d'être ta fille, pourquoi me refuserais-tu le bonheur d'en être fière » ? Elle ne manquait pas d'accompagner ces reproches de citations que lui fournissait son heureuse mémoire, et prouvait à son père que de tout temps les hommes les plus célèbres avaient brigué l'honneur d'être membres de l'Académie. Mais ni les reproches tou-

chans, ni les nombreuses citations de *la Petite Bibliothèque vivante* ne purent déterminer M. de Saint-Lambert à faire aucune démarche pour lui. Instruit, peu de temps après, que celui de ses confrères qui lui avait ouvert les yeux sur l'imprudente jactance de sa fille, et qui, comme lui, était honoré de succès nombreux, désirait la place enviée par tant de monde; sachant en outre que les honoraires de cette place étaient nécessaires à l'existence de ce digne ami, M. de Saint-Lambert mit tout en œuvre, invoqua tous ses partisans, toutes ses protections en faveur de cet homme estimable; et il eut le bonheur de contribuer à sa nomination.

Ce trait généreux concilia tous les cœurs à M. de Saint-Lambert, et le fit citer partout comme le modèle des littérateurs et des amis. Le nouvel aca-

démicien lui voua pour la vie l'estime la plus profonde et l'attachement le plus inviolable. Mélanie seule regrettait, mais en silence, que son père ne se fût pas inscrit au rang des candidats. Sa présomption lui faisait croire qu'il eût réuni tous les suffrages. Quel plaisir pour elle de le voir ceint du laurier académique ! quel droit n'aurait-elle pas eu d'émettre tout haut sa pensée, de critiquer à son gré, de prononcer sur toutes les productions littéraires ! La fille d'un académicien ! qui jamais eût osé la contredire ?.... Mais il fallait céder à la justice rigoureuse que son père s'était faite à lui-même, et feindre d'approuver la nomination de son ami.

Le jour où cet ami fut reçu à l'Académie française, M. de Saint-Lambert annonça le matin à sa fille qu'il avait deux billets, et qu'il aurait le plaisir de la conduire à cette imposante céré-

monie. Mélanie, pour qui toute réunion de ce genre était un nouveau moyen d'exercer ses hautes prétentions à la science, et de se faire remarquer par les nombreuses citations dont elle avait orné sa mémoire, accepta avec empressement l'offre de son père, et se disposa à l'accompagner. Jamais sa pédanterie n'avait été plus remarquable. Elle n'ouvrait la bouche que pour réciter tel passage des auteurs anciens, tel fragment des plus beaux poëmes. Elle poussait même depuis quelque temps cette ridicule manie jusqu'à réciter des vers d'*Horace* et de *Virgile*, dont elle avait étudié, comparé, commenté la traduction française; et, quoiqu'elle ne sût aucunement le latin, elle en prononçait souvent quelques phrases, afin de persuader aux personnes qui ne la connaissaient pas particulièrement, que

rien ne lui était étranger. Lorsque M. de Saint-Lambert faisait avec ses amis quelques citations latines devant sa fille, celle-ci avait toujours le plus grand soin de s'en faire donner la traduction; et quelquefois elle faisait par la suite une heureuse application du texte, tant sa mémoire était heureuse!

M. de Saint-Lambert, qui jusqu'alors n'avait pris aucune précaution pour citer devant sa fille des passages latins, et qui surtout était loin de penser qu'elle en fît un recueil aussi fidèle, ne fut pas peu surpris d'entendre, à la séance académique, Mélanie répéter plusieurs vers d'*Horace* avec un aplomb et une justesse qui firent croire à tous ceux qui l'entouraient, qu'elle était versée dans les langues anciennes. Le feu qui brillait en ce moment dans les yeux de *la Petite Bibliothèque vivante*, la noble fierté de son maintien

et la gravité tout-à-fait plaisante avec laquelle elle s'exprimait, causèrent à M. de Saint-Lambert une telle surprise, qu'il fut lui-même presque tenté de croire un instant que c'était une savante véritable; mais réprimant, non sans beaucoup de peine, plusieurs éclats de rire que lui inspirait le caquet pédantesque de sa fille qu'il feignait de ne pas entendre, il se promit bien de la guérir de cette extravagance, et de la ramener dans les limites d'une femme modeste et sensée.

L'occasion se présenta le jour même. En sortant de la réception du nouvel académicien, qui fut approuvée par les applaudissemens d'un public nombreux et choisi, M. de Saint-Lambert rentra chez lui avec Mélanie, encore toute électrisée des différens morceaux littéraires qu'elle venait d'entendre, et surtout du discours élo-

quent du récipiendaire. Ce discours, en effet, avait produit la plus vive impression, et Mélanie en avait retenu plusieurs citations latines dont elle demanda la traduction à son père. Ils devaient se rendre quelques heures après chez le nouveau membre de l'Académie, qui les avait invités au grand dîner d'usage. Ce dîner plaisait d'autant plus à *la Petite Bibliothèque vivante*, qu'elle était bien sûre d'y rencontrer des hommes célèbres qui ne manqueraient pas d'étaler leurs richesses, et de faire de nombreuses citations, dont elle espérait grossir son recueil. M. de Saint-Lambert, qui lisait dans le cœur de sa fille mieux qu'elle ne le pensait, se mit à jaser avec elle sur la séance imposante à laquelle ils venaient d'assister. Il énuméra avec emphase toutes les prérogatives de la science, soutint qu'elle

élevait l'homme le plus simple, le plus obscur en apparence, au-dessus des gens les plus puissans. Mélanie, qui croyait que son père se livrait à toute la hauteur de son mérite, à tout l'élan de sa pensée, dévorait, recueillait chaque mot qui sortait de la bouche de M. de Saint-Lambert. Jamais il ne lui avait paru plus profond, ni plus éloquent : « Oui, ma fille, s'écria-t-il majestueusement, le savoir et le talent distinguent seuls les hommes...., et comme dit *Cicéron*.... dans son *Art poétique*.... Mais j'oublie que tu ne sais pas le latin. — Qu'importe ? dis toujours, mon père ; j'aime à orner ma mémoire de tous ces passages des grands hommes de l'antiquité. — Eh bien! reprit M. de Saint-Lambert, *Cicéron* disait : « *Stulta sum deridicula...* ». Ce qui veut dire en français : *La science donne le droit de rire de tout.* — Oh !

que c'est bien dit! s'écria Mélanie, en répétant: *La science donne le droit de rire de tout....* En effet, continua la jeune pédante, elle nous met tellement au-dessus des autres, elle établit une si grande distance, qu'on peut rire à leurs dépens, sans même qu'ils s'en doutent. Je ne suis plus surprise que l'on cite aussi souvent *Cicéron.* Répète-moi, je t'en supplie, répète-moi ce passage latin une seule fois encore, et je te promets de le retenir bien fidèlement. — « *Stulta sum deridicula*, » répéta bien distinctement M. de Saint-Lambert d'un ton grave et sentencieux. « *Stulta*, la science, *sum*, donne, *cula*, le droit, *deridi*, de rire de tout ». — Cela me suffit, répondit Mélanie; c'est une vérité trop belle pour que je l'oublie jamais; et si tu me permets d'apprendre le latin, ainsi que je te l'ai déjà demandé plusieurs

fois, je me promets bien de savoir par cœur et de pouvoir réciter en entier l'*Art poétique de Cicéron.*—Mais il est près de cinq heures, reprit M. de Saint-Lambert; voici l'heure où l'on se réunit chez notre ami; ne nous faisons pas attendre ». Mélanie partit donc avec son père qui lui donnait le bras, et pendant toute la route elle ne faisait que répéter tout bas le beau passage de *Cicéron*, ainsi que la traduction qui lui en avait été donnée. Arrivés chez le nouvel académicien, ils trouvèrent en effet l'assemblée la plus imposante. C'était l'élite des hommes les plus marquans et les plus aimables. Plusieurs femmes, belles et modestes, avaient été également invitées pour égayer et embellir cette fête, une des plus intéressantes qu'on eût données depuis long-temps. Mélanie, qui comptait bien faire une ample

collection de mots heureux et de citations, se plaça entre deux vieillards vénérables qui paraissaient jouir d'une haute célébrité. L'un, vif, enjoué, et conservant encore toute la fraîcheur de ses jeunes années, était à la droite de *la Petite Bibliothèque vivante*; l'autre, plus sérieux, assez brusque et taciturne, était à sa gauche. Après les propos et les complimens d'usage, Mélanie, excitée par le plaisir de se trouver entre deux savans aussi respectables, donna insensiblement essor à ses prétentions littéraires et à sa manie des citations : ce qui surprit d'abord les deux vieillards qui l'entouraient, et leur fit croire qu'elle était d'une érudition profonde; mais bientôt Mélanie, entraînée par le désir de se faire passer pour savante, séduite par l'étonnement de ceux qui l'écoutaient, enivrée par leurs éloges

et leurs félicitations, s'égara insensiblement dans la route difficile qu'elle avait entreprise, et finit par citer des passages tellement faux et ridicules, qu'on s'aperçut aisément que tout son mérite n'était que dans sa mémoire; que son caquet brillant n'était que l'écho de ce qu'elle avait entendu; qu'en un mot ce n'était qu'une jeune pédante, dont il était facile de mettre l'adresse en défaut.

L'aimable vieillard placé à sa droite voulut la sauver des atteintes qu'on lui portait de toutes parts, l'empêcher d'être le jouet de la nombreuse société qui se trouvait réunie; mais un signe que fit à propos M. de Saint-Lambert, à l'insçu de sa fille, annonça que non-seulement il ne trouvait pas mauvais qu'on s'amusât aux dépens de *la Petite Bibliothèque vivante*, mais que même il désirait qu'on lui donnât

la leçon que méritait son extravagante prétention.

Le vieux savant qui était à la gauche de Mélanie, désirant seconder les intentions de M. de Saint-Lambert, feignit d'admirer la vaste érudition de la fausse savante, et lui fit à son tour les phrases les plus oratoires, les plus inattendues. Mélanie saisissait tout avec avidité; et, croyant que son esprit vaste et brillant avoit seul déridé le front de ce vieillard austère, elle redoubla de babil et de citations. Elle porta l'aveuglement et la présomption jusqu'à ce point qu'elle osa lancer plusieurs passages latins que souvent elle estropiait, mais avec lesquels elle s'imaginait ravir et surprendre tous les auditeurs. Faisant enfin tomber la conversation sur les avantages de la science, elle répéta les grandes maximes qu'elle avait entendu profé-

rer à son père, et dit au vieillard aimable, qui feignait également d'être surpris, que rien n'était comparable au savoir, qu'il mettait l'être le plus simple au-dessus de tous les autres. « Et, comme le dit très-éloquemment Cicéron, ajouta-t-elle avec enthousiasme : *stulta sum deridicula* ». A ces mots, tous les gens instruits qui assistaient au dîner la regardent avec stupéfaction : chacun d'eux, retenant un éclat de rire, garde un silence que Mélanie prend encore pour l'effet de l'admiration qu'elle inspire. « Vous avez lu ce passage dans Cicéron ? lui dit le savant placé à sa gauche. — Oui, Monsieur, dans Cicéron.—Et où cela, s'il vous plaît ? — Dans son *Art poétique* ». Le vieux savant réprimait, ainsi que tout le monde, un nouvel éclat de rire. « Je ne cite jamais infidèlement, reprit Mélanie d'un ton grave

et doctoral; oui, Messieurs, ce passage est de *Cicéron*, et fait partie de son *Art poétique*, à l'endroit où, faisant l'éloge de la science, il dit : « *Stulta sum deridicula...* ». *La science donne le droit de rire de tout.* — Êtes-vous bien sûre, Mademoiselle, lui dit le savant aimable, souriant malgré lui, que ce soit la traduction de l'adage latin que vous venez de citer? — Très-sûre, Monsieur, répondit Mélanie avec assurance, et je vais vous le traduire : *Stulta*, la science, *sum*, donne, *cula*, le droit, *deridi*, de rire de tout.... ». Les convives, et jusqu'à M. de Saint-Lambert lui-même, ne purent en ce moment s'empêcher de rire aux éclats; ce qui commençait à faire croire à Mélanie qu'elle s'était trompée; et la voilà qui recommence et répète mot à mot la traduction du passage latin; et chacun de recommencer à rire de

la jeune pédante. « Je ne vois pas, reprit-elle encore, ce que peut avoir de risible la belle maxime de *Cicéron :* quant à moi, je la prends pour devise, et jure de n'en jamais changer. — Ce serait bien dommage, lui dit affectueusement le vieillard qu'elle avait à sa droite. — Je le crains pour vous, lui dit brusquement l'autre vieillard. Eh ! ne voyez-vous pas que depuis une demi-heure on rit à vos dépens. Vous ne comprenez pas, je le vois bien, ce que signifie votre *Stulta sum deridicula ;* je vais, moi, vous en donner l'exacte traduction : écoutez bien..... *Sum*, je suis, *stulta*, une sotte, *deridicula ;* très-ridicule.... — Qu'entends-je ! et me serais-je en effet abusée à ce point ? dit Mélanie d'une voix altérée. — Oui, Mademoiselle, cela veut dire : *Je suis une sotte très-ridicule.* Demandez plutôt à tous ceux qui savent le latin. — J'avais bien raison de vous

dire, reprit doucement l'autre vieillard, qu'il serait dommage que ce fût là votre devise. — Quoi! mon père, balbutia Mélanie, en portant sur M. de Saint-Lambert des yeux égarés, serait-il bien possible?.... — On vous a dit la vérité, ma fille, répondit-il avec fermeté, en portant à son tour sur elle le regard le plus sévère. » Mélanie comprit, à cette réponse foudroyante, que son père avait eu l'intention formelle de la corriger d'un ridicule qui blessait à-la-fois sa modestie et la tendresse qu'il lui portait. Elle sentit que les prétentions littéraires, et surtout la manie des citations, sont impardonnables dans une femme; et que, lorsque ses goûts ou un penchant irrésistible en ont fait une savante véritable, loin d'en faire parade, son premier devoir, son plus grand soin doit être de le cacher à tout le monde.

Digitized by Google

Le Dragon de Vincennes.

Tome II. page 165.

« Toi en prison, mon père !
et je le souffrirais ! »

Bibliothèque Nationale R.F.

Digitized by Google

LE DRAGON DE VINCENNES.

Si la pruderie et la prétention, déplaisent dans une femme, l'ignorance et la brusquerie sont encore plus révoltantes. La nature a donné à chaque sexe les attributs qui lui conviennent. Elle a tracé le sentier qu'il était permis à chacun de prendre, et marqué la limite qu'il ne peut dépasser.

Le plus bel ornement de la grace et de la beauté, c'est la décence qui en double tous les charmes; la timidité même semble être un attrait inséparable de l'adolescence.

M. de Francastel, ancien officier du génie, était rentré en France après de longs voyages d'outre-mer, qui l'avaient retenu séparé de sa famille pendant plus de dix ans. Il habitait, depuis

peu de temps, une belle maison de campagne, située près le château de Vincennes; il y jouissait en paix d'une honnête fortune, prix de ses longs services, et cherchait à réparer les vices d'éducation dans Cornélie, sa fille unique, qui se trouvait loin d'être digne du nom respectable qu'elle portait. Privée de sa mère peu de temps après le départ de M. de Francastel, et alors âgée à peine de quatre ans, elle avait été confiée aux soins d'une ancienne femme de charge, épouse d'un des gardiens du château de Vincennes. Elevée pour ainsi dire jusqu'à l'âge de quatorze ans dans un corps-de-garde, et au milieu des jurons militaires, elle fut, dès l'enfance, accoutumée à une brusquerie si prononcée, à des expressions si étranges, que, malgré tous les soins qu'avait pu prendre depuis son retour M. de Francastel, il ne pouvait

effacer la trace des premières impressions de sa fille, ni la corriger de toutes les escapades auxquelles elle était accoutumée. On la voyait sans cesse porter des fardeaux pesans, se disputer avec les enfans du village, les colleter, les terrasser, et rentrer chez elle sans coiffure, les cheveux en désordre, sa robe crottée et son fichu en lambeaux. Tantôt elle gravissait sur les collines les plus escarpées, grimpait sur les murailles et sur les arbres les plus élevés, afin d'y dérober des fruits sauvages ou les nids des oiseaux; tantôt elle s'occupait dans la basse-cour à charger du terreau, à le porter dans les jardins, où, la bêche à la main, elle piochait, arrachait et culbutait tout ce qui s'offrait à sa vue. Tantôt elle entrait aux écuries, préparait elle-même la litière, vannait l'avoine, tourmentait les chevaux, les montait à cru, et les condui-

sait ensuite au galop dans tous les environs, jurant par-ci, riant par-là. Enfin elle s'était fait une telle réputation, qu'on ne l'appelait plus que *le Dragon de Vincennes*.

A travers cette brusquerie et tant d'extravagances on remarquait dans Cornélie les premières qualités du cœur, qui souvent faisaient excuser la rudesse et l'impétuosité de son caractère. S'élevait-il dans le village quelque dispute, aussitôt elle s'y mêlait, se mettait du côté du plus faible, et par sa hardiesse et la vivacité de ses expressions elle parvenait presque toujours à une réconciliation complète. Quelque malheureux était-il malade, estropié, hors d'état de travailler, Cornélie allait auprès de lui, portant tout ce qui lui était nécessaire; et plus d'une fois on la vit se dépouiller de ses propres vêtemens pour en revêtir

l'indigenee, ou panser quelque blessure. Si, dans ses courses, qu'elle faisait presque toujours vêtue en homme ou en amazone, un fusil de chasse à la main, la carnassière sur le dos, elle rencontrait une voiture engagée dans une ornière profonde, elle poussait à la roue, au risque de se crotter de la tête aux pieds, de s'écorcher les mains et de se fouler un bras. Si quelque jeune pâtre avait perdu dans l'immense bois de Vincennes une génisse ou quelques moutons confiés à sa garde, elle se joignait à lui, parcourait toutes les issues du bois, qu'elle connaissait mieux que personne, et ne rentrait qu'après avoir reconduit à l'étable l'animal dont la perte momentanée avait causé tant de chagrin. En un mot, c'était un mélange inconcevable de douceur et de brusquerie, de patience et de vivacité. Autant ses manières et

son langage repoussaient au premier abord, autant sa bonté, son dévouement et sa franchise lui conciliaient tous les cœurs. Sa figure, quoique brunie par les rayons du soleil et les marches forcées qu'elle faisait chaque jour, était d'une régularité remarquable, et surtout d'une expression dont le cœur ne pouvait se défendre. Sa taille était svelte et majestueuse, son maintien noble et imposant. L'exercice continuel qu'elle faisait avait tellement augmenté les forces qu'elle avait reçues de la nature, que, à peine parvenue à l'adolescence, elle paraissait être dans la force de l'âge.

M. de Francastel employait vainement tous les moyens imaginables pour dompter le caractère étrange de sa fille, si peu compatible avec son sexe. La mettait-il dans les meilleurs maisons d'éducation, bientôt elle escala-

dait les murs des jardins, et revenait à Vincennes. Prenait-il chez lui quelque institutrice aimable et imposante, Cornélie se moquait d'elle, et trouvait toujours le moyen de se soustraire à sa vigilance. La faisait-on suivre par quelque domestique, elle se plaisait à l'égarer dans les bois, et lui faisait faire des marches si longues, qu'il était forcé de s'arrêter, et la perdait de vue aussitôt. Chasser, bêcher, courir, charger des bêtes de somme, et se porter partout où l'appelait la bienfaisance, telles étaient les uniques occupations du *Dragon de Vincennes*. Le travail de l'aiguille, les instrumens, la danse, et surtout la moindre étude, tout cela n'était qu'un fléau insupportable, auquel Cornélie ne pouvait s'assujettir. Aussi, quoiqu'au moment d'atteindre à sa quinzième année, elle était de l'ignorance la plus absolue, et ne savait même pas lire.

M. de Francastel, après avoir usé de toutes les remontrances, et lui avoir donné tous les avis qu'avait pu lui inspirer l'amour paternel, résolut d'attendre tout du temps et de la réflexion. Il feignit de livrer Cornélie à elle-même, et de rire tout le premier des espiègleries sans nombre et des escapades de celle qu'il appelait lui-même *le Dragon de Vincennes.*

Le destin, qui souvent nous sert mieux que les projets le plus habilement préparés, vint au secours de ce tendre père, et lui procura l'occasion de combattre avec succès les habitudes soldatesques de sa fille. Depuis plusieurs mois le château de Vincennes était redevenu prison d'Etat. Placé au milieu d'une plaine immense et fertile, attenant une espèce de forêt entourée des plus riches villages, il offrait aux infortunés que les grands intérêts de l'Etat privaient de leur liberté, un

air pur, un vaste horizon, un aspect vivifiant, en un mot tout ce qui peut diminuer les tourmens de la captivité.

Un soir que Cornélie revenait de chasser dans le bois de Vincennes, portant dans sa carnassière un levraut, six cailles et deux perdrix, elle aperçut, en passant au pied de la grande tour du château, un petit panier de jonc qui descendait à travers les barreaux d'un des œils-de-bœuf, le long de la muraille, au moyen de plusieurs bandelettes de toile nouées les unes aux autres. Elle s'arrête, attend que le panier soit à sa portée, regarde dedans, et aperçoit un billet dont elle se saisit avec avidité. « Sans doute, se dit-elle, c'est un service pressé qu'on réclame, ou peut-être un avis important qu'on voudrait faire donner à quelqu'un.... Morbleu !..... faut-il que je ne sache pas lire !..... à mon âge, moi,

la fille d'un ancien capitaine du génie! Oh! c'est bien en ce moment que je maudis ma paresse et ma mauvaise tête !..... Et peut-être le malheureux prisonnier qui réclame mon assistance, n'a-t-il qu'une minute, qu'un seul instant..... Morbleu! faut-il que je ne sache pas lire..... »!

Entraînée par la singularité de cette aventure, et plus encore par son penchant naturel à obliger, Cornélie, réfléchissant, malgré son étourderie, qu'il serait dangereux de commettre la moindre indiscrétion dans une pareille circonstance, résolut de ne révéler son secret et de ne faire lire l'écrit qu'à son père. Elle se rend donc à la hâte auprès de lui, et raconte ce qui vient de se passer. M. de Francastel prend le billet des mains de sa fille et lit ces mots: «Un ancien officier général peut-il espérer que vous aurez le

courage de lui rendre un service important? — Oui, parbleu! j'aurai ce courage-là, s'écria Cornélie avec la plus vive impression.—Répondez-moi, de grace, au bas de ce billet; et, pour signal, tirez doucement le panier qui me remontera votre réponse. — Eh! vîte, mon père, écris en mon nom : « *Comptez sur moi* ». — Un moment, ma fille : secourir les malheureux est un devoir sacré sans doute; mais favoriser un prisonnier d'Etat, sans le connaître, sans savoir ce qu'il projette, ce qu'il exige....— Et qu'importe? reprit Cornélie plus vivement encore; il dit qu'il a besoin de moi, qu'il s'agit d'un service important : comment résister à cela? Et puis il se dit un vieillard; c'est si respectable! Figure-toi, mon père, être à la place de cet officier général : ne serais-tu pas affligé d'un refus aussi dur, aussi désespé-

rant? N'empêche pas que ta fille fasse une bonne action. Réponds vîte, je t'en supplie. Ah! que ne puis-je le faire moi-même!.... Ventrebleu! faut-il que je ne sache ni lire ni écrire »!

M. de Francastel, séduit par l'élan généreux du *Dragon de Vincennes*, et méditant un projet qui pourrait faire sur sa fille la plus forte impression, se détermina donc à tracer au bas du billet ce que désirait Cornélie, qui retourna à toutes jambes au bas de la grande tour, et suivit ponctuellement ce qu'avait indiqué le prisonnier.

Le petit panier remonte aussitôt, et peu d'instans après il redescend de la même manière, contenant un paquet sous cachet volant, que Cornélie porte de nouveau à son père. Sur le dessus, ces mots venaient d'être tracés au crayon: « Lisez, et que le Ciel vous récompense..... »! M. de Francastel défait

à l'instant le paquet, qui contenait le portrait en miniature d'un vieillard respectable, en uniforme de général; à ce portrait était jointe une lettre conçue en ces termes :

« MA CHÈRE FILLE,

» Un de nos prisonniers vient d'a-
» chever ce portrait, que je comptais
» te remettre à notre première entre-
» vue; mais ta longue maladie m'ayant
» jusqu'aujourd'hui privé de ce bon-
» heur, j'ai voulu qu'il te fût remis
» pour l'anniversaire de ta naissance.
» Puissé-je n'être pas trompé dans
» mon espoir! Les moyens que j'ai em-
» ployés tiennent du prodige : quel-
» que impénétrable que soit la forte-
» resse où je suis enfermé, il rôde quel-
» quefois des anges protecteurs des
» malheureux, et c'est un de ces anges-

» là qui veut bien être auprès de toi
» mon interprète. Bénis-le, comme je
» le fais; baise mille fois ton vieux père
» dans ce portrait, aime-le toujours;
» prends courage, et crois que sous un
» monarque équitable, l'innocence
» triomphe tôt ou tard de la calomnie.

» Le général S*** ».

Au bas était écrit, par *post-scriptum* : « Je manque de livres, et n'ai
» plus ni fleurs ni fruits.... ». L'adresse était : « A madame la comtesse de***,
» rue Saint-Dominique, n° 14 ».

« Je monte à cheval, et j'y cours, dit aussitôt Cornélie. — Doucement, ma fille; n'oubliez pas qu'une seule imprudence pourrait perdre votre protégé et nous deux avec lui. Je connais votre étourderie; cette Comtesse, dont nous ignorons encore le nom, exige qu'on l'aborde avec précaution, qu'on

ménage son état et sa sensibilité : c'est moi seul qui ferai le message. — Je te reconnais bien là, répondit Cornélie, en le couvrant de baisers. Va, mon bon père, va rendre le bonheur et la vie à la fille de mon cher prisonnier ; moi, pendant ce temps-là, je vais lui porter tout ce qui lui est nécessaire ».

A peine M. de Francastel fut-il parti seul pour Paris, que Cornélie courut à la hâte cueillir les plus belles fleurs et les meilleurs fruits, auxquels elle joignit plusieurs livres qu'elle fut prendre dans la bibliothèque de son père, et s'empressa d'aller remettre le tout au prisonnier, qui, descendant à plusieurs reprises le petit panier, se trouva amplement pourvu de tout ce qu'il désirait ; mais comme l'ignorance du *Dragon de Vincennes* égalait la bonté de son cœur, le pauvre reclus ne trouva dans les livres qui lui étaient

offerts pour charmer ses loisirs, que le *Traité du Blason*, l'*Almanach royal* et *les Comptes-faits de Barême*. La jeune étourdie avait pris indistinctement les premiers volumes qui s'étaient trouvés sous sa main. Le prisonnier ne pouvait revenir de sa surprise ; il crut d'abord qu'on voulait le plaisanter, et commençait à craindre d'avoir mal placé sa confiance. Cependant, lorsqu'il considérait la beauté des fruits et le choix des fleurs qui accompagnaient cette étrange collection, il ne pouvait douter du zèle et de l'intérêt qu'il avait inspirés.

Cornélie, s'imaginant avoir rempli tous les vœux de son cher prisonnier, était rentrée chez elle heureuse de ce qu'elle venait de faire. M. de Francastel ne tarda pas à revenir de Paris, et fit partager à sa fille toute l'ivresse qu'il avait ressentie dans son message, toutes

les bénédictions dont on l'avait comblé. Il était porteur d'une lettre pour le vieux général, que Cornélie se chargea de lui porter le lendemain au soir, à l'heure accoutumée, se promettant bien d'accompagner ce trésor de fruits choisis et de fleurs nouvelles.

M. de Francastel, qui pendant son absence avait réfléchi sur le projet qu'il formait d'amener Cornélie à la douceur et à la décence, qui sont l'apanage et le premier ornement de son sexe, ne s'occupa plus qu'à suivre son plan. Admis, comme ancien militaire distingué, dans la société du gouverneur de Vincennes, il profita du temps que Cornélie passait au pied de la grande tour, pour aller se concerter avec ce gouverneur, et le prier de seconder ses desseins. De quels efforts, de quels sacrifices n'est pas capable le cœur d'un père !

Cornélie, après avoir fait ses offrandes, et remis dans le panier la lettre que son père lui avait donnée, rentra plus joyeuse et plus folle que jamais, portant sous ses bras cinq à six volumes que lui avait descendus le prisonnier, et auxquels était joint ce petit billet, que lut M. de Francastel :

« Je vous rends les livres que vous » m'avez donnés à lire. Je suis trop » vieux pour m'instruire dans le *blason*, et n'ai point de *comptes* à rendre ».

Cette énigme fut bientôt éclaircie par M. de Francastel, qui, examinant les différens volumes que Cornélie rapportait en triomphe, ne put retenir plusieurs éclats de rire, et lui fit connaître combien était ridicule la lecture qu'elle avait procurée à son respectable protégé. « Quoi ! disait Cornélie ,

rouge de dépit et honte, j'ai pu offrir à cet honorable vieillard un *Almanach* et *les Comptes de Barême!* Il aura dû croire que je voulais insulter à son malheur. Morbleu! faut-il que je ne sache pas lire »! —Ce n'est pas ma faute, répondit M. de Francastel d'un ton très-marqué; j'ai employé tout ce que la patience et la tendresse paternelle peuvent inventer pour t'arracher à l'ignorance, et te soustraire au néant où tu te plonges à jamais. — Oh! reprit Cornélie, ne te fâche pas, mon bon petit père; on sait bien que tu n'as aucun reproche à te faire de mon défaut d'éducation. Il est pénible pour toi, il est révoltant pour tout le monde : je commence à m'en apercevoir. Oh! si je pouvais réparer le temps perdu! si mon cœur pouvait une fois commander à ma tête.... »! Ces paroles, prononcées avec tout l'élan de la fran-

chise et du repentir, furent pour M. de Francastel d'un heureux présage, et le firent persister plus encore dans la grande entreprise qu'il avait méditée.

Le lendemain, en déjeûnant avec sa fille, il s'entretenait de l'aventure de la veille, et déjà ils commençaient à discourir tous les deux sur les jouissances que procure une éducation soignée, et surtout sur les qualités les plus essentielles dans une femme, lorsque le gouverneur du château, entrant d'un air sombre et mystérieux, demanda à leur parler en particulier.

Dès qu'on eut fermé toutes les portes, le gouverneur leur annonça que c'était avec regret qu'il leur communiquait les ordres qu'il venait de recevoir. Tirant alors un papier de dessous sa veste, il le remit à M. de Francastel, qui, jouant à son tour le trouble et la confusion, lut ce qui suit :

« D'après les renseignemens qui
» nous ont été donnés sur la conduite
» de l'ancien capitaine du génie, le
» sieur de Francastel, qui, au mépris
» de l'ordre public, communique se-
» crètement avec les prisonniers d'E-
» tat de Vincennes, se charge de let-
» tres secrètes pour Paris, en fait re-
» mettre les réponses par la demoiselle
» Cornélie de Francastel, sa fille, qui
» notamment a été vue, hier au soir,
» déposant plusieurs effets dans un
» panier qu'on hissait au haut de la
» grande tour, ordonnons au gouver-
» ner de Vincennes de s'assurer de la
» personne des sieur et demoiselle de
» Francastel, de les déposer dans la-
» dite forteresse, et de les y tenir au
» secret jusqu'à plus ample informa-
» tion.

» *Le Ministre de la Guerre* ».

« Est-ce donc un crime, s'écria Cornélie, avec des yeux étincelans, de secourir un vieillard vénérable, de protéger une victime de la calomnie?..... D'ailleurs je suis seule coupable, et mon père ne doit pas être puni de ce que j'ai fait, de ce que je suis prête à faire encore.—A quoi sert de nier que je suis ton complice? répondit M. de Francastel, jouant la résignation. Rien n'échappe à l'œil vigilant du Gouvernement. Il n'est que trop vrai que j'ai porté moi-même à Paris la lettre et le portrait; et, comme ancien militaire, j'ai commis une faute dont je saurai supporter le châtiment avec courage. M. le Gouverneur, je suis prêt à vous suivre. — Toi, en prison, mon père! et je le souffrirais! Ventrebleu! si je prends une arme!..... — Point de violence, Mademoiselle, reprit le gouverneur, ou je me verrais contraint d'em-

ployer la force, et de faire une esclandre que je viens vous proposer d'éviter. — Comment cela? lui dit M. de Francastel.—Il vous sera facile, reprit le gouverneur, de prétexter un voyage que vous avez ordre de faire pour visiter plusieurs places fortes de la France; vous ajouterez que vous emmenez Mademoiselle avec vous. Vous partirez en effet aux yeux de tout Vincennes; vous vous arrêterez à Paris, et cette nuit, à onze heures précises, vous vous rendrez au château, où je vous attends tous les deux. Je compte assez sur votre loyauté, M. de Francastel, pour vous faire, jusqu'à ce moment, mon prisonnier sur parole.—Croyez, reprit le capitaine en lui serrant la main, que je serai fidèle à la remplir; et recevez tous mes remercîmens de l'intérêt et du zèle que vous me témoignez en cette circonstance. — Ainsi donc, à onze heu-

res précises ! ajouta le gouverneur en sortant. Je me trouverai moi-même au premier guichet de la forteresse, et vous conduirai, sans qu'on sache qui vous êtes, dans l'appartement, qui vous sera préparé ».

Cornélie, se trouvant seule avec son père, ne put s'empêcher de se livrer à tout son désespoir. « Et c'est moi, lui disait-elle, qui, pour prix de ta tendresse et de tes soins, te prive de ta liberté, t'arrache de cette habitation délicieuse, à tes habitudes chéries; c'est moi qui te réduis à un esclavage qui peut-être abrégera tes jours ! Je me suis retenue de pleurer devant ce maudit gouverneur, pour lui prouver que j'ai, comme toi, de la force et du courage; mais je sens mon cœur qui s'oppresse; des larmes s'échappent malgré moi de mes yeux; le remords, la surprise et la rage....Oh ! mon père, mon bon père,

ce que je souffre est inexprimable. — Il faut bien se soumettre aux coups du sort, lui répondit M. de Francastel, en déguisant tout ce qui se passait dans son cœur. J'étais loin de m'attendre en effet qu'à soixante et un ans passés, après mes longs et honorables services, je serais confondu parmi ceux qui trahissent leur prince et la patrie... Mais écartons ces idées déchirantes, et ne songeons qu'aux préparatifs de notre départ ».

Cornélie, baignée de pleurs, réunit à la hâte tout ce qui lui était nécessaire. M. de Francastel, qui suivait tous les mouvemens de sa fille, fit, de son côté, préparer la vache de sa voiture de voyage, commanda des chevaux de poste, annonça à ses gens et dans tout le voisinage qu'il allait visiter un grand nombre de places fortes, ainsi qu'il en était convenu avec le gouverneur ; et

le soir, à l'heure indiquée, il revint au château de Vincennes avec Cornélie. Elle passa la première nuit de sa captivité dans la plus cruelle agitation, se reprochant sans cesse l'emprisonnement de son père, qu'elle se promit bien de ne pas quitter un seul instant.

Le lendemain matin, dès que M. de Francastel fut éveillé, il s'approcha du lit de sa fille, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, et chercha à calmer sa douleur et les remords dont elle paraissait accablée. « Non, s'écriait Cornélie, je ne me consolerai jamais d'avoir privé mon digne père de sa liberté. — Il ne tient qu'à toi, ma fille, de m'en dédommager amplement, et de me faire bénir mon esclavage. Laisse-moi t'arracher à l'ignorance étrange où tu es restée jusqu'aujourd'hui : employons à l'étude tout le temps que nous passerons dans cette forteresse ; et je te pro-

mets qu'au milieu des ces épaisses murailles nous trouverons des plaisirs vrais, et un ample adoucissement aux coups dont le sort vient de nous frapper.—Tu préviens mes désirs les plus chers, répondit Cornélie en l'embrassant mille fois : dès aujourd'hui je suis ton écolière soumise et obéissante ; oui, je veux réparer tous mes torts, devenir digne d'être ta fille, et te rendre, au sein même de la captivité, le plus heureux des pères ».

Cornélie remplit fidèlement sa promesse ; les *morbleu*, les *ventrebleu*, et autres expressions semblables, qui lui échappaient à tout moment, ne vinrent plus souiller ses lèvres de rose. Ses habits d'homme, et jusqu'à celui d'amazone, furent remplacés par une mise décente et analogue à son sexe. En moins de trois mois elle apprit à lire et à écrire ; et bientôt après, se li-

vrant à l'étude de l'histoire, de la langue et de la mythologie, elle y fit des progrès d'autant plus rapides, qu'à chaque instant elle y découvrait de nouvelles jouissances dont elle avait été privée. Peu à peu son maintien devint noble et modeste, ses manières gracieuses, sa voix douce et insinuante. Enfin en six mois de temps elle agrandit son ame, orna son esprit, et se trouva pour ainsi dire créée une seconde fois.

Cependant le gouverneur ayant annoncé qu'il avait ordre d'adoucir, autant que possible, la captivité de monsieur et de mademoiselle de Francastel, leur procurait les distractions les plus agréables, tantôt en leur accordant la liberté de se promener dans les jardins du château, tantôt en les admettant dans les réunions brillantes qui souvent avaient lieu dans son pa-

villon et dans lesquelles Cornélie prenait insensiblement l'usage et les manières du grand monde. Ce qui surtout la flatta le plus, c'est que, à force d'instances, elle eut le bonheur de voir et de connaître le respectable prisonnier à qui elle avait prodigué tous ses soins. Celui-ci, convaincu qu'il était la cause de la détention de Cornélie et de celle de son digne père, ne pouvait trouver d'expressions pour leur témoigner son chagrin et sa reconnaissance. Ce qui l'étonnait surtout, c'est que, pour un seul billet et l'envoi d'un simple portrait, on eût aussi mal récompensé l'élan généreux de la jeune personne, et fait rejaillir sur son vénérable père l'effet d'une action qui, selon lui, n'avait rien de blâmable, et dont le souvenir resterait toujours gravé dans son cœur.

Le gouverneur ne répondait à toutes ces plaintes que par le silence, et par

un sourire qu'il réprimait aussitôt. Il laissait le général de S*** communiquer tous les jours avec monsieur et mademoiselle de Francastel. L'instruction profonde et l'amabilité de ce vieillard secondèrent les soins de M. de Francastel, et contribuèrent beaucoup à perfectionner Cornélie, que le général appelait *sa chère victime ;* il ne cessait de lui prodiguer toutes les marques du plus tendre attachement. Enfin, au bout de quelques mois encore, l'innocence de cet officier général fut reconnue par le chef suprême de l'Etat, ainsi qu'il l'avait prédit, et le gouverneur vint annoncer avec joie à cet honorable vieillard la liberté qu'on lui avait ordonné de lui rendre sur-le-champ. « Croyez, mes bons amis, dit le général de S*** à monsieur et mademoiselle de Francastel, croyez bien que le premier usage que je vais faire

de la justice qui m'est rendue, sera de solliciter en votre faveur et d'obtenir votre délivrance.— On a prévenu vos désirs, lui répondit le gouverneur: j'ai également l'ordre de ne plus retenir ici monsieur et mademoiselle de Francastel. — Qu'entends-je? s'écria Cornélie; mon bon père ne serait plus privé de sa liberté! — Il ne le fut jamais, reprit le gouverneur; c'est sa tendresse pour vous qui l'a fait mon prisonnier. Certain qu'il ne pourrait jamais dompter votre caractère et détruire les fâcheuses impressions de votre enfance tant que vous seriez dans le monde, il profita de votre aventure avec le général pour prétexter, de concert avec moi, un ordre supérieur; et renonçant à toutes les délices de sa belle habitation, au commerce de ses amis, à son existence toute entière, il a eu le courage de

venir s'enfermer avec vous, pour développer les heureuses qualités de votre ame, et vous rendre digne du nom que vous portez.... ». A peine le gouverneur avait-il fait cette étonnante révélation, que Cornélie, éperdue, de saisissement et d'admiration, tombe dans les bras de son père, respirant à peine, et ne pouvant prononcer que ces mots entrecoupés : « A ton âge !... supporter pour moi un pareil esclavage !... O mon père !... mon ami !... ô mon dieu tutélaire ! que ne te dois-je pas ! — J'ai le prix de tous mes sacrifices, s'écriait M. de Francastel, en la couvrant de ses baisers et de ses larmes : j'ai vaincu les habitudes de ton enfance, je t'ai ramenée aux vertus aimables qui caractérisent ton sexe ; j'ai développé les qualités que tu avais reçues de la nature ; en un mot je suis maintenant heureux et fier d'être ton

père. Crois-moi, ma Cornélie, cette année d'esclavage est la plus belle de ma vie ».

Le général de S*** joignit ses félicitations à celles du gouverneur, et se promit de citer partout cette preuve mémorable et touchante de l'amour paternel. Il voua pour jamais la plus tendre amitié à M. de Francastel, et lui offrit pour gendre son fils unique, déjà très-avancé dans la carrière des armes. Cornélie, chaque jour plus émue de ce que son père avait fait pour elle, se livrait avec tout l'élan de la reconnaissacce, à l'étude des sciences et des arts. Le gouverneur s'applaudit d'avoir secondé M. de Francastel dans une aussi heureuse entreprise, et fut son ami jusqu'à la mort. Enfin ce digne et excellent père recueillait partout les plus douces félicitations; et entendant citer Cornélie

comme un modèle de grace et de douceur, il disait, en attachant sur elle ses regards satisfaits : « Qui croirait que c'était là *le Dragon de Vincennes* » ?

Digitized by Google

Le Cimetière de Village.

Tome II. page 199.

« Une de nous est tombée là. »

LE CIMETIÈRE DE VILLAGE.

Monsieur de Vandermont, l'un des juges les plus distingués des tribunaux de Paris, unissait aux qualités d'un magistrat intègre et éclairé des talens littéraires qui le faisaient honorer et chérir. De toutes les faveurs dont l'avait comblé la fortune, la plus douce et la plus chère était le fruit d'une heureuse union qui faisait le charme de sa vie. Nisa joignait aux attraits de sa mère, dont elle était l'image fidèle, le son de voix pénétrant, l'égalité de caractère, et surtout la séduisante urbanité qu'on remarquait dans M. de Vandermont. Tant de qualités naturelles se trouvaient embellies dans Nisa par tous les avantages d'une éducation brillante et soignée. Enfin tout en elle semblait réuni pour faire ap-

Google

prouver à ceux qui la voyaient une seule fois, le tendre attachement que lui portait son père.

Nisa avait été passer, avec sa mère, une partie du printemps à Dijon, auprès d'un oncle de M. de Vandermont, savant respectable, chez lequel se réunissaient chaque jour les gens les plus instruits de cette ville, si féconde en grands hommes. Dans cette société, composée de sages et de sophistes, il s'élevait de fréquentes discussions sur l'immortalité de l'ame. Elles frappèrent l'imagination ardente de Nisa, qui, n'étant plus sous l'égide paternelle, acheva d'égarer son esprit par la lecture de plusieurs livres qu'elle prenait indistinctement dans la riche bibliothèque de son grand-oncle.

Lorsqu'elle fut de retour à Paris, M. de Vandermont crut s'apercevoir que sa fille était devenue systématique,

et qu'elle faisait l'esprit fort. Il dissimula quelque temps, et voulut d'abord s'assurer de ce changement étrange.

Un jour qu'ils se promenaient ensemble dans les environs de Paris, M. de Vandermont fit adroitement tomber la conversation sur la nécessité de vivre dans ce monde de manière à retrouver le bonheur dans un autre. Nisa, tout-à-fait égarée par les fausses impressions qu'elle avait reçues, avoua franchement à son père qu'elle croyait que tout périssait avec nous; qu'il ne restait rien de cet être, chef-d'œuvre du Créateur; et que, d'après cette vérité, on était bien dupe de s'imposer des privations, de craindre, dans un autre monde, la punition du mal, ou d'espérer la récompense du bien qu'on avait fait dans celui-ci. Enfin, la jeune philosophe se déclara matérialiste.

M. de Vandermont, renfermant avec prudence dans son sein tout le mal que lui faisait sa fille par une semblable erreur, commença par lui citer mille et mille faits pris dans la nature, consacrés par l'histoire, et rapportés par les hommes les plus éclairés de chaque siècle; il lui fit envisager ensuite tous les malheurs et le bouleversement de l'ordre social que produirait un pareil système; et sans emprunter à cet égard les armes que lui donnaient la morale et la religion, il se borna à retracer à Nisa la sécurité de l'innocent qui périt injustement, la patience et la résignation du malheureux qui souffre, l'espoir consolateur de rejoindre, après la mort, ce que nous avons tant aimé sur la terre; enfin cette douce et inappréciable récompense de nos vertus, cette assurance de jouir dans une autre vie du souvenir honorable que nous

laissons après nous. « Crois-tu, ma Nisa, disait M. de Vandermont, que si quelque jour tu pouvais dire : « *Mon père fut un magistrat irréprochable ; il sut résister à l'or de l'opulence ; aux menaces de l'homme puissant : je me glorifie d'être sa fille...* ». Crois-tu que ces mots ne retentiraient pas jusqu'au fond de ma tombe, et ne feraient pas tressaillir mes mânes satisfaits? Tout notre être ne périt donc pas... ».

Comme ils discouraient ainsi, leur promenade les conduisit devant le cimetière d'un village, qu'ils jugèrent, à son aspect, devoir être entretenu avec un soin particulier. Les murs étaient recrépis à neuf; au-dessus s'élevaient des cimes de cyprès et de saules pleureurs. L'entrée était ornée d'un bas-relief en marbre blanc, qui représentait le Temps, dont la faux implacable abattait indistinctement l'hum-

ble violette et le cèdre superbe; au bas on lisait cette inscription : « *Rien ne lui échappe* ». Une grille peinte en noir, derrière laquelle se trouvait adaptée une double porte en bois de la même couleur, empêchait tout œil profane de troubler le repos de ce lieu respectable, et semblait n'en permettre l'entrée qu'à ceux qui vénèrent la cendre des morts. Autour de l'enceinte régnait une plantation de peupliers qui, par leur doux balancement, et la fraîcheur de leur ombrage, annonçaient que là régnait une éternelle paix. En un mot tous les dehors de cette dernière demeure des humains piquaient la curiosité, en même temps qu'ils inspiraient le désir le plus vif d'en connaître l'intérieur.

M. de Vandermont et sa fille, étonnés de trouver au milieu d'un simple village un lieu de repos si habilement

établi, tandis que ceux de la capitale sont la plupart indignes des restes révérés qu'ils renferment, s'informèrent à qui l'humanité devait ce dernier hommage. Ils apprirent que cet ancien cimetière, long-temps exposé, comme tant d'autres, à la violation publique, avait changé de forme, et pour ainsi dire de culte, par la mort de la jeune et belle Stella, fille de M. de Claris, propriétaire du château du village. Depuis que ce tendre père avait perdu cet unique espoir de sa vieillesse, il s'était établi le gardien et le cultivateur du coin de terre où reposait sa fille; lui-même avait construit de ses mains le tombeau de cet ange de douceur et de beauté, dont il n'avait pu, depuis six ans, se séparer un seul jour. Tous les matins, après avoir pris son seul repas de la journée, il venait s'établir dans ce lieu, déposi-

taire de toutes ses affections, l'ornait de fleurs et d'arbustes, inscrivait sur chaque tombe nouvelle ce qui pouvait donner une juste idée de ce qu'elle renfermait, et ne rentrait au château qu'après le coucher du soleil, tenant à la main une fleur cueillie sur la tombe de sa fille, et paraissant heureux d'avoir passé tout le jour auprès d'elle.

Ces renseignemens excitèrent l'étonnement de Nisa et l'admiration de M. de Vandermont, au point qu'ils voulurent absolument connaître ce monument de l'amour paternel. Ils firent demander à M. de Claris s'il voulait donner à deux étrangers, attirés par les dehors de ce touchant asile de la paix, la permission de le parcourir. Aussitôt la double porte s'ouvrit : un vieux domestique, vêtu de noir, parut à la grille, et demanda à M. de Vandermont comment il se nommait.

Celui-ci ajouta à son nom son titre de magistrat, annonça qu'il était avec sa fille, et un instant après ils furent introduits tous les deux dans cet Elysée, dont la culture et les emblêmes prouvaient à quel point la douleur est ingénieuse, et ce que peut sur une ame sensible le souvenir d'un Être aimé. Tout ce que l'art et la nature peuvent produire de plantes rares, de fleurs variées, et d'arbustes odoriférans, se trouvait rassemblé dans ce lieu de repos. Les murs étaient tapissés d'une verdure perpétuelle; une source d'eau pure s'échappait à travers des buissons de rosiers, et formait un ruisseau limpide qui serpentait et se dérobait un instant à la vue, pour la flatter plus encore. On eût pris, au premier aspect, ce champ de repos pour un parterre émaillé des plus riches couleurs, et l'on ne pouvait croire qu'el-

les cachassent la pâleur de la mort, les regrets et les larmes.

Au milieu de ce cimetière s'élevait un charmant ermitage, dont l'intérieur formait une chapelle où chacun pouvait faire sa prière. M. de Claris en sortit bientôt, et abordant les deux étrangers, il leur dit avec la plus touchante expression : « Vous venez visiter mes ombres chéries; soyez les bien-venus ! — C'est un père heureux et fier de l'être, répondit M. de Vandermont, qui hésite encore, Monsieur, et n'ose qu'en tremblant se présenter devant vous avec sa fille. — Je le fus comme vous, repartit M. de Claris d'une voix altérée ; tout ce qui peut embellir le titre de père, la nature l'avait réuni dans ma chère Stella..... Maintenant vous voyez tout ce qui me reste d'elle.... ». A ces mots, il leur désigna une tombe de marbre bleu-

turquin, sur le devant de laquelle on remarquait une étoile d'or. Cette tombe, modelée d'après l'antique, était entourée d'une haie de rosiers blancs, dont les branches enlacées formaient, à cette époque, au-dessus du monument, un berceau de roses sous lesquelles on lisait cette épitaphe:

Hic
Una ex nobis
Cecidit.

« *Une de nous est tombée là* ».

Autour de ces ingénieuses allégories régnait un massif de lilas et de chèvre-feuilles, qui retombaient en voûte au-dessus d'un banc de verdure placé en face de l'étoile d'or. Auprès coulait une source qui vivifiait les fleurs de toute espèce dont cette délicieuse solitude était parfumée. « C'est sur ce banc, dit M. de Claris, que je viens

me délasser de la culture de cet Elysée ; là, contemplant cette étoile d'or qui brille sur l'azur, je crois voir ma Stella monter au ciel, y faire briller l'éclat de ses vertus et de ses charmes. Bien souvent une habituée de ce bosquet, une jeune fauvette vient y faire résonner son ramage : alors je crois entendre la voix ravissante de ma Stella ; je tends mes bras, et je crois l'embrasser... Mais c'est assez vous entretenir de ma douleur, continua M. de Claris ; venez, et parcourons ensemble les différens monumens que renferme cet asile. — Permettez-nous, lui dit M. de Vandermont, de ne point quitter ce sanctuaire de l'amour paternel sans rendre notre hommage particulier aux mânes de la belle Stella.... ». En prononçant ces paroles, il cueillit une branche de cyprès, en regardant sa fille, et la déposa sur la

tombe. Nisa, émue, étonnée, détache aussitôt du bosquet une rose blanche, et s'empresse de la joindre à l'offrande de son père.

Ils s'éloignèrent, les yeux longtemps attachés sur ce riche monument, et suivirent M. de Claris, qui les conduisit à travers une nappe ondoyante de seigle en fleur, au milieu de laquelle s'élevait une butte couverte de tous les attributs de l'agriculture. Sur un soc de charrue, qui dominait ce trophée rustique, on lisait ces mots, dont les lettres étaient formées d'épis de froment :

« *Il défricha lui seul deux cents arpens de terre* ».

« Là, dit M. de Claris, repose un de mes anciens fermiers. Après avoir desséché un étang considérable dépendant de ma terre, il le mit en culture,

et doubla le prix de sa ferme. J'ai voulu donner à sa mémoire un gage public de ma reconnaissance : tous les ans, au temps de la moisson, je viens, à la tête de sa nombreuse famille, déposer ici la première gerbe de blé que l'on coupe dans le sol immense que fertilisèrent sa patience et son travail..... Venez de ce côté, continua M. de Claris, en leur désignant une autre tombe couverte de verdure, et sur laquelle s'élevaient deux lauriers enlacés. Ici reposent, dans les bras l'un de l'autre, deux frères jumeaux, nés, dans ce village, de pauvres agriculteurs. Tous les deux servaient dans le même régiment; le tendre attachement qu'ils se portaient leur avait fait obtenir de leurs chefs la permission de ne jamais se séparer. Dans les dernières guerres d'Allemagne ils se signalèrent par des prodiges de valeur.

L'aîné, s'étant avancé imprudemment pour s'emparer d'un poste ennemi, fut tout-à-coup investi par douze hulans qui fondirent sur lui. Après en avoir terrassé quatre, il allait enfin céder au nombre, lorsque son frère, l'apercevant, s'élance à ses côtés, et, après le combat le plus opiniâtre, les deux frères jumeaux mettent le reste des hulans en pleine déroute, et ont l'honneur d'apporter un drapeau au quartier-général; mais les blessures nombreuses dont ils se trouvèrent atteints les firent bientôt succomber à leurs souffrances : ils expirèrent, à une demi-heure l'un de l'autre, dans le même lit, et se tenant constamment embrassés. J'ai obtenu de leur colonel la permission de faire transporter ici leur dépouille respectable, afin de donner à toute la jeunesse des environs un exemple de l'héroïsme et

de l'amitié fraternelle. Ces deux lauriers enlacés en offrent l'heureux emblême, et au bas j'ai gravé moi-même ce que vous lisez :

« *Nés tous les deux ensemble, ils moururent de même* ».

« Mais quelle est, demanda Nisa, cette tombe modeste au bas d'un saule pleureur, et sur laquelle est un bouquet de fleurs nouvelles? — C'est, répondit M. de Claris, la dernière demeure d'une femme charmante qui fut autrefois dame de ce village. Tout ce que la grace, la fraîcheur d'idées et l'amabilité peuvent offrir de charmes, la nature l'avait rassemblé dans cet être adorable. Privée par le destin du bonheur d'être mère, elle s'en vengea constamment en s'établissant l'amie indulgente et tutélaire de la jeunesse. Jusque dans un âge très-avancé son

plus grand plaisir fut toujours de se voir entourée d'une troupe folâtre qui lui rappelait le printemps de sa vie. Elle participait à leurs jeux, s'amusait de leurs folies, riait de les voir rire, composait en un mot son bonheur de celui de tous les autres. Aussi la fin de sa carrière fut-elle exempte d'infirmités et de soucis. Elle a quitté ce monde en souriant, et les derniers mots qui expirèrent sur ses lèvres paisibles étaient encore une chose aimable.... Elle revit dans une nièce chérie, son élève et sa fille adoptive, qui souvent vient sur sa tombe s'entretenir avec celle qu'elle nommait sa seconde mère. C'est elle qui ce matin a déposé là ce bouquet dont la fraîcheur et la variété donnent une juste idée de celle dont il couvre la tombe. L'époux de cette nièce chérie, homme de lettres, a composé cette épitaphe latine :

« *Nunquàm mater,*
At flentes liberos reliquit ».

Ce qui signifie en français :

« *Jamais elle ne fut mère,*
Et pourtant elle a laissé des enfans qui la pleurent ».

« Puisqu'elle fut si aimable, dit Nisa, et l'amie de la jeunesse, je veux honorer sa mémoire et lui payer ma dette.... ». A ces mots, elle cueillit quelques brins de réséda qu'elle déposa sur la tombe.

« Ci-gît, dit M. de Vandermont, en lisant l'inscription d'un riche et vaste monument en marbre noir, ci-gît très-haute et très-puissante dame Victoire Mériadec, comtesse de... ». « Le reste est effacé, continua-t-il, ou se trouve caché par les ronces et les orties qui

l'entourent. — Quel contraste frappant! dit Nisa; là, des fleurs, la verdure, et toutes les marques du souvenir le plus tendre; ici, l'épine menaçante, les chardons repoussans, et tous les signes de l'oubli le plus cruel. — N'en soyez pas surprise, Mademoiselle, répondit M. de Claris; vous voyez l'effet terrible du souvenir que nous laissons après nous. Ce tombeau, monument de l'égoïsme et de l'orgueil, renferme les restes de la feue comtesse d'Arles. Cette femme altière fut le fléau de toute sa famille. Elle possédait la plus belle terre de ces environs, et jouissait de revenus considérables; mais jamais elle n'en secourut l'indigent, jamais le cri d'un être souffrant n'émut son cœur de bronze. Ses enfans furent tour-à-tour exilés de la maison paternelle; il semblait que le doux nom de mère fût

pour elle un outrage. Lorsqu'elle avait assouvi son ostentation, et satisfait avec insolence ce seul penchant de son ame inflexible, elle aimait mieux enfouir l'or qui lui restait, que d'en doter ses enfans, en obliger un ami, en soulager un malheureux. Aussi le Ciel a voulu qu'elle terminât sa vie dans la douleur et l'isolement. Je l'ai vue à sa dernière heure, promenant autour d'elle des yeux sombres et inquiets, remarquant que partout on attendait avec impatience qu'elle eût exhalé le dernier soupir, n'entendant pas le moindre regret, ne découvrant pas une seule larme : ce fut dans les bras de son cocher en livrée qu'elle sortit de ce monde, en maudissant tous ceux qui l'entouraient, et regrettant surtout de ne pouvoir plus les priver de ses immenses richesses. Sa mort combla de joie ceux qui se par-

tagèrent ses trésors, dont son orgueil avait eu soin d'indiquer l'existence dans son testament, et de désigner les lieux où ils étaient enfouis. Comme cette tombe fastueuse, qu'elle avait ordonnée par ses dernières volontés, était établie dans cette enceinte avant celle de ma fille, j'ai dû la conserver par respect pour les morts; mais voulant qu'elle offrît ici le contraste le plus frappant, je n'ai jamais cultivé la terre infectée des restes de cette femme insensible; je laisse les plantes les plus abjectes couvrir les bas-reliefs de son tombeau superbe, et dérober son nom à tous les regards. Qui n'aima rien pendant sa vie, mérite bien qu'on le délaisse après sa mort.—Eloignons-nous, dit M. de Vandermont, de cette tombe abandonnée : l'air qu'on y respire fait mal. On dirait que la nature et l'humanité nous défendent d'en ap-

procher. — Dieux! s'écria Nisa en poussant un cri de terreur; j'ai pensé mettre le pied sur un serpent qui se glisse sous ces ronces. — Voilà donc, reprit M. de Vandermont, en soutenant sa fille, voilà le seul être vivant qui vienne visiter les restes de cette malheureuse!

» — Venez, Mademoiselle, dit M. de Claris, en soutenant aussi Nisa, encore pâle et tremblante, venez dissiper votre frayeur, et jouir d'un spectacle digne de vous.... Voyez-vous là-bas, sous ces jeunes peupliers, une tombe de marbre blanc? c'est le dernier asile de toutes les vertus réunies. Là repose, depuis l'été dernier, une jeune dame morte enceinte de son septième enfant : née d'un sang illustre, fille d'un de ces hommes signalés par un mérite éminent, à qui le Souverain confie le sort d'une partie de ses états,

elle se plaisait à déguiser sa naissance sous les dehors de la modestie et de la simplicité. Douée d'une figure charmante, qu'embellissait la plus aimable expression, elle comptait pour rien l'avantage d'être jolie, et faisait consister l'art de plaire dans les seules qualités de l'ame. Distinguée par une érudition profonde, un goût exquis, et ce tact délicat des convenances qu'on ne saisit que dans le grand monde, on ne l'entendit jamais se prévaloir de son étonnante supériorité. Paraissait-elle pour la première fois, on croyait voir une adolescente timide, qu'un seul regard fait rougir; parlait-elle, chaque mot était si juste et prononcé avec tant de charme, qu'on eût dit qu'un génie invisible lui dictait tout ce qu'elle disait : c'était à-la-fois Minerve et Sapho sous les traits et le ton naïf d'une simple bachelette.

— Que vois-je? dit Nisa, en arrivant près de la tombe. Plusieurs volumes de Berquin! un autre de madame de Sévigné! — C'est moi, répondit M. de Claris, qui, d'accord avec le père de cette charmante famille, m'amuse à faire trouver sur ce marbre tout ce qui peut à-la-fois la distraire et l'instruire. — Que cette épitaphe est laconique et touchante! dit à son tour M. de Vandermont, en s'approchant du mausolée: *A demain!* — Oh! que de choses exprimées dans ces deux mots! reprit Nisa, les yeux mouillés: *A demain!* — C'est, répliqua M. de Claris, la devise constante des six enfans qu'a laissés cet ange de bonté, ce modèle accompli des épouses et des mères. Depuis le moment où son époux lui-même eut le pieux courage de déposer sous ce marbre les restes de la compagne fidèle de sa vie, il ne se passe pas un

seul jour sans que tous ses jolis enfans ne viennent s'asseoir sur cette tombe, s'y livrer à leurs études, aux épanchemens de leur âge. On croirait, à les voir, que leur mère vit encore parmi eux, et qu'elle s'occupe de leur bonheur; ils lui parlent, la consultent; ils s'imaginent qu'elle répond à leur voix, qu'elle les blâme ou les approuve, qu'elle les soigne et les caresse. Il faut avoir été, comme moi, témoin de ce spectacle attendrissant, pour se faire une juste idée de l'amour filial, et surtout de l'immortalité de l'ame ». A ces mots, M. de Vandermont jeta sur Nisa un doux regard, qui semblait lui dire : « Reconnais ton erreur.... ». La jeune personne, rougissant et baissant les yeux, exprimait toute sa confusion, lorsqu'on entendit frapper plusieurs coups à la porte du cimetière, et peu après on

distingua les voix de plusieurs enfans que venait d'introduire le vieux domestique de M. de Claris. « Justement ce sont eux, dit ce dernier à M. de Vandermont : venez avec moi au fond de cette chapelle, et vous pourrez tout à votre aise jouir de la scène touchante dont je vous ai parlé ».

A peine se furent-ils éloignés, que les six orphelins entrèrent dans ce lieu de repos comme dans l'appartement de leur mère. La plus âgée des filles, nommée Louise, l'aînée de la famille, donnait la main à deux de ses petits frères; Charles, l'aîné des garçons, conduisait sa sœur cadette, nommée Anna; une gouvernante, chargée de veiller sur eux, portait dans ses bras le plus jeune des six, qui commençait à peine à parler.

En arrivant au tombeau, tous les enfans, après avoir baisé le marbre,

Digitized by Google

se prosternèrent autour, et répétèrent après Louise une prière courte, mais dont l'expression était digne du sentiment qui l'inspirait. Aussitôt Charles courut cueillir six boutons de rose, qu'il enlaça autour d'une branche d'éternelles; après avoir déposé sur ce bouquet un baiser respectueux, il vint le placer au sommet de la tombe, en disant : « Voilà ce que papa m'a chargé de te remettre.... ». Pendant ce temps-là les trois autres enfans jetaient sur le monument des fleurs de toute espèce; et Louise, qui tenait sur ses genoux le plus jeune, qu'elle avait pris des bras de sa gouvernante, lui apprenait à prononcer ces mots : « Maman.... bénis... ton dernier né ». Aussitôt Arthur se met à réciter deux fables de La Fontaine; Charles bêche et passe au râteau le sol qui se trouve au bas de la tombe; il arrose les ar-

bustes et les fleurs qui l'environnent; enfin Louise, après avoir endormi le dernier né dans ses bras, s'empare du volume de madame de Sévigné, en lit plusieurs lettres, et se dit à chaque page : « C'est ainsi qu'écrivait et que pensait ma mère ».

Dès que Charles eut fini d'arroser, il vint s'asseoir près de Louise, ouvrit un des volumes de Berquin, et se livra tout entier à cette lecture attachante. Le petit Arthur, qui depuis quelque temps avait fini de réciter ses fables, attendait immobile près de la tombe : peu à peu ses jolis yeux se remplirent de larmes, et des soupirs s'échappaient de sa bouche innocente. « Qu'as-tu, mon petit ami? lui demanda Louise. — Oh! j'ai bien du chagrin, reprit l'enfant; j'ai récité mes deux fables sans que maman m'ait repris une seule fois; elle m'avait promis un baiser dès

que je les lui réciterais sans faute ; et ce baiser....il n'arrive pas.—C'est moi qu'elle a chargée de te le remettre, lui répondit sa sœur en l'embrassant. — Certainement tes baisers sont bien bons, reprit Arthur ; mais j'aurais tant de plaisir à revoir maman ! — Quand donc reviendra-t-elle avec nous? demandait Georges.—Elle reste bien long-temps dans sa belle maison blanche, dit Anna. — C'est que sans doute elle ne vous entend pas, leur répondit Charles en soupirant. — Hé bien ! dit Arthur à Georges et à sa petite sœur, appelons-la tous les trois ensemble ; peut-être qu'elle nous répondra ». Et les voilà qui crient tous à-la-fois : « Maman ! chère maman ! c'est nous : réveille-toi, nous te caresserons tant ! Nous serons si sages ! — Plus bas, mes enfans, plus bas, je vous en prie, leur dit Louise, ne pouvant

résister à l'émotion qu'elle éprouvait : maman dort ; ne la réveillez pas. — Elle dort toujours quand nous venons la voir, reprit Anna. — Hé bien ! dit Georges, descendons dans sa maison blanche, et nous la ramènerons. — Vous, descendre où est maman, s'écria Louise involontairement. Chers petits, vous êtes encore si jeunes !..... Mais je crois qu'en effet elle s'est éveillée à vos cris ; je l'entends qui vous parle : écoutez !.... Aussitôt régna le plus profond silence, et la jeune personne, s'adressant aux enfans, feignit de leur répéter ces mots de la part de leur mère : « Nous nous reverrons..... oui, chers petits, nous nous retrouverons.....; mais jusqu'à ce moment ne cherchez point à me voir, et contentez-vous de m'entendre par la voix de votre sœur. — Nous t'obéirons, maman, répondirent-ils avec respect,

et tombant à genoux, leurs petites mains tendues vers le ciel.... « Mais, dit Arthur, tu me promets bien de revenir nous voir sitôt que je saurai par cœur tout mon La Fontaine? — Et moi, dit Georges, dès que je lirai mon Berquin tout courant, comme mon frère Charles.—Et moi, dit Anna, sitôt que je saurai faire des chemises pour les pauvres du village: oh! comme je vais travailler! — Comme je vais apprendre vîte! — Comme je vais étudier. — A demain, chère maman..... — A demain, dit Charles, et, baisant le bouquet qu'il avait déposé sur la tombe, il ajouta : « Je vais rendre à papa ce baiser de ta part. — A demain, dit à son tour Louise : te représenter au sein de ta famille est une tâche au-dessus de mes forces; ô ma mère! guide mes pas, environne-moi de ton ombre tutélaire, et peut-être un jour

serai-je digne de toi... ». En achevant ces mots elle rejoignit ses frères; tous sortirent de l'Elysée en tournant souvent la tête du côté de la tombe, et en répétant jusqu'à la porte: « A demain »!

M. de Vandermont et Nisa, émus, surpris de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, remercièrent M. de Claris de toutes les jouissances qu'il leur avait procurées, et sortirent aussitôt, laissant ce respectable vieillard auprès du tombeau de sa fille.

« Hé bien! dit le célèbre magistrat, dès qu'il fut sorti de ce lieu de repos, crois-tu toujours, ma Nisa, que notre ame périt toute entière? Crois-tu qu'il ne reste rien de cet être invisible qui nous fait penser, agir, et dont la sublime essence est le chef-d'œuvre du Créateur? — Oh! mon père, lui répondit Nisa encore toute émue, dans quelle erreur on m'avait jetée! qu'il

m'est doux de pouvoir ajouter à tes bienfaits celui de m'avoir ramenée dans le chemin de la vérité! De quel bonheur, de quel espoir j'eusse été privée sans tes bontés, sans tes leçons!.... Ce serpent qui rampe et siffle autour de la tombe de cette marâtre orgueilleuse, et ces touchans hommages rendus par ces jolis enfans à une mère adorée, ne sortiront jamais de mon souvenir : j'ai cru l'entendre, j'ai cru la voir au milieu de sa nombreuse famille..... Oui, oui, notre ame est immortelle ».

» —J'étais bien sûr de ce prompt retour, reprit M. de Vandermont, et je rends grace à la Providence de m'avoir secondé aussi heureusement. Souviens-toi bien, ma fille, qu'une femme sensée ne doit jamais embrasser aucun système; garde-toi des sophistes, surtout des livres dangereux;

et quand je ne serai plus, viens à ton tour jeter quelques fleurs sur ma tombe; elle te convaincra de nouveau que tout ne périt pas avec nous ».

Digitized by Google

Digitized by Google

Les Sœurs de Lait.

Tome II page 233.

Ces trois têtes confondues ensemble formaient le plus délicieux tableau.

Digitized by Google

LES SŒURS DE LAIT.

Monsieur de Beauregard, attaché à l'ambassade de France près la cour de Russie, veuf depuis plusieurs années, avait confié l'éducation de Léonore, sa fille, à madame de Clermont, l'une de ses parentes. Cette dame possédait une terre considérable près d'un village du pays de Caux, où Léonore avait été nourrie par une riche fermière à qui M. de Beauregard avait autrefois rendu d'importans services. Cette digne et excellente femme, nommée Suzanne, avait allaité Léonore en même temps que Suzette, sa propre fille, sans que jamais on pût distinguer à laquelle des deux elle accordait le plus de soins et de tendresse. Léonore et Suzette furent élevées tou-

tes les deux par la même mère, reçu rent les mêmes caresses, sucèrent, avec le lait, l'habitude de se voir, de se sourire, de s'embrasser et de jouer ensemble : peu-à-peu elles confondirent leurs plaisirs et leurs peines, leurs goûts, leurs penchans, en un mot toute leur existence; aussi, une fois parvenues à l'âge de trois ans, elles ne pouvaient se passer l'une de l'autre. Suzette fut le premier mot que prononça Léonore; Léonore, celui que prononça Suzette : on les rencontrait sans cesse dans l'avenue du château de madame de Clermont, courant, jouant et se caressant. Léonore avait-elle reçu quelques bonbons, quelques friandises, elle en réservait une partie pour Suzette, à qui elle courait les porter. Suzette, de son côté, avait-elle obtenu un gâteau, quelques beaux fruits, bientôt elle prenait sa course,

et allait en faire part à Léonore. Madame de Clermont, qui voyait dans le tendre attachement de ces deux sœurs de lait le développement de deux bons cœurs, et le présage d'un heureux caractère dans sa petite parente, seconda de tous ses efforts cette touchante amitié, en multipliant toutes les occasions d'en resserrer les liens, d'en augmenter les charmes et d'en utiliser les effets.

Cette naive et touchante liaison dura plusieurs années, et déjà Léonore et Suzette avaient atteint leur douzième printemps, lorsque M. de Beauregard revint de Russie avec l'ambassadeur de France. Il s'empressa de venir voir sa fille au château de madame de Clermont; et la trouvant arrivée à l'âge où l'éducation doit se former, il déclara qu'il était dans l'intention de l'emmener à Paris, afin de lui donner des maîtres et de la rendre digne de

figurer bientôt parmi toutes les personnes de distinction chez lesquelles il se proposait de la présenter.

Léonore, qui commençait à partager l'orgueil et l'ambition de son père, accueillit avec joie ses propositions, et se disposa à quitter le château où elle avait été élevée, à se séparer de la respectable madame de Clermont qui avait soigné son enfance, de la bonne Suzanne, sa nourrice, et enfin de sa sœur de lait, à qui elle annonça cette prompte séparation.

Le désespoir de Suzette fut inexprimable. « Quoi! tu t'en vas? ma chère petite sœur, lui disait-elle, les mains jointes et les yeux noyés de larmes. Oh! mon Dieu, qué j' suis malheureuse! qu'est-ce qui m'aidera à manger mes gâteaux et mes fromages? I' m' faudra donc jouer toute seule, parcourir c't' avenue, c' village et tous

ces environs, sans t'y voir! et c' qu'il y aura d' plus cruel encore, c'est que j' n'y pourrai faire un pas, sans qu' tout ne m' rappelle ma chère petite sœur, et n' me dise : « c'est là qu' nous nous sommes embrassées; c'est là qu' nous avons appris à lire; c'est encore là qu' nous dénichâmes c' nid d' tourterelles qu' nous avons pris tant d' plaisir à élever, et qui sont encore toutes les deux dans ta chambre : les entends-tu roucouler ? Elles ont été nourries ensemble comme nous, elles s'aiment comme nous nous aimons; elles sont heureuses comme nous l'étions; mais on ne les séparera pas; elles vivront toujours l'une auprès de l'autre; et moi, je n' te verrai plus ! tu t'en vas dans c' Paris, où tu n' penseras plus guère à Suzette, où tu l'oublieras peut-être.... Oh! mon bon Dieu, que j' suis donc malheureuse » !

Léonore ne put s'empêcher d'être émue du désespoir de Suzette. Elle l'embrassa plusieurs fois, lui promit de revenir souvent la voir, et s'en sépara pour monter en voiture avec son père et madame de Clermont, qui fut passer quelque temps à Paris avec eux.

Léonore s'habitua facilement au nouveau genre de vie qu'on lui fit prendre. Coquette et égoïste, elle éprouva le plus grand plaisir à se parer tous les jours, à paraître dans les différens spectacles et dans les cercles les plus brillans. Bientôt elle oublia le village où elle avait été élevée; et, sans madame de Clermont, qui souvent parlait de son château et des bonnes gens qui l'entouraient, ni le nom de Suzanne, ni celui de Suzette n'eussent jamais été prononcés par la jeune personne. Eblouie, au milieu du tourbillon du grand monde, elle

ne songeait qu'à briller et à acquérir des talens qui la fissent distinguer. M. de Beauregard, qui avait remarqué en elle d'heureuses dispositions pour la peinture, lui prodigua tous ses soins, les leçons des plus grands maîtres, et en peu de temps elle fit dans cet art des progrès étonnans.

Bientôt madame de Clermont, dont la faible santé ne pouvait s'habituer au train de vie de la capitale, annonça qu'elle allait retourner à sa terre, et revoir les bons habitans du pays de Caux. M. de Beauregard regretta d'autant plus cette amie sûre et respectable, qu'elle tenait lieu de mère à Léonore, et qu'il se voyait forcé de s'éloigner encore de sa fille qui entrait alors dans sa treizième année, et de la mettre dans une de ces maisons consacrées à l'éducation des jeunes demoiselles.

Le jour fixé pour le départ de ma-

dame de Clermont, Léonore, qui depuis son enfance n'avait cessé d'éprouver sa tendresse, témoigna quelques regrets de s'en séparer; mais elle ressentait au fond du cœur un plaisir secret d'être débarrassée d'une surveillante sévère, qui souvent avait empêché son père de lui donner telle ou telle parure, et de la conduire à telle fête. Cependant, comme la nature ne perd jamais ses droits, au moment où madame de Clermont quitta Léonore, elle ne put retenir quelques larmes; elle remercia cette mère adoptive de toutes ses bontés, et la chargea d'embrasser sa nourrice Suzanne, et de remettre à sa sœur de lait un fichu de mousseline brodé et garni de dentelle, que son père venait de lui donner à cet effet.

Peu de temps après le départ de madame de Clermont, M. de Beauregard,

à qui ses occupations importantes et presque continuelles ne permettaient pas de se livrer aux soins qu' exige une éducation brillante, mit sa fille dans une de ces pensions renommées, où l'on peut à-la-fois orner son esprit, former son cœur, et perfectionner les heureuses dispositions qu'on a reçues de la nature.

Léonore, dont le penchant à l'orgueil et à l'ostentation ne faisait qu'augmenter chaque jour, ne tarda pas à devenir l'amie de toutes les pensionnaires qui, adulées de leurs parens, faisaient le plus de dépenses, et suivaient tous les caprices de la mode et de la vanité.

Six mois s'étaient écoulés depuis que Léonore avait quitté le pays de Caux. Suzette, qui ne cessait de gémir de son absence, obtint de sa mère la promesse d'aller à Paris voir et em-

brasser encore sa sœur de lait. Elles partirent un matin dans une petite charrette couverte, toutes les deux parées de leurs plus beaux ajustemens, arrivèrent et descendirent chez une riche fruitière de la Halle, leur parente, qui les reçut avec cette franche cordialité qui caractérise le bon peuple de Paris. Dès le soir même Suzette voulut aller voir Léonore à sa pension; et, sur le récit que Suzanne et sa fille en firent à la fruitière, celle-ci voulut les accompagner. Les voilà donc toutes les trois qui, munies des différens cadeaux qu'elles destinaient à la jeune pensionnaire, montèrent dans un fiacre, et se firent conduire à la maison qu'elle habitait.

Léonore se promenait en ce moment au fond des jardins, s'entretenant avec plusieurs jeunes personnes de son âge de tous les moyens de plaire.

et de briller : avertie qu'on la demandait, elle s'imagine que c'est quelques visites d'importance, ou quelques nouvelles fêtes qu'on vient lui proposer. Elle traverse les jardins en courant, pénètre dans le salon, où un grand nombre de pensionnaires étaient réunies, et se trouve tout-à-coup en présence de Suzanne et de sa fille, qui la pressent dans leurs bras et lui prodiguent les plus tendres caresses. « Mais comme t'es donc grandie, ma p' tite Lolore ! lui disait sa nourrice : je n'avons plus besoin maintenant d' nous baisser pour t'embrasser : aussi, comme tu vois, j'en prenons tout à not' aise. — Quiens ! ajoutait la fruitière, faudra-t-il pas s' gêner avec celle qu'on a nourrie d' son lait ? — Mais baise-moi donc encore, lui répétait Suzette, qui pressait une de ses mains qu'elle mouillait de ses larmes : sais-tu ben

que v' là six mois entiers qu' nous n' nous sommes vues. Tes tourterelles s' portiont toujours bien, et s' bectiont comme j' faisons en ce moment; ton p' tit chevreau, qu' est d' venu une grande chèvre, fait maintenant des fromages d' crême dont j' t'apportons un échantillon. — Et moi, reprit Suzanne, j' t'offrons c' gâteau d' fine fleur de froment, dont j' t'ai tant d' fois régalée; c' panier d' chasselas qu' j'avons su conserver malgré les grands froids qu'il a fait c't' hiver, et c' bouquet d' lilas en boutons, que j'avons cueilli dans l' bosquet planté l' jour heureux où l'on me choisit pour ta nourrice, et qui, grace à Dieu, commence à former un ombrage où tous les soirs j'allons jaser d' toi avec not' homme, ton père nourricier. — Et moi, mon chou, ajouta la fruitière, pour vous r' mercier d' m'avoir pro-

curé l' plaisir d' voir ma commère Suzanne, j' vous offrons l' meilleur et l' plus beau pied d'ananas qu'il y ait dans toute la Halle; ça j' dis j' men vante...; mais c'est à condition qu' vous m' permettrez d' vous baiser à mon tour une petite goutte; car, foi d' femme, vous êtes un joli brin d' fille.... ». En achevant ces mots, elle pressa fortement Léonore dans ses bras, et la couvrit de deux gros baisers, conjointement avec Suzanne et sa fille.

Cette scène, à la-fois gaie et sentimentale, produisit sur le cœur de Léonore une impression d'embarras et de confusion qu'en vain elle aurait voulu déguiser. Les caresses familières de Suzette, les éclats de rire des pensionnaires qui se trouvaient présentes, tout augmenta le trouble de la jeune personne, au point qu'elle ne répondit qu'en rougissant et avec dé-

dain aux hommages francs et naïfs de la fruitière et de ses deux cousines, qui restèrent stupéfaites de surprise et d'humiliation; mais ce qui mit le comble à la peine de Suzette, ce fut d'entendre Léonore lui adresser un *vous* cruel, chaque fois qu'elle la tutoyait avec l'effusion de la plus vive amitié. « Quoi! tu me dis *vous*, s'écria-t-elle, quand je t' disons *toi*. Est-ce que je n' sommes plus ta sœur de lait? Si tu savais quel mal tu me fais là! — M' est avis pourtant, ajouta Suzanne avec fierté, que j' t'ons assez bien nourrie, soignée, bercée, caressée, dorlotée, pour que tu n'en perdes pas la mémoire. — Mort de ma vie! dit à son tour la fruitière, les deux poings sur les hanches, nourrissez-les donc d' vot' lait, traitez-les ni plus ni moins qu' vos propres enfans, v'là pourtant comme i'vous r'çoi-

vent. Viens, ma commère, et laisse là c'te p'tite bégueule, qui déjà veut faire sa grande dame, et qui rougit de sa nourrice; jamais al' ne prospérera, c'est moi qui te l' dis : point d'bonneur pour les ingrats.... ». En achevant ces mots, elle entraîna Suzanne qui respirait à peine, et Suzette qui, fondant en larmes, tournait à chaque instant la tête pour voir si Léonore ne la rappelait pas.... Mais celle-ci les avait vues sortir avec une joie coupable qu'on remarquait à travers l'altération de ses traits.

La dame qui dirigeait la pension était rentrée dans le salon au moment même où la fruitière faisait à Léonore cette fatale prédiction; elle s'en fit expliquer le motif, blâma son élève de son étrange conduite, et la punit sévèrement de son ingratitude. Mais l'égoïsme et l'orgueil s'étaient tellement

emparés du cœur de Léonore, que l'idée d'avoir excité le rire de plusieurs pensionnaires, était la seule qui pût lui causer quelque chagrin.

Léonore, parvenue à l'âge de quinze ans, était plus belle que jamais, et, malgré les vices de son ame, on la distinguait par mille avantages, et surtout par un talent remarquable dans la peinture. Elle faisait le portrait d'une ressemblance parfaite; et son père, toujours aveuglé par sa tendresse, s'imaginant que l'éducation de sa fille était entièrement terminée, la reprit auprès de lui, et la présenta dans les cercles les plus brillans de Paris, où, en flattant sa vanité, on acheva de corrompre son cœur.

Suzanne et sa fille, par un reste d'égards et de tendresse, avaient caché constamment à madame de Clermont, affaiblie par l'âge et les infirmi-

tés, la pénible réception que leur avait faite Léonore; mais elles ne revinrent plus la visiter à sa pension. Quelques mois après, madame de Clermont parut menacée de succomber à ses maux : elle mourut en effet dans son château, environnée de tous les heureux qu'elle avait faits, et rendit le dernier soupir dans les bras de Suzette, à qui elle confia son portrait enrichi de diamans, pour le remettre à Léonore. Sa fortune, en ce moment assez considérable, fut le partage de plusieurs neveux qu'elle avait.

Suzette s'empressa de faire parvenir ce portrait à Léonore, qui parut un moment sensible au souvenir de celle qui avait dirigé son enfance. Mais bientôt elle en sépara les diamans pour en former un riche collier, et mit le portrait dans un simple médaillon qu'elle suspendit à la cheminée de sa cham-

bre. Suzette, en lui envoyant ce don précieux, lui avait fait écrire, par le maître d'école du village, une lettre conçue en ces termes :

« Mam'zelle....., car je n' pouvons » plus t'appeler ma sœur...., j' vous » envoyons, avec la présente, le por- » trait d' celle qui vous a élevée : j'au- » rions été, ma mère et moi, vous le » remettre nous-mêmes, si vous » n'eussiez pas tant fait ta bégueule » quand j'fûmes vous voir il y a trois » ans.

» J' n'en prions pas moins Dieu » d' veiller sur toi, et sur ce je nous » disons vot' très-humble servante et » toujours ta sœur de lait, quoique » t'en dises....

» SUZETTE ».

« *P. S.* Mon père et vot' nourrice » s'portiont à ravir, Dieu merci ! tes

» deux tourterelles roucoulent tou-
» jours, et ta chèvre blanche fait par
» semaine sa douzaine d'fromages;
» mais ça n' s'ra pas pour vous ».

Léonore, qui, en lisant cette lettre, souriait avec dédain, ne put néanmoins s'empêcher d'éprouver au fond de son cœur un secret murmure qui lui rappelait tous les torts qu'elle avait eus. Elle répondit à Suzette une lettre courte, mais expressive, et y joignit son portrait en miniature, l'un des meilleurs ouvrages qu'elle eût fait jusqu'alors, la priant de l'offrir à Suzanne..... à sa chère nourrice, dont jamais elle n'oublierait les soins et la tendresse.

Ce cadeau fut accueilli avec transport : Suzanne l'attacha à son cou, disant qu'elle croyait encore sentir sa Lolore à son sein. Suzette ne cessait de baiser et rebaiser cette chère ima-

ge, et répétait en la regardant: « Jarni! qu'elle est jolie! qui croirait que c' n'est là qu'un mauvais cœur... »? Mais bientôt ses yeux se mouillaient, et dans son émotion elle s'écriait: « Va, tu seras toujours ma sœur; i' t'ont gâtée dans c' Paris et dans c' grand monde; mais j' nous r' trouverons, j' nous r' verrons; oui, je n' sais quoi m' dit que j' nous embrasserons encore..... ».

Deux ans se passèrent. Léonore, parvenue à cet âge où la jeunesse est dans toute sa force, la beauté dans tout son éclat, touchait au moment de contracter un mariage qui devait assurer le bonheur de sa vie; mais le sort, qui la destinait à de rudes épreuves, la priva tout-à-coup de son père. M. de Beauregard, dont la santé avait été affaiblie par de nombreux travaux et les voyages qu'il avait faits depuis quinze

ans, mourut subitement; son opulence ne consistant qu'en fortes pensions qui s'éteignirent avec lui, et sur lesquelles il n'avait fait aucunes économies, il ne laissa pour héritage à sa fille que le talent de la peinture qu'elle cultivait toujours avec succès.

Léonore ne tarda pas à éprouver que la perte du rang et de la fortune éloigne de nous les flatteurs, et jusqu'aux amis même : elle se trouva bientôt dans l'isolement le plus cruel et le moins attendu. Sa beauté ne fit alors que l'environner de dangers et de séductions; mais, rappelant dans son cœur tous les principes de vertu qu'elle avait reçus dans son enfance, elle se retira du grand monde, se relégua dans une chambre, au quatrième étage; et là pendant un an elle exista du travail de ses mains, faisant à bas prix quelques portraits dont le mérite était ignoré.

Suzanne avait éprouvé autant de bonheur et de prospérité que Léonore avait eu de revers et de malheurs. Propriétaire d'un domaine assez étendu, elle venait de marier Suzette, alors âgée de dix-neuf ans, au fils unique d'un riche agriculteur, l'un des plus beaux garçons du pays de Caux. Cette digne femme avait appris la pénible situation où se trouvait Léonore, et s'était entendue avec sa commère, la marchande de la Halle, pour en adoucir les rigueurs. Tantôt elle envoyait à l'adresse de la jeune solitaire une ample provision de fruits et de légumes secs; tantôt un panier de gibier, de volaille; tantôt une provision de sucre et de café; et cela dès l'aube du jour, sans que jamais on pût connaître le commissionnaire. La belle orpheline, après avoir soupçonné telle ou telle personne qu'autrefois avait obligée son père, et surtout ayant un jour trouvé

dans le dernier envoi qui lui avait été fait dix louis dans une petite bourse de cuir, elle résolut de connaître la main généreuse qui la secourait avec tant de mystère. Elle passa donc la nuit entière à la croisée de sa chambre; et comme l'aurore commençait à paraître, elle vit une femme dont la tête était couverte d'un ample mouchoir, tenant un panier à son bras, venir se poster devant la porte de la maison, et, jusqu'au moment où elle s'ouvrait, se tenir assise sur une borne qui était vis-à-vis. Léonore descend avec la rapidité de l'éclair, attend que le portier se lève; et à l'instant où ce dernier ouvre la porte elle aperçoit l'inconnue qui, selon son usage, pose le panier sur le seuil et s'enfuit. Léonore court après elle, la saisit dans ses bras; relève l'ample mouchoir qui couvre sa figure, et reconnaît cette brave

marchande de la Halle qui lui révèle tout le secret, en lui disant : « Tant qu' vous fûtes heureuse et fière, j' vous avons plantée là, et c'était juste; mais, à présent qu' vous êtes dans l' besoin, Suzanne et moi j'oublions tout, et j'avons résolu d'vous t'nir lieu d'feu vos parens... ». L'orpheline pressait de nouveau cette digne femme contre son sein et la couvrait de caresses..... « Vous v'là donc enfin telle que j'désirions, reprit la marchande: comme le malheur nous change en peu de temps ! mais vous me d'vez mon droit d'commission; et pour ça j'entends et j'prétends qu'vous veniez tous les matins chercher vot' p'tite provision à ma boutique : j'vous f'rons bon marché, soyez tranquille : vot' bonne nourrice m'a mise en fonds pour longtemps. Venez donc me voir, et j'boirons une petite goutte à sa santé... ».

En achevant ces mots, la fruitière s'arracha des bras de Léonore, qui lui remit encore un dernier baiser pour Suzanne.

Peu de jours après, notre orpheline eut une autre aventure qui ne fit pas moins d'effet sur son cœur. Un matin qu'elle travaillait dans son atelier, elle entend frapper à sa porte, et va ouvrir. C'était un habitant de la campagne qui, par son costume, sa figure franche et enjouée, sa force et son langage, annonçait être un de ces riches agriculteurs qui cachent l'opulence sous les dehors de la bonhomie et de la simplicité. Celui-ci était dans la fleur de l'âge; et sans autre préambule il dit en entrant : « C' n'est-i' pas vous qu'on nomme mam'selle d'Beaureregard? — Moi-même, répondit Léonore. — Ah! c'est vous dont on m'a tant parlé, reprit l'inconnu, en la re-

gardant de la tête aux pieds : en c' cas vous pouvez m' rendre un grand service : j' vous payerons ben, n'ayez pas peur. I' s'agit donc de m' bâcler une peinture d' famille : c'est qu' tel que vous m' voyez, j'avons pour femme la plus belle d' not' canton, et j'voudrais qu' vous m' peinturlussiez assis sur l' soc d'une d' mes charrues, reprenant haleine d'un air joyeux, et comme qui dirait : « *J'avons fini nos semailles...* ». Auprès d' moi s'rait ma femme, taillée ni pus ni moins qu'vous, m'apportant l' dîner du laboureur, et me r'gardant d'un air qui voudrait m' dire : « *J' suis heureuse d'être à toi...* ». D' l'autre côté serait la mère d' ma femme, qu' j'aimons tout comme la not' propre, encore fraîche et ben av'nante, et qui, nous r'gardant tous les deux en souriant, semblerait dire à son tour : « *Bien, mes enfans ! aimez-vous et tra-*

vaillez ; g'nia qu' ça pour prospérer ». — J'aime beaucoup cette idée, lui répondit Léonore, étonnée de l'expression que mettait l'inconnu à ce qu'il disait ; mais c'est un tableau tout entier que vous me demandez là, et je crains bien qu'il ne soit au-dessus de mes forces. — Oh ! qu' non, reprit l'agriculteur ; j'ons dans l'idée qu' vous pourrez l' faire mieux qu' personne ; pour vous l' prouver, j'allons vous compter vingt-cinq louis d'avance ; et quand ça sera fini, si ça vaut mieux, vous n'aurez qu'à parler ». A ces mots, il se pose sur une chaise, et veut absolument que Léonore se mette à l'ouvrage à l'instant même.

Celle-ci, riant malgré elle, et surprise de la franche générosité de l'inconnu, refusa les ving-cinq louis, qu'elle dit être fort au-dessus de ce que vaudrait son ouvrage, et elle ajouta :

« Quand j'aurai fini, vous me paierez ce qui me reviendra ; mais je ne puis commencer sur-le-champ : il faut avoir une toile analogue, préparer des couleurs. — Oh ben ! reprit en se levant brusquement l'inconnu, pendant qu' vous allez disposer tout ça, j'allons au d'vant d' ma femme et d' sa mère, qu' j'ons envoyé chercher à not' auberge, et vous verrez qu'elles méritent ben l'honneur de la portraiture ». Il sort aussitôt, laissant sur une table les vingt-cinq louis, et Léonore, encore toute interdite de cette singulière aventure. Cependant elle prépare une toile et sa palette, se promettant bien de faire un tableau qui lui ferait honneur, et qu'elle appellerait *le bonheur des champs*.... A peine avait-elle achevé toutes ses dispositions, qu'elle entendit plusieurs personnes monter dans l'escalier, et re-

tentir une voix qui la fit tressaillir, et qu'elle crut être celle de sa nourrice. C'était elle-même en effet, qui, accompagnée de sa fille, venait avec son gendre, qu'elle avait envoyé d'avance préparer Léonore à cette touchante entrevue. La bonne marchande de la Halle les accompagnait. Au moment où Suzanne entre dans la chambre de la jeune artiste, cette dernière jette un cri perçant, s'élance dans ses bras, et la couvre de baisers et de larmes. Suzette, qu'elle n'avait pas vue depuis sept ans, et qui était devenue l'une des plus belles femmes du pays de Caux, soutenait Léonore, éperdue et chancelante; ces trois têtes, réunies ensemble, se prodiguant mille caresses sans pouvoir proférer une parole, et confondant leur joie, leurs soupirs et leurs pleurs, formaient le plus délicieux tableau, dont Léonore n'eût

pas manqué de saisir l'expression si elle n'eût fait partie de la scène.

Enfin Suzanne, parlant la première, s'écria : « J' pouvons donc t' presser encore sur ce sein qui t'a nourrie. — Et moi, lui répondit Léonore, je puis enfin reprendre place dans le cœur de ma seconde mère. — Va, tu n'en es jamais sortie. — Pas plus qu' du mien, dit à son tour Suzette, en l'embrassant de nouveau. — Mais comme tu est devenue belle! ajouta Léonore. — C'est l'effet du bonheur, reprit Suzanne : tu vois son mari, al' n'a pas mal choisi, j'espère; et je pouvons dire sans vanité qu' ça fait le plus beau couple..... Allons, Jacques, embrasse-là donc : elle est aussi d'la famille..... ». Le jeune homme s'empresse d'obéir à sa belle-mère, et d'appuyer sur les joues de Léonore deux bons baisers qui en dissipèrent la pâleur ordinaire, causée

par le chagrin et l'excès du travail. Est-ce qu'il n'y aura rien pour la commissionnaire? s'écria à son tour la marchande de la Halle. — Oh! de tout mon cœur, dit Léonore; n'êtes-vous pas aussi ma seconde mère nourrice? Braves gens, dignes amis, excellens cœurs, comment pourrai-je jamais réparer tous mes torts? Comment reconnaître ce que vous avez fait pour moi?—J'allons t'en indiquer le moyen, repartit vivement Suzanne; viens avec nous passer queuques mois: ç'a t' fera du bien et à nous d' même : ta santé paraît affaiblie, t'as besoin d' te r'poser et de r'prendre des forces; la vue du pays où tu fus élevée, de c' château d' feu madame de Clermont, et qui appartient aujourd'hui à l'un de ses neveux, une saine nourriture, un peu d'exercice, nos caresses et nos soins, tout ç'a t' rendra la santé, et ces belles

couleurs qui t'allaient si bien : tu pourras à ton aise manger d' ces gâteaux au beurre, d' ces fromages d' crême que tu aimais tant ; et si queuquefois j' te fatiguons par nos prévenances, j' t'ennuyons d' not' babil, et ben, m'n enfant, t'auras ta chambre à toi seule, où c' que tu pourras t'amuser à ta peinture. — Et moi, ajouta Suzette, je te promets d'aller me promener tous les jours avec toi, de r'voir ensemble les lieux où j'avons passé notre enfance; et si, grace à Dieu, j' devenons sous queuques mois nourrice à not' tour, eh ben! tu seras la marraine d' mon enfant. Viens, ma bonne petite sœur. — V'nez, oh! venez avec nous, mams'elle, s'écriait Jacques; vous f'rez encore ben pus fidèlement c' tableau d' famille que j' vous avons d' mandé. —Viens, répéta Suzanne, ton père nourricier t'attend : i' n' manque

pus qu' toi à ta nourrice pour être la plus heureuse des femmes..... ». Léonore, dont l'émotion était inexprimable, pressant tour-à-tour sur son cœur cette respectable famille, accepta sans hésiter leurs offres, dont elle connaissait toute la sincérité : elle prépara donc ce qui lui était nécessaire pour son départ, et remit au généreux Jacques les vingt-cinq louis qu'il avait laissés sur une table. Suzanne et sa fille l'aidèrent avec empressement, pendant que Jacques fut chercher sa charrette couverte, attelée de trois bons chevaux. Il y mit tout ce que Léonore avait disposé pour son voyage ; et Suzanne proposa de partir à l'instant même. « Non pas, non pas, dit la fruitière, on n' me quitte pas comme ça. J'entends et j'prétends que ma commère et ses enfans, car maintenant vous v'là du nombre, dit-elle

à Léonore; oui, j'entends qu' vous veniez tous les quatre manger à ma boutique la plus belle dinde aux truffes qui soit dans toute la Halle : c'est à moi qu'appartient la première réunion d'famille. Soyez tranquille, ajouta-t-elle, j' viendrons en vot' absence nettoyer vot' petit ménage, et j'en paierons les loyers en vot' nom. Allons, v'nez tous, et sitôt l'dîner, vous s'rez libres de m'quitter et d'regagner pays ».

A ces mots, Suzanne et sa fille donnent le bras à Léonore, Jacques porte sa cassette qui renfermait tout ce qu'elle avait de précieux; et la marchande, fermant à double tour la porte de l'appartement, les emmène faire le repas le plus splendide que Léonore eût fait depuis long-temps, et où elle goûta le plaisir le plus vrai qu'elle eût éprouvé de sa vie.

Le lendemain au soir nos heureux voyageurs arrivèrent au pays de Caux, où ils furent reçus par le mari de Suzanne avec tous les transports de la joie la plus franche. Léonore tressaillit en revoyant le hameau où elle avait été nourrie, le château de madame de Clermont où elle avait été élevée, la prairie et tous les sites délicieux, témoins des jeux de son enfance. Le bonheur dont elle jouissait ramena sur ses traits nobles et réguliers la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse ; elle reprit, avec sa beauté, son enjouement, ses heureuses saillies, et se proposa enfin de commencer le tableau de famille que Jacques lui avait commandé.

Mais l'habitation de Suzanne ne lui offrait aucun lieu commode pour l'exécution de ce projet. De petites croisées en vitrage de plomb ne lui

donnaient pas le jour nécessaire à son travail; elle résolut en conséquence de se procurer au château un local où elle pût exécuter sur la toile toutes les idées qu'elle s'était proposé de réaliser.

Ce château était en ce moment habité par un neveu de madame de Clermont, qui en était devenu propriétaire. Veuf depuis un an, il se livrait entièrement à l'éducation de deux enfans, fruit de l'union la plus heureuse. Amant passionné des arts, et simple dans ses goûts, il employait la plus grande partie de sa fortune à secourir tous les infortunés; aussi les habitans du village le regardaient-ils comme un père que madame de Clermont leur avait légué en mourant, pour continuer ses bienfaits et faire honorer sa mémoire.

M. de Solange, tel était le nom de

cet homme aimable, accueillit Léonore avec le plus vif intérêt. Il partagea l'émotion qu'elle ressentit en revoyant les lieux où elle avait reçu les premières leçons de vertu : il mêla ses pleurs à ceux que laissa couler cette belle orpheline devant le portrait de madame de Clermont, qui était dans le salon; et, sur la demande que lui fit Léonore d'un endroit favorable à la peinture : « Choisissez, lui dit M. de Solange : tout mon château est à votre disposition; heureux de le voir embelli par votre présence, de le voir orné de vos talens ».

Léonore préféra la chambre où elle avait été élevée; et dès le lendemain, y faisant monter la toile qu'elle avait préparée, et tout ce qui lui était nécessaire, elle esquissa le tableau qui peu de jours après représenta l'heureuse figure du jeune Jacques, assis

sur sa charrue. Bientôt elle groupa autour de lui Suzanne et Suzette, ainsi qu'il l'avait désiré; mais, afin de jeter plus d'intérêt et de vérité dans cette heureuse composition, elle se représenta elle-même sur un des côtés du tableau, assise tristement sur un tertre, regardant d'un air respectueux et reconnaissant le portrait en miniature de madame de Clermont, et tenant de l'autre main un volume des *Liaisons dangereuses*. Ce contraste frappant donnait encore plus d'éclat au groupe joyeux qui formait le centre du tableau. Tout y était vrai, profondément senti, digne en un mot du pinceau des plus grands maîtres. Suzanne et sa famille, qui chaque jour venaient poser modèle, ne pouvaient revenir de leur surprise, tant leur ressemblance était frappante. M. de Solange, non moins étonné que ces

braves gens, encourageait Léonore, lui prodiguait les éloges les plus flatteurs; mais son émotion égala sa surprise, lorsqu'un matin, après quelques jours qu'il avait été forcé de s'absenter, il se reconnut lui-même de l'autre côté du groupe représentant Jacques et sa famille. Léonore l'avait peint désignant ce groupe à ses deux enfans, à qui il semblait dire : « *Voyez comme ils sont heureux ! aimez le travail ; soyez toujours unis ; tâchez de vous suffire à vous-mêmes, et jamais vous ne connaîtrez le malheur.....* ».

Léonore, pour réunir dans ce tableau tous les sentimens qui occupaient sa pensée, mit sur le troisième plan, et tout-à-fait sur le côté, le tombeau de madame de Clermont, devant lequel plusieurs habitans du pays de Caux faisaient à genoux leur prière, pendant que deux jeunes filles y dé-

posaient des fleurs. Sur le devant de la tombe on lisait cette inscription : « *A ma seconde mère....* » !

Ce tableau étant achevé, M. de Solange ne voulut jamais consentir qu'il sortît du château. C'est en vain que Jacques, ses vingt-cinq louis à la main, soutenait qu'il était à lui. « Il vaut bien davantage, s'écriait M. de Solange : tout l'or que tu possèdes ne pourrait le payer; et je déclare que jamais rien ne pourra m'en séparer.... ». S'adressant ensuite à Léonore, il ajouta : « Et vous, qui joignez à tant de talens une ame sensible, épurée par le malheur, daignez m'aider à conserver, à embellir le dépôt sacré qu'en mourant me laissa mon épouse. Mes deux enfans, dont vous avez si fidèlement retracé les traits aimables, ont besoin, malgré tous mes soins, d'une seconde mère : je ne puis mieux choisir que celle qui

s'est représentée dans ce même tableau, si digne de les guider, de les instruire, et surtout de les préserver des *liaisons dangereuses....* ». En appuyant sur ces derniers mots, M. de Solange désigna le livre que Léonore avait eu le courage d'indiquer dans le tableau : au même instant ses deux jeunes enfans, saisissant chacun une main de Léonore, et la baisant à plusieurs reprises, s'écrièrent à leur tour : « Soyez notre maman, et nous vous aimerons bien ». Léonore, surprise, émue, fut d'abord quelques instans sans pouvoir proférer une parole ; mais, pressant contre son sein les deux jolis enfans de M. de Solange, elle leur dit avec l'accent le plus expressif : « Oui, oui, le Ciel vous a rendu votre mère ». Aussitôt Suzanne, sa fille et son gendre tombent à ses genoux, en lui disant : « Vous serez aussi celle de

tout le pays.... ». Léonore, dont l'ame sensible ne pouvait suffire à tant de douces émotions, se soutenait à peine, et se trouva appuyé sur le bras de M. de Solange, qui annonça que le mariage aurait lieu dans trois jours au château.

Cette heureuse nouvelle, répandue dans tout le village, y causa une si grande joie, que, le jour fixé, Léonore, en se réveillant, aperçut la croisée de sa chambre ornée de guirlandes de fleurs et de feuillage: au moment où elle l'ouvrit, tous les habitans du village, au son d'une musique champêtre, lui adressèrent les vœux les plus touchans. Jacques était à la tête des jeunes gens; Suzanne à celle des mères de famille; et Suzette, quoique très-avancée dans sa grossesse, dirigeait les jeunes filles. Ce fut au milieu de ce tableau délicieux et des plus

vives acclamations, que M. de Solange, accompagné de ses deux enfans, vint chercher sa nouvelle épouse, et la conduisit au château, où leur union fut celébrée sans éclat et sans faste, mais au bruit de l'ivresse et des cris de joie de tous les habitans du pays. Léonore fit placer Suzanne à ses côtés, et lui rendit les mêmes honneurs qu'à sa véritable mère : elle traita Suzette comme sa sœur; et pour consoler Jacques de n'avoir pas le tableau qu'il était venu lui commander à Paris, elle lui promit de copier le groupe du milieu qui le représentait assis sur sa charrue, et d'y ajouter, à la place du dîner du labouretur que lui apportait Suzette, le bel enfant dont elle ne tarderait pas à le rendre père. Elle s'engagea en même temps à faire, pour le pendant de ce grand tableau, l'image fidèle du moment mémorable où,

M. de Solange la choisissant pour son épouse, elle avait reçu les premières caresses de ses enfans, et leur avait promis de remplacer leur mère.

Léonore fut fidèle à tous ses engagemens. Elle fit jouir son mari d'un bonheur inaltérable, ses enfans de la tendresse la plus constante. Elle fit Suzanne, sa vie durant, l'économe générale du château; Suzette, la principale fermière; et fut la marraine de son enfant. Elle voulut que la bonne marchande fruitière vînt passer quelques jours avec eux, pour participer à la joie générale; enfin elle orna les appartemens du château d'un grand nombre de tableaux qui représentaient les différentes époques de sa vie; et depuis ce temps on ne cesse, dans tout le pays de Caux, d'approuver le choix de M. de Solange, et de se rappeler *les Sœurs de lait.*

Digitized by Google

Le Journal des Modes.

Tome II. page 277.

Oui, bleue ..... je prétends mettre les roses bleues à la mode.

Bibliotheca Nazionale V. E. III NAPOLI

Digitized by Google

LE JOURNAL DES MODES.

La mode est une divinité qui soumet tout à son empire, à son caprice. Pour elle on se met à la gêne, on sacrifie son repos, on expose sa santé, souvent même jusqu'à sa vie. C'est sur les femmes surtout qu'elle exerce le plus particulièrement sa puissance. Avec ces mots : « *C'est la mode* », on répond à toutes les objections ; on légitime toutes les extravagances, et l'on se croit à l'abri du reproche et de la critique toutes les fois qu'on peut dire : « *C'est la mode* ».

Emma, fille de M. de Linval, administrateur des domaines, était une des esclaves les plus soumises de cette divinité qui fait le charme et le tourment des belles. Il ne paraissait pas

dans Paris la moindre nouveauté, qu'aussitôt l'élégante Emma ne s'empressât de l'adopter. Jeune et jolie, pleine d'aisance dans ses manières, et d'une taille enchanteresse, elle donnait à tout ce qu'elle portait une grace si parfaite, que les choses même les plus extraordinaires lui allaient à ravir, et semblaient n'avoir été inventées que pour elle.

La fortune et la tendresse aveugle de M. de Linval procuraient à la jeune demoiselle tous les moyens de satisfaire ses désirs. Aussi dans les cercles la regardait-on comme l'observatrice la plus fidèle de tout ce que la mode pouvait créer : la mise, la chaussure, la couleur et la forme des vêtemens, et jusqu'au plus petit chiffon qui composait sa toilette, tout en elle était remarquable. Les jeunes personnes de son âge la prenaient pour modèle, et

s'empressaient à l'envi d'imiter toutes les modes qu'à peine elle avait commencé à suivre, ou qu'il lui plaisait d'inventer.

Tant de gloire et de renommée flattaient la vanité d'Emma. Elle se croyait un personnage très-important, se regardait comme l'oracle du bon goût. Entrait-elle dans un riche magasin de soieries, elle tranchait, commandait en souveraine, faisait déplier cent pièces d'étoffes avant de se déterminer à former un choix, trouvait détestable ce qu'il y avait de plus beau, et finissait par s'arrêter aux marchandises de rebut, mais qui lui semblaient préférables par leur bigarrure et leur singularité.

Entrait-elle dans une des boutiques de modes les mieux assorties du Palais-Royal, elle essayait vingt chapeaux l'un après l'autre, n'en trouvait pas

un seul qui lui convînt; en commandait un nouveau, composé de plusieurs douzaines d'aunes de ruban, garnies de tul, et ombragées de différentes plumes, recommandant expressément qu'on ne le fît voir à personne, et sur-tout qu'il fût prêt le plus promptement possible.

Dès le lendemain elle revenait, et trouvait affreux le même chapeau qui la veille était l'objet de ses désirs. La marchande lui faisait en vain observer qu'il était absolument conforme à ses ordres : « Je ne nie pas que je l'aie commandé, répondait Emma du bout des lèvres, et n'articulant ses mots qu'à moitié; mais en fait de chapeaux, je ne veux porter que ceux qui me plaisent le plus. — J'aurai pourtant l'honneur d'assurer à Mademoiselle que celui-ci lui sied..... — Horriblement; je m'y connais, vous le savez; et, quoique

jeune encore, j'ai déjà plus essayé de chapeaux que vous n'en avez faits. — Je demande mille pardons à Mademoiselle : mais si elle voulait se donner la peine d'examiner celui-ci...—Eh non! vous dis-je : la couleur amarante ne va pas du tout à une blonde, qui naturellement a l'air doux, le regard timide et modeste. — Mademoiselle préférerait-elle le lilas? — Le lilas..... c'est bien fade. — Le bleu-lapis? Eh bien! voyons le lapis.....; mais c'est si commun! avant-hier au bal des Etrangers une de mes amies parut en lapis, et la demi-heure qu'elle a dansé, a suffi pour me dégoûter de la couleur. Tout bien décidé, je ne prendrai qu'un simple chapeau de paille d'Italie. — J'en ai justement de très-beaux dans mon magasin, et les ai envoyé chercher. — Vous donnerez au mien une forme tout-à-fait neuve, et jetterez sur le

côté une couple de roses.—De quelle couleur, Mademoiselle? — Bleue. — Comment? — Oui, bleue : cela sera piquant; je prétends mettre les roses bleues à la mode.—Mais Mademoiselle n'ignore pas qu'il n'y a pas de roses bleues, et que cette couleur.....—Sera remarquée et fera époque : c'est justement ce qu'il me faut. Nous autres élégantes n'imitons jamais, et nous nous sommes là-dessus prescrit des règles... Eh bien! où sont donc ces pailles d'Italie?—Je vous fais mille excuses, Mademoiselle; mais les commissionnaires sont quelquefois si lents dans leurs courses! J'ai pourtant bien recommandé aux miens de se hâter lorsque je les ai envoyés chercher ces chapeaux..... mais les voici : »

On défait à la hâte les caisses : Emma trouve d'abord les pailles de la plus grande beauté, en pose plusieurs sur

sa tête, et leur donne mille formes différentes; puis tout-à-coup elle les jette, et reprend avec sa nonchalance minaudière : « Tout bien considéré, ce ne sera ni la paille d'Italie, ni le lapis qui fixera mon choix; je meurs d'envie de revenir à la couleur amarante que vous m'aviez conseillé de prendre.— Je crois en effet que c'est ce qui va le mieux à la fraîcheur de votre teint.—Cependant ne trouvez-vous pas que cela me donne un embonpoint prodigieux? j'ai l'air grasse et joufflue comme une harengère : fi l'horreur!... Tenez, Madame, je ne me sens en train de rien choisir aujourd'hui. Demain peut-être.... Non, non, après demain.... à pareille heure, entendez-vous?..... Après demain..... ». En achevant ces mots, la jeune dédaigneuse sort, monte en voiture, après avoir culbuté deux immenses maga-

sins, et disant partout qu'on ne trouvait plus rien chez les marchands.

On se doute aisément, d'après tous ces détails, que le tailleur d'Emma ne devait pas moins supporter de caprices et de contradictions. Je dis le tailleur, parce qu'une élégante ne peut plus décemment dire aujourd'hui *ma couturière* : c'est un terme trop bourgeois, et qui sent les petites gens. Cependant le prétendu tailleur de notre observatrice de la mode n'était autre qu'une ancienne femme-de-chambre de sa mère, qui faisait des robes pour un grand nombre de femmes de la cour; ce qui n'avait pas peu contribué à lui faire conserver Emma au nombre de ses pratiques. Cette couturière adroite et rusée se donnait bien de garde de faire la moindre observation, et se prêtait à toutes les extravagances et même aux désavantages de la mode. Tantôt

elle apportait à Emma une robe dont la longueur était extraordiraire : puis tout-à-coup une autre très-courte qui ne descendait tout au plus qu'à huit pouces au-dessus du talon. Une autre fois c'était un vêtement à manches très-serrées et ne couvrant qu'à peine la moitié de l'épaule; peu de jours après paraissaient d'autres manches énormes, tombant jusqu'au bout des doigts, et d'une largeur prodigieuse; mais ce qu'on observait régulièrement, ce qu'Emma recommandait par-dessus toutes choses, c'était de donner à chaque vêtement le moins d'ampleur possible; il fallait que la robe la plus riche fût collée sur le corps, et ne formât qu'un sac étroit qui bridant sans cesse, empêchait l'élégante qui s'y trouvait emprisonnée, de faire le moindre mouvement sans déchirer l'étoffe, ou faire partir les coutures : il fallait enfin

que ces robes délicieuses fussent encore plus décolletées par derrière que par devant, de manière à faire apercevoir au moins la moitié de l'épine du dos et le jeu continuel des omoplates; mais, pour jouir de tous ces rares avantages et pouvoir atteindre à cette sublimité du bon goût, il était indispensable d'avoir une chemise sans manches; et l'on ne pouvait se permettre tout au plus qu'une petite jupe de dessous en baptiste; on avait, par ce moyen, les bras nus jusqu'aux épaules, les reins très-peu couverts, la poitrine continuellement exposée à l'air, et gonflée au moyen d'un corset mécanique qui serrait le bas de la taille, à empêcher la respiration. On était au supplice, à la vérité; on ne pouvait se tourner que d'une pièce; et si par malheur on laissait tomber son mouchoir qu'il fallait tenir à la main,

faute de poche, impossible de le ramasser....; mais on avait la jouissance de dire : « *C'est la mode* » !

Le plus grand inconvénient de toutes ces extravagances était la perte de la santé. Le moyen qu'une femme, dont les organes sont si délicats, puisse résister pendant l'hiver, et dans le climat que nous habitons, à recevoir toutes les impressions du froid et de l'humidité? C'est surtout à la sortie du spectacle et des grandes réunions que, passant tout-à-coup d'une chaleur concentrée à une température glaciale, ces malheureuses victimes de la mode payent cher leur imprudente nudité. Que de jeunes mères de famille, que d'uniques héritières, le charme et l'espoir de leurs parens, que de femmes célèbres par leurs talens et leur beauté, l'on a vues payer de leur vie la funeste prérogative de briller un instant,

de fixer les regards d'un public insensé, d'étaler en un mot une mode nouvelle !

Emma ne fut pas plus à l'abri que les autres des effets inévitables de cette dangereuse manie : plusieurs transpirations supprimées, quelques rhumes dégénérés en catarrhes, et surtout une nudité presque continuelle, attaquèrent sa poitrine, au point que tout fit craindre pour ses jours. M. de Linval reconnut alors, mais trop tard, sa trop grande condescendance aux caprices de sa fille, qui bientôt se repentit elle-même de son culte trop constant pour la nouveauté, en voyant ses beaux bras se dessécher, ses yeux charmans perdre leur éclat et leur vivacité, son teint de rose pâlir, son enjouement se changer en une tristesse invincible, et ses forces diminuer chaque jour. Oh ! combien elle

regretta d'avoir aussi cruellement abusé de tous les dons que lui avait faits la nature! combien elle maudit la mode, et s'étonna de l'empire absolu qu'elle exerce! combien surtout elle fit à son père de reproches déchirans! Car telle est l'injustice des enfans, que souvent ils font un crime à leurs parens de leur excès de tendresse.

Cependant les soins multipliés et les secours de l'art apportèrent un adoucissement aux maux cruels qu'éprouvait Emma, et finirent par écarter, au bout de quelque temps, les dangers qui menaçaient ses jours. Mais il resta à la jeune convalescente une faiblesse de poitrine qui exigea les plus grandes précautions. On proscrivit donc les chemises sans manches, les robes décolletées, et tout ce que la mode pouvait inventer : on les remplaça par une bonne douillette four-

rée, par des chemises de percale à longues manches, et un bon jupon de dessous en laine tricotée. On couvrit sa tête d'un chapeau de velours, et on substitua aux minces chaussures de taffetas ou de satin blanc, des souliers à doubles couture, ou des brodequins assez forts pour préserver du froid et de l'humidité.

Peu à peu la convalescente reprit sa force première; son embonpoint revint; la fraîcheur naturelle de son teint reparut et en dissipa l'extrême pâleur; ses jolis yeux reprirent leur expression, leur vivacité; enfin la belle Emma redevint telle quelle était avant la longue maladie qu'elle avait éprouvée.

On oublie aisément en bonne santé les promesses que les souffrances nous ont fait faire. Emma, brillante de force et de fraîcheur, ne put résister entiè-

Digitized by Google

rement aux attraits de la mode; et sans en être l'esclave aussi fidèle qu'autrefois, elle ne laissait pas de lui rendre quelques hommages. D'abord le chapeau de velours fut supprimé : il était trop lourd, et surtout couvrait entièrement la figure. Ensuite on quitta les souliers à double couture : ils blessaient les pieds, ils auraient fini par donner des cors. Enfin on se débarrassa de la douillette fourrée : le printemps, qui commençait, la rendait assommante; mais la raison véritable, c'est qu'elle cachait l'élégance de la taille et les plus beaux bras du monde.

Insensiblement la mode reprit en parti son empire; et lorsque M. de Linval faisait à sa fille des remontrances sur ses nouvelles fantaisies, et lui rappelait à ce sujet les reproches pénibles qu'elle n'avait cessé de lui faire pendant sa maladie, Emma, se jetant à

son cou et lui fermant la bouche par un baiser, lui disait : « Tant que je fus convalescente, mon bon petit père, j'ai suivi exactement tout ce que tu m'as prescrit; je me suis imposé toutes les privations que tu m'as ordonnées; mais à présent que j'ai recouvré ma santé, permets-moi d'en user un peu sans l'exposer. Depuis trois mois il a paru dans Paris des modes célestes, et je les ai laissé passer sans leur rendre hommage. Il est bien juste que tu m'accordes quelque dédommagement.—J'y consens, répondit le père trop confiant et trop tendre; mais songe à tous les dangers que tu as courus, aux tourmens, aux chagrins dont ils m'ont accablé; songe enfin à ta conservation: c'est te demander de songer à la mienne ».

Le printemps et l'été se passèrent sans que la jeune élégante, qui sou-

vent prouvait son penchant irrésistible pour la mode, se repentît aucunement des fréquentes imprudences qu'elle commettait à l'insçu de son père, soit pour découvrir une chute de cou ravissante, soit pour dessiner les contours et la grace d'une taille enchanteresse; mais au commencement de l'automne Emma fut encore atteinte d'une douleur de poitrine, qui, sans être inquiétante, exigea néanmoins de nouvelles précautions. On regarda comme dangereux pour elle de passer à Paris l'hiver qui approchait : les médecins consultés furent d'avis qu'il serait sage de lui faire supporter cette saison rigoureuse dans le midi de la France.

M. de Linval avait précisément un frère établi à Beaucaire : c'était un des plus riches négocians de cette ville. Il proposa à sa fille d'aller passer chez son oncle toute la mauvaise saison,

afin d'achever de rétablir sa santé, dont on aurait tous les soins imaginables. Emma, quoique bien convaincue que ce séjour lui serait salutaire, répugnait à aller habiter une petite ville à plus de cent cinquante lieues de Paris. Que faire pendant une si longue absence? avec qui pouvoir causer modes, bijoux, toilette, etc...? aux yeux de qui faire briller son bon goût, son tact, son élégance? C'était s'exposer à mourir d'ennui, c'était véritablement s'enterrer vivante. M. de Linval, qui déjà roulait dans sa tête un projet assez plaisant, s'imagina, après avoir employé mille instances auprès de sa fille, qu'il pourrait la déterminer à faire ce voyage salutaire, en flattant son amour-propre, et surtout son penchant pour la mode. Il lui proposa donc de la faire accompagner par une femme-de-chambre adroite et intelli-

gente, qui lui ferait tous les chiffons et toutes les robes qu'elle désirerait; et, afin que son éloignement de Paris ne la privât pas de tout ce que le bon goût pourrait y faire naître, il lui offrit de l'abonner au *Journal des Modes*, qui chaque semaine répand dans toute la France les nouveautés dont s'enrichit la capitale. «J'ajouterai à cet envoi, dit M. de Linval à sa fille, les étoffes, rubans, chapeaux et parures qui seront annoncés; et comme tu en auras la gravure fidèle dans le Journal, ainsi que tout le détail savant et nécessaire à l'établissement de tous ces chefs-d'œuvre du bon ton, il te sera facile de faire faire le tout semblable, et par conséquent d'être toujours à la mode, quoique éloignée de Paris; d'ajouter et d'inventer toi-même, ce qu'aussitôt exécutera ta femme-de-chambre. Songe bien que, d'un autre

côté, cela te procurera l'avantage de donner le ton à toute une ville, de voir les dames de Beaucaire t'imiter à l'envi, reconnaître en toi la favorite du dieu du goût, t'entourer de leurs hommages et de leurs félicitations ».

Emma fut séduite par cet espoir flatteur. Quelque recherchée que l'on soit dans sa toilette, il faut une fortune immense pour briller à Paris; mais dans une ville de province un rien séduit, tout est remarqué; la chose la plus simple éblouit, par cela même qu'elle est portée avec grace. Notre jeune élégante accepta donc l'offre de son père. Elle fut elle-même, avant de partir, s'abonner au *Journal des Modes*, afin qu'il lui parvînt exactement à Beaucaire; se sépara de son père, non sans verser quelques larmes, et se mit en route, accompagnée de sa femme-de-chambre, et surchargée d'é-

toffes nouvelles, de chapeaux et de rubans modernes, avec lesquels elle voulait faire chez son oncle une entrée triomphale, et se montrer digne de la réputation qui l'y avait devancée.

M. de Linval, qui joignait aux qualités du meilleur des pères la finesse et la gaieté d'un homme aimable, fut, le jour même du départ d'Emma, s'entendre avec le rédacteur du *Journal des Modes*, pour faire insérer dans l'exemplaire qui devait parvenir à sa fille tout ce qui pourrait à-la-fois améliorer sa santé, et surtout la guérir de cet insatiable amour pour la mode, qu'elle poussait jusqu'au ridicule.

Ce Journal, en très-grande vogue parmi les dames, ne paraît, on le sait, qu'une fois tous les huit jours. Il est ordinairement composé de seize pages, et orné de plusieurs planches enluminées, qui donnent une juste idée des

nouveaux costumes inventés par la mode, et dont la description très-détaillée se trouve au texte de la brochure. M. de Linval fit faire à ses frais des gravures particulières qu'on insérait dans chacun des *numéros* qui partaient pour Beaucaire, et dans lesquels il faisait imprimer le détail analogue aux nouveautés qu'il lui plaisait d'inventer dans son cabinet.

Comme son but était d'abord de rétablir la poitrine de sa chère Emma, il fit composer des costumes chauds et commodes. Tantôt c'était une redingote de *mérinos*, doublée d'hermine ou de *chincilla*, qui couvrait les bras et croisait sur la poitrine; tantôt c'était un ample *spencer* de lévantine amarante bordée d'*astracan*, qui descendait jusqu'au bas des reins, et montait jusque sous le menton... Puis on lisait au texe du Journal que, de-

puis l'étroite alliance entre la France et la Russie, les fourrures étaient en très-grande vogue; qu'aucune femme de goût ne pouvait se montrer sans en avoir plus ou moins : de là l'éloge des vêtemens fourrés; de là une description minutieuse et très-exacte de leurs formes, de leurs couleurs, de leurs effets, de leur variété... Et voilà notre jeune folle qui, munie de différens objets que son père avait grand soin de lui envoyer, s'occupait à imiter les costumes nouveaux que représentaient les gravures; et voilà que, à son exemple, toutes les dames de Beaucaire, en admirant son goût, sa tournure et sa grace, se couvrent d'*astracan*, d'*hermine* et de *chincilla*.

Emma était ravie. Devenue l'idole de toute la ville à laquelle elle donnait le ton, elle commandait la forme et la couleur des vêtemens, des chapeaux,

des chaussures, et de tout ce qui composait la toilette; enfin elle éprouva qu'on peut goûter loin de la capitale quelques plaisirs, et qu'en province même on est tout aussi capable qu'à Paris de suivre les caprices de la mode. Emma devint d'autant plus remarquable, que, sa poitrine se rétablissant chaque jour, grace aux vêtemens dont M. de Linval faisait composer à son gré les desseins, elle reprit son enjouement et sa vivacité, qui ne faisaient qu'ajouter à l'éclat de ses charmes. On ne parlait dans Beaucaire et ses environs que de la jeune Parisienne, que de la belle Emma. On la suivait dans les promenades, on l'entourait dans toutes les réunions; c'était à qui la recevrait, la fêterait, et lui adresserait les plus délicieux hommages.

L'hiver commençait à faire place

aux premiers jours du printemps. Emma, malgré toutes les jouissances dont elle était environnée, sentit le besoin de rejoindre son père, de revoir Paris, et de se rapprocher du temple de la mode. M. de Linval, qui ne désirait pas moins de revoir la jeune voyageuse dont il avait su rétablir la santé, souscrivit avec empressement à la demande de sa fille, et bientôt le jour fut fixé pour le retour d'Emma. Mais cet homme aimable, voulant en même temps la guérir de sa ridicule manie, et ramener sa raison en attaquant son amour-propre, fit insérer dans le dernier *numéro* du Journal qui parvint à Beaucaire une gravure, accompagnée de six pages de texte, entièrement consacrées à retracer un habit de voyage du dernier goût. On y lisait que depuis qu'un grand nombre de princesses allemandes s'étaient ren-

dues à Paris pour les grandes fêtes qu'il y avait eus à la Cour, et qu'elles paraissaient aux chasses de Versailles, toutes les élégantes de la capitale s'empressaient d'imiter le costume de ces belles étrangères. « Chaque jour, ajoutait le Journal, de midi à cinq heures, on ne rencontre, soit aux Tuileries, soit aux Boulevards, que des femmes vêtues conformément au nouveau costume représenté dans la gravure ».

M. de Linval s'était amusé à le composer ainsi : un chapeau de poil tricolore; c'est-à-dire, dont la forme était bleue, le dessus des bords jaune, et le dessous vert; et s'attachant sous le menton par un ruban couvert d'écailles de cuivre doré, comme on en voit aux casques des dragons ou des cuirassiers : ce chapeau était ombragé de trois grandes plumes noires qui retom-

baient par devant, et complétaient sa bigarrure : un habit amazone de drap vert tendre, collet de velours cramoisi, revers et paremens bleu-ciel ; le tout orné d'une quantité prodigieuse de petits boutons blancs et de tresses rouges. La jupe de cet habillement était ouverte sur le côté droit, où l'étoffe se trouvait retroussée par deux glands pareils aux tresses, ce qui mettait à découvert une partie de la jambe ; des bottines à la hussarde jaunes et à talons rouges ; des gants d'écuyer en peau de renne, et le fouet à la main.

Quoique ce costume, que le Journal annonçait comme divin, et suivi par toutes les belles du jour, parût assez bizarre à Emma, sa singularité même eut des charmes à ses yeux. Comme elle avait une taille charmante, et surtout une jambe très-bien faite, elle trouva dans cet accoutrement l'occa-

sion de faire briller tous ses avantages; elle résolut en conséquence de ne reparaître dans Paris que revêtue de ce costume, qu'elle croyait si recherché. M. de Linval lui avait fait parvenir, avec le dernier *numéro* du Journal, le chapeau *tricolore*, et tout ce qui pouvait compléter l'*amazone polonais* : c'est ainsi que le Journal nommait ce prétendu costume. Emma se mit elle-même à l'ouvrage avec sa femme-de-chambre, et au bout de quelques jours elle fut, ainsi parée, faire ses adieux aux dames de Beaucaire, qui voulurent aussitôt l'imiter, et firent tourner la tête à tous les fabricans pour avoir des chapeaux *tricolores*.

Emma arriva donc à Paris, après cinq journées de poste, vers les quatre heures du soir. Ce jour-là même le célèbre Talma, qu'une maladie avait dérobé quelque temps à l'amour du

public, reparaissait dans le rôle de *Manlius*, où son talent inimitable est dans toute sa force et dans tout son éclat. M. de Linval, qui avait la certitude que sa fille arriverait d'assez bonne heure pour jouir de ce beau spectacle, avait loué une loge où il se proposait de la conduire, et de mettre à fin le projet qu'il avait conçu. Tout Paris se portait en foule au Théâtre-Français, pour rendre hommage au premier favori de *Melpomène*, et le féliciter de ce que les secours de l'art l'avaient rendu aux vœux de la France littéraire. Emma, après avoir reçu de son père l'accueil le plus tendre, et lui avoir de son côté prouvé tout le bonheur qu'elle avait à se retrouver dans ses bras, voulut faire une toilette recherchée pour aller à ce brillant spectacle, où elle se faisait une fête de se montrer; mais M. de Linval lui fit ob-

server qu'il n'y avait rien de plus moderne et en même temps de plus remarquable que l'*amazone* qu'elle portait : il lui conseilla de paraître ainsi vêtue, pour annoncer à tout le monde qu'elle arrivait d'un long voyage, et que, en descendant de voiture, elle s'était empressée de venir joindre ses félicitations à celles de tous les vrais amis des arts.

Emma goûta vivement cette idée : elle se hâta de donner à son costume polonais une fraîcheur nouvelle, et d'arranger ses beaux cheveux que le voyage avait mis en désordre : elle se rendit au Théâtre-Français, où elle produisit tout l'effet que s'était proposé M. de Linval. La singularité, la bigarrure de son accoutrement excitèrent dans la salle une risée universelle. Emma crut d'abord que c'était quelqu'un dont la loge touchait la

sienne qui causait tout ce tumulte : plus elle s'avance pour regarder autour d'elle, plus les éclats redoublent dans le parterre, qui la désigne du doigt. Bientôt plusieurs dames de la société de M. de Linval entrent dans sa loge où elles avaient place, et ont de la peine à reconnaître la jeune voyageuse. Elles lui demandent en riant si elle arrive d'*Arménie* ou de *Congo ;* la questionnent sur la singularité de son habillement, et sont tentées de croire que l'amazone est atteinte de folie. Emma, interdite et confuse, répond que c'est le dernier genre qu'elle s'est empressée d'adopter, à l'exemple de toutes les élégantes de Paris, et qu'elle en a pris le modèle exact dans le *Journal des Modes*... Des éclats de rire échappent de nouveau à ces dames, qui, à la vue de ce costume bizarre, et surtout du cha-

peau *tricolore* aux trois plumes noires, ne peuvent s'empêcher d'avouer à Emma que c'est un tour qu'on lui a joué; que ce costume ridicule ne fut jamais adopté par aucune femme de Paris, ni désigné dans le Journal. Notre voyageuse croyait rêver : elle cherchait la cause d'une erreur aussi étrange, lorsqu'elle aperçut sur la figure de son père, qui ne pouvait plus s'empêcher de rire à son tour, qu'il était l'auteur du nouveau costume, et le rédacteur des *numéros* qu'elle recevait à Beaucaire. Elle ne put s'empêcher, malgré le dépit et la confusion qu'elle ressentait au fond de son ame, de trouver la leçon aussi gaie qu'ingénieuse. Elle ôta sur-le-champ son chapeau *tricolore*, mit le cachemire d'une des dames qui l'entouraient sur son amazone vert-tendre, et plaisanta la première sur l'originalité de sa mise....

Réfléchissant ensuite à quel excès d'extravagance peut porter la manie des nouveautés, elle se promit d'y renoncer, et reconnut qu'on peut sans doute, quand on est jeune et jolie, faire quelque sacrifice à la mode; mais que cette divinité des belles est si capricieuse et si passagère, qu'on est bien dupe de se mettre pour elle à la gêne, d'altérer sa santé, de braver le ridicule et d'exposer sa vie.

LA PETITE GOUVERNANTE.

Monsieur d'Horicourt, ancien banquier, avait marié sa fille à Saint-Alme, jeune homme de qualité qu'il avait distingué dans ses bureaux, tant par son travail que par l'élévation de son ame; et dont il avait pris plaisir à réparer les malheurs. Ce mariage fut aussi heureux que l'avait prévu ce tendre père. Goûts assortis, caractères analogues; opulence et beauté du côté de la jeune femme; talens, franchise et amabilité du côté de son époux: tout était réuni pour assurer leur bonheur mutuel, en même temps que celui de M. d'Horicourt. Un doux fruit de cet hymen vint en doubler le charme. Une fille reçut le jour, à la satisfaction de cette heureuse famille, et par-

La Petite Gouvernante.

Tome II page 310.

Elle pose doucement ses lèvres sur le front vénérable du vieillard.

Bibliotheca Nationale NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

ticulièrement de son aïeul, qui voulut lui donner le premier baiser, et la nomma Lilia.

Mais peu de mois après la naissance de cet enfant chéri le sort parut se lasser de toutes les faveurs qu'il avait répandues sur M. d'Horicourt. Une partie de sa fortune lui fut enlevée par de nombreuses banqueroutes : son gendre, qu'il aimait tant à surnommer son fils adoptif, et qui devait lui succéder dans sa brillante et honorable carrière, succomba aux tourmens d'une maladie douloureuse causée par excès de travail. Cet aimable et intéressant jeune homme mourut avant d'avoir entendu Lilia lui donner le doux nom de père. Il ne cessait de la tenir dans ses bras, de recommander à M. d'Horicourt d'être son guide, son appui, de protéger son existence. En vain sa jeune épouse, suppliante, les mains tendues vers le ciel, et les yeux

noyés de pleurs, invoquait la Providence pour la conservation d'un époux aussi cher : Saint-Alme expira dans ses bras, portant encore un regard sur sa fille ; et le nom de Lilia fut le dernier mot qui mourut sur sa bouche.

M. d'Horicourt et sa fille étaient inconsolables de la perte qu'ils avaient faite. Ils ne trouvaient de soulagement à leur peine qu'en se consolant l'un l'autre, ou plutôt ils ne faisaient que gémir et pleurer ensemble. Lilia, que sa mère allaitait, et qui chaque jour devenait plus jolie, était le seul objet qui pût les occuper et faire distraction à leur douleur. Cette charmante petite avait continuellement le sourire sur ses lèvres enfantines : la douceur se peignait dans ses yeux ; tout semblait annoncer qu'elle réunirait un jour les rares qualités de son père, dont elle était la fidèle image.

Insensiblement elle atteignit sa se-

conde année; déjà elle balbutiait le nom de sa mère et celui de son aïeul: bientôt après ses facultés morales se développant, ainsi que ses forces physiques, elle marcha seule, commença à répéter quelques mots, quelques phrases; et bientôt son babil aimable et ses graces naïves augmentèrent le charme répandu sur sa figure. Elle devint aussi remarquable par les premiers épanchemens de son cœur, qu'elle l'était par tous les dons que la nature avait pris plaisir à rassembler en elle.

M. d'Horicourt ne pouvait se rassasier d'admirer et de caresser cet enfant. Il la portait dans les rues, dans les promenades, l'avait presque sans cesse dans son cabinet, la faisait placer à table auprès de lui, coucher dans une pièce voisine de son appartement; Lilia enfin était son trésor, son bonheur et sa vie. Tant de soins et de ten-

dresse dispensaient souvent madame de Saint-Alme, encore jeune et fort belle, de veiller sur sa fille. Elle résolut de sortir de la retraite austère où elle s'était maintenue pendant la première année de son veuvage. Insensiblement elle reparut dans la société, et se montra dans les cercles brillans qu'elle fréquentait autrefois, y fixa de nouveau tous les regards par ses talens et par ses charmes, et finit par y faire choix d'un second époux qui semblait lui offrir l'assurance du bonheur, qu'à peine elle avait eu le temps de goûter avec son premier mari.

Celui qui fit rallumer à madame de Saint-Alme les flambeaux d'hyménée était un capitaine d'artillerie, nommé de Coulanges, homme décoré, dans la force de l'âge et d'un mérite très-distingué. Ce second mariage fut loin d'être approuvé par M. d'Horicourt:

son attachement pour Lilia lui faisait craindre qu'elle ne perdît quelque chose de la tendresse de sa mère, dans le cas où il surviendrait des enfans de cette nouvelle union. Il redoutait aussi, malgré les hautes qualités qui brillaient dans son nouveau gendre, une certaine brusquerie que souvent il laissait échapper dans la conversation, qu'on remarquait dans ses manières; et qui, bien qu'elle fût en quelque sorte l'apanage d'un brave tel que lui, ne laissait pas d'effrayer le bon M. d'Horicourt sur l'éducation et le sort de sa chère Lilia.

Ses pressentimens n'étaient que trop bien fondés. M. de Coulanges, une fois uni à la belle veuve, ne se contraignit plus et donna un libre essor à son caractère fougueux, que seule pouvait dompter l'inaltérable douceur de son épouse. Lilia ne tarda pas à en éprou-

ver les effets. Il faut être père, pour supporter tous les petits caprices des enfans, écouter patiemment leur babil, leurs criailleries; et quoique Lilia fût constamment d'une humeur douce et enjouée, il est néanmoins de ces momens où l'enfance payé sa dette à la nature. Aussi M. de Coulanges, sans jamais se permettre aucun mauvais traitement envers la petite de Saint-Alme, tantôt l'effrayait avec ses moustaches et ses grands yeux noirs, tantôt la faisait sortir de table lorsqu'elle pleurait; tantôt enfin la privait de bonbons et de joujous, dès qu'elle avait fait la moindre chose.

Mais cet officier distingué devint père à son tour; madame de Coulanges mit au monde une seconde fille, qui fut appelée Léontine, et qu'elle voulut allaiter, ainsi qu'elle l'avait fait pour son aînée, afin qu'elle lui fût

également chère, et que son mari ne pût jamais lui reprocher la moindre préférence.

Ce fut alors que M. de Coulanges éprouva tout le tendre intérêt qu'inspire l'enfance. Chaque jour, et à tout moment, on voyait ce brave militaire, ce redoutable capitaine d'artillerie, porter à son cou sa petite Léontine, la bercer dans ses bras pour l'empêcher de crier, la promener à la lisière, afin d'essayer ses premiers pas; prévenir tous ses désirs, se soumettre à tous ses caprices, en un mot devenir son esclave le plus soumis.

Lilia se ressentit de ces doux épanchemens du capitaine : elle éprouva moins de vivacités de sa part, essuya moins de remontrances ; et, comme cet adorable enfant était d'une douceur angélique, elle parvint peu-à-peu à s'attirer la bienveillance, à gagner

l'amitié de son beau-père. Ce qui surtout avait séduit ce dernier, c'étaient les soins tendres et multipliés de Lilia pour sa petite sœur. M. de Coulanges ne pouvait s'empêcher d'être ému de ce touchant spectacle; et lorsqu'il partit pour les armées, et fit ses adieux à sa famille, il prit sa belle-fille dans ses bras, et lui donna, pour la première fois, un baiser qui mouilla les yeux de cette aimable petite, et lui fit dire, avec la douce ingénuité qui la caractérisait : « Oh! le bon baiser! il vaut presque ceux de grand-papa ».

Deux ans se passèrent, pendant lesquels M. de Coulanges fit les premières guerres d'Allemagne. Il s'y distingua par de tels prodiges de valeur, qu'il fut nommé colonel sur le champ de bataille. La paix étant signée, il revint à Paris revoir sa belle épouse qu'il adorait, et sa chère Léontine, qui entrait

alors dans sa quatrième année, et dont le babil que son père prit pour de l'esprit, la méchanceté qu'il qualifia d'espièglerie, et la jalousie qu'il dit être du caractère, ravirent le colonel, qui jamais n'avait vu, disait-il, d'enfant plus surprenant ni plus aimable.

Cependant, malgré toute la prévention paternelle, M. de Coulanges ne pouvait s'empêcher de trouver Lilia, alors âgée de sept ans, bien plus jolie que Léontine. Autant l'une avait l'air dur, fier et dédaigneux, autant l'autre portait sur sa physionomie l'empreinte de la douceur et de la gentillesse : autant la première fatiguait, harcelait les domestiques par son exigence et ses caprices, autant la seconde se conciliait tous les cœurs par ses prévenances et son aménité. On redoutait, on supportait Léontine : on recherchait, on adorait Lilia.

Cette préférence, exprimée sans cesse par tous les gens de la maison et par les amis même de M. de Coulanges, fit naître dans son cœur une jalousie qui peu-à-peu détruisit l'attachement que l'aimable Lilia l'avait forcé de lui accorder. Comme l'homme le plus sensé cesse d'être conséquent lorsqu'il est aveuglé par un sentiment particulier, il soutint que la grace naïve de cet enfant n'était que le germe de la coquetterie; que son aménité n'était que de la fadeur, ses prévenances de l'hypocrisie, ses progrès un simple effet de mémoire : enfin tout ce que Lilia réunissait pour plaire, ne devait, selon lui, que la faire détester.

Tant d'injustice révoltait le bon M. d'Horicourt, qui, quoique avancé en âge et atteint de quelques infirmités de la vieillesse, avait conservé une vivacité et une chaleur d'ame qui lui

faisaient défendre sa petite-fille avec le ton et l'autorité d'un chef de famille.

La guerre recommença avec l'Allemagne; le colonel de Coulanges fut encore obligé de se séparer de son épouse et de sa fille : il partit cette fois sans donner à Lilia *le bon baiser*, et fut absent près de deux ans. Il fit de nouveaux prodiges de valeur, et contribua si glorieusement au gain d'une bataille décisive, qu'il fut promu au grade de général, et décoré de la grand'-croix de la Légion d'Honneur, avec une dotation considérable.

Léontine entrait alors dans sa neuvième année, et Lilia dans sa douzième. La première, au retour de son père, devenu l'un des généraux les plus célèbres, conçut tant d'orgueil à la vue de ses hautes marques distinctives, qu'elle se crut au-dessus de sa sœur. Il n'y avait pas de jour, pas

d'instant, qu'elle ne lui fit sentir cette prétendue supériorité, la traitant de simple fille de financier, de petite bourgeoise. Lilia ne répondait à toutes ses insultes que par le silence et la résignation; mais dans les belles réunions qui avaient lieu chez M. de Coulanges, dans les cercles, dans les promenades, elle était vengée par le public, qui s'empressait de la préférer hautement à son orgueilleuse sœur.

Le général s'en apercevait souvent: et, soit aveuglement d'un père, soit brusquerie naturelle, il faisait quelquefois payer à la pauvre Lilia ses nombreux avantages, en lui faisant endurer mille humiliations qui ne faisaient qu'intimider cette charmante orpheline, mais qui la conduisaient nécessairement à se montrer encore plus tendre et plus intéressante.

Un jour il s'éleva à son égard une

vive dispute entre le général et son beau-père. Celui-ci faisait à son gendre des reproches mérités sur son injustice envers Lilia. M. de Coulanges s'emporta avec excès, et finit par déclarer qu'il était maître chez lui.... « C'est me dire, reprit le vieillard, que je ne suis plus chez moi, et je profiterai de l'avis ». Dès le lendemain donc M. d'Horicourt, malgré les excuses du général sur son emportement, malgré les vives instances de sa fille, et surtout les larmes de Lilia, inconsolable de se séparer de son grand-père, quitta l'hôtel qu'ils habitaient ensemble, et se retira dans une petite maison de campagne qu'il avait à Soisy-sous-Etiole, sur les bords de la Seine. Comme sa fortune était modique, et que sa fierté l'empêchait de rien recevoir de ses enfans, il ne se fit accompagner que de Marguerite ;

vieille cuisinière à son service depuis trente ans, et qui jamais ne voulut quitter son ancien maître.

Le général fut ravi au fond de l'ame d'être débarrassé de ce censeur austère : madame de Coulanges, éblouie par le tourbillon du grand monde, et craignant sur toutes choses de déplaire à son mari, se sépara de son père avec résignation. Léontine, que son aïeul morigénait assez souvent, fut enchantée de son éloignement; il n'y eut que Lilia, et Germain, valet-de-chambre du général, qui furent véritablement sensibles au départ de M. d'Horicourt.

Madame de Coulanges envoya d'abord assez souvent savoir des nouvelles de son père. Le général, qui eut avec lui une explication très-vive en se séparant, jura qu'il ne reverrait de sa vie ce vieillard grondeur et inflexi-

ble. Au bout de quelque temps, madame de Coulanges députa encore plusieurs fois Germain auprès de son père, et finit par laisser passer des mois entiers sans remplir ce devoir, non par une indifférence coupable, mais par un oubli involontaire, effet ordinaire du tourbillon du grand monde où elle vivait. M. d'Horicourt fut profondément blessé de cet oubli; mais ce qui acheva d'ulcérer ce vieillard, c'est que, au bout de quelques mois de séjour à Soisy, ayant demandé qu'on laissât Lilia venir passer une semaine avec lui, le général s'y opposa, et sa timide épouse n'eut pas le courage de lui résister. Ce refus indigna tellement M. d'Horicourt, qu'il fit à son gendre et à sa fille la défense positive de jamais paraître devant lui, leur déclarant que leur présence troublerait sa paisible retraite.

Le général, dont le fond du cœur était excellent, et qui cachait, sous la brusquerie et l'entêtement d'un brave habitué à commander, les qualités d'un honnête homme, fut sincèrement affligé de cette rupture. Il employa tous les moyens de regagner l'estime et l'amitié de M. d'Horicourt; mais ce vieillard, qui n'était ni moins susceptible, ni peut-être moins entêté que le général, se refusa à toutes les propositions que lui fit ce dernier, et ne retourna plus à Paris.

Six ans s'écoulèrent sans que ce chef de famille voulût communiquer avec ses enfans. Soit fierté, soit obstination, il fut sourd à leurs instances, et sut braver jusqu'au désir qu'il avait de revoir sa chère Lilia, alors âgée de dix-sept ans. Ses traits avaient pris une régularité qui la rendait plus belle encore; sa croissance, entièrement dé-

veloppée, avait donné à sa taille une élégance, à son maintien une dignité, enfin à toute sa personne un éclat si ravissant, qu'on ne pouvait la voir sans l'admirer, l'entendre sans être ému, la connaître sans l'aimer. Il n'en était pas de même de Léontine; petite et d'une taille hasardée, elle était sans grace et n'avait aucun charme. Sa figure était commune; le seul sentiment qui se peignait sur ses traits était l'orgueil que lui inspirait le rang de son père, dont elle avait toute la brusquerie, sans en avoir les qualités.

Aussi, lorsque les deux sœurs paraissaient ensemble dans les cercles, on offrait presque toujours à Lilia des hommages et des félicitations, tandis qu'à peine s'apercevait-on que Léontine fût présente. Naturellement méchante et jalouse, elle s'en plaignit à son père : celui-ci, craignant que tous

les avantages qui brillaient dans Lilia ne fissent trop souffrir sa sœur, et surtout ne nuisissent à son établissement, résolut de mettre cette belle et aimable orpheline dans une pension éloignée de Paris, où elle resterait jusqu'après le mariage de Léontine. La faible et vaine madame de Coulanges y consentit; et le bon Germain fut chargé en secret de chercher une pension convenable, et d'y conduire Lilia, qu'il irait visiter chaque semaine, pour lui procurer tout ce qui pourrait adoucir son exil.

Ce bon et franc Picard allait, de temps à autre, savoir des nouvelles de M. d'Horicourt, et toujours il lui remettait une lettre de Lilia. C'était la seule dont le vieillard consentît à recevoir des marques de tendresse. Dans le dernier voyage qu'avait fait Germain à Soisy, M. d'Horicourt le char-

gea de lui procurer une petite gouvernante de quinze à seize ans, qui pût soulager la vieille Marguerite dans ses travaux, et surtout se conformer à son humeur parfois acariâtre. Germain fit part de cette demande à Lilia, qui aussitôt conçut un projet digne de son amour pour son grand-père, et de l'élévation de son ame. Elle proposa à Germain de la présenter, comme sa nièce ou sa filleule, à M. d'Horicourt, auprès duquel elle resterait en qualité de petite gouvernante, pendant que sa mère et son beau-père la croiraient dans la pension qu'il était chargé de lui procurer. Cette aimable orpheline ne songeait qu'au bonheur de revoir son aïeul, de le servir, de le soigner, de porter adroitement dans son cœur toutes les consolations dont il avait besoin. « Tu annonceras à mon beau-père, disait-elle à Germain, que tu as

trouvé une pension dans une petite ville aux environs de Paris; et, au lieu de m'y conduire, tu me présenteras, sous le nom de Javotte et dans un costume analogue, chez mon grand-père, qui ne pourra me reconnaître; car, depuis qu'il s'est séparé de nous, je suis grandie au moins de la tête; ma voix est tout-à-fait changée, et, avec un petit accent villageois que je prendrai, je suis sûre de tromper jusqu'à la vieille Marguerite elle-même. Tandis qu'on me croira reléguée dans une maison d'éducation bien triste, bien maussade, je servirai le digne vieillard qui m'est si cher, je l'amuserai par mon babil, le distrairai par mes chansonnettes, je lui rendrai enfin les soins si tendres qu'il m'a prodigués dans mon enfance. — C'est fort bien imaginé, repartit Germain; mais êtes-vous certaine de pouvoir conserver

votre déguisement, de remplir assez bien votre emploi auprès de M. d'Horicourt?.... — Laisse-moi faire, bon Germain; je veux si bien jouer mon rôle, m'acquitter de mon devoir avec tant de zèle et d'adresse, que l'on raffolera de Javotte; et si le Ciel seconde mes desseins.... Mais je ne puis t'en dire davantage pour l'instant: arrange tout ainsi que nous en sommes convenus, et songe à me conduire sous peu de jours à Soisy ».

Germain s'acquitta promptement et avec exactitude de ce que lui avait recommandé sa jeune maîtresse : il annonça qu'il mènerait quand on voudrait la jeune exilée dans une pension à Pontoise. Lilia feignit d'être attristée de se séparer de sa mère et de sa sœur, partit un matin avec le fidèle valet-de-chambre, fut aussitôt avec lui se revêtir, dans une auberge, du

costume nécessaire au rôle qu'elle allait jouer, et se rendit à Soisy-sous-Etiole, où Germain la présenta, ainsi qu'il avait été convenu.

M. d'Horicourt, à qui Germain avait annoncé la *petite Gouvernante* comme sa parente, et douée de toutes les qualités requises, ne la reconnut aucunement; mais dès le premier abord sa figure plut au vieillard, ainsi qu'à la bonne Marguerite. Lilia avait pris un air si naïf et en même temps si villageois, qu'il était impossible qu'on découvrît, sous cette enveloppe, la jeune demoiselle la plus timide, la mieux élevée et la plus accomplie. « Ah! c'est de vous qu'on m'a parlé, lui dit M. d'Horicourt, en la regardant avec intérêt : soyez la bien-venue, ma belle enfant! — Elle est donc orpheline? dit la vieille Marguerite. — Hélas! oui, ma bonne dame; c'est c'

qui fait qu'feu mes père et mère étiont morts. — D'où êtes-vous? demanda M. d'Horicourt. — Du village d'Asniènières, tout vis-à-vis l' bac? — Et c'est ici votre première condition? — Oh! mon Dieu, oui, mon bon monsieur. — Mais savez-vous coudre, filer, tricoter, savonner? demanda Marguerite avec volubilité. — Ma fine, vous en demandez trop long à-la-fois, lui répondit en riant Lilia; mais c' que je n' saurai pas, je l'apprendrai d' vous; car vous m'avez l'air d'être une brave et habile dame... ». Ce petit compliment dérida Marguerite, qui prévit dès-lors que la *petite Gouvernante* pourrait se courber à toutes ses volontés. « C' n'est pas, ajouta Lilia plus naïvement encore, qu' mon parrain n' m'ait prévenue que vous étiez un tantinet quinteuse, grondeuse; mais j' tâch'rons d' vous égayer. C'est qu'

telle qu' vous m' voyez, je rions et j' chantons toujours. — Tant mieux, dit M. d'Horicourt; cela me réjouira, me rafraîchira les idées. Savez-vous, dit-il à Marguerite, qu'elle est tout-à-fait jolie? — I' m' disiont ça dans not' village, reprit Lilia; mais, comme dit not' bon pasteur, la beauté de d' sus n'est rien: c'est celle de d' dans qu'est tout. — C'est bien, très-bien, répétait tout bas la vieille gouvernante: des principes, des mœurs, de la religion; allons, allons, j'en ferai quelque chose.... ». Germain, qui riait sous cape des naïvetés aimables de Lilia, lui fit à son tour un long sermon sur les devoirs qu'elle avait à remplir, lui faisant observer qu'il avait répondu d'elle, et qu'il espérait bien qu'elle ne le compromettrait pas. Il la recommanda aux bontés de Monsieur, à l'indulgence de Marguerite;

et retourna vîte à Paris, faire accroire à monsieur et madame de Coulanges qu'il avait déposé Lilia dans la maison de Pontoise, où elle annonçait devoir s'accoutumer très-facilement.

Voilà donc la *petite Gouvernante* installée chez son grand-père. Elle n'eut pas de peine à s'y faire remarquer par son adresse et son intelligence. Marguerite était ravie des secours nombreux qu'elle lui prodiguait; M. d'Horicourt ne pouvait s'empêcher d'être ému, surpris des tendres soins de Javotte. Il avait à peine le temps de désirer, qu'aussitôt il était satisfait. Jamais, disait-il, on n'avait mieux fait son thé, son café, son chocolat. Jamais, ajoutait de son côté la vieille Marguerite, on n'avait préparé ses différens légumes plus proprement, savonné ses bonnets ronds avec plus de soin, mieux repris les trous

qui s'y trouvaient en si grand nombre; et surtout jamais on ne lui avait acheté de meilleur tabac. Lilia n'éprouvait pas moins de plaisir qu'eux. Elle était si heureuse, quand son grand-père s'appuyait sur son bras, lui passait la main sous le menton, lui faisait chanter des chansonnettes, et s'endormait sous les arbres de son jardin, au récit de ses contes de grand'mère!

Un jour que M. d'Horicourt s'était livré au sommeil sur un petit banc de bois, au fond de son jardin, pendant que Lilia bêchait et arrosait les fleurs qui se trouvaient auprès, elle ne put résister au plaisir d'embrasser son grand-père. Il y avait si long-temps qu'elle n'avait eu ce bonheur! Les baisers nombreux qu'elle avait reçus de lui dans son enfance, se présentaient avec tant de charmes à sa pensée! sa figure encore fraîche, ombragée de

cheveux blancs, était si ravissante!.... Elle s'avance donc vers le banc avec précaution, se lève sur la pointe du pied; et, le cou tendu, retenant sa respiration, elle pose doucement ses lèvres sur le front vénérable du vieillard.

M. d'Horicourt se réveille en sursaut; Lilia sans doute avait appuyé le baiser plus fort qu'elle ne le pensait. Aussitôt la *petite Gouvernante* saisit un râteau, un arrosoir, et s'éloigne, afin de dissiper tout soupçon. « Oh! c'est singulier, dit le vieillard en se frottant les yeux; il y a long-temps que je n'éprouvai une pareille sensation. — Qu'a donc Monsieur? lui demanda Lilia en s'approchant; est-ce qu'il se trouverait incommodé? —Non, non... bien au contraire, ma petite..... J'ai cru.... j'ai senti!.... Ce que c'est que l'illusion d'un songe! — Qu'est-ce que

Monsieur a donc senti! — Figure toi, Javotte, que j'ai rêvé que j'étais à Paris au milieu de mes enfans..... — Eh ben! c'est bon signe; mais ça vaudrait encore mieux si c'était pour tout d' bon. — Je me croyais dans leurs bras; mon cœur était épanoui. — J' crois ben : c' n'est qu' parmi les siens qu'on est heureux. — J'ai cru.... vraiment il me semble la voir encore.... j'ai cru que ma chère Lilia me donnait un baiser.... mais un baiser si doux!.... Il a pénétré jusqu'au fond de mon cœur. — Eh! quoi qu' c'est que c' te Lilia? dit la *petite Gouvernante*, en cachant avec peine son émotion. — C'est ma petite-fille, répondit M. d'Horicourt en soupirant; figure-toi un ange de beauté, la taille, la grace la plus séduisante, et avec cela une douceur, une délicatesse, une bonté! — Pardine, elle est d' vot' sang : voyez l'beau

miracle! — Voilà près de six ans que je ne l'ai vue : oui, depuis le vingt-un mars mil huit cent trois. — Eh! pourquoi ça donc? — Ses parens l'en empêchent. — Ses parens! Est-ce que Monsieur n'est rien pour elle? Y a-t-il rien d'plus proche et d'plus cher au monde qu'un grand-père? J'en ai un aussi, moi...., et j' sentons qu' si l'on voulait m'empêcher d'aller l' voir..... j' saurais si ben faire, qu' je m'approcherions de lui... oui, tout près de lui. — Qui croirait que c'est sa mère qui s'y oppose? que ma fille est même..... — Vot' fille! ça n'est pas possible, elle n'est donc pas sa maîtresse?..... Elle a peut-être un mari qui vous la mène tambour battant... Une pauv' femme, en pareil cas, est plus à plaindre qu'à blâmer.... et, sans la connaître, j' mettrais ma main au feu, voyez-vous, qu'la fille du bon M. d'Horicourt n'a

jamais oublié son père..... faut si peu d' chose pour brouiller des familles! ça s'voit souvent au village, et encore plus parmi vous autres riches..... Mais v'là l' soleil couché tout-à-fait, et l' serein commence à tomber; ça pourrait vous incommoder; rentrons, Monsieur; prenez mon bras, et souvenez-vous ben qu'un père comme vous ne peut pas être abandonné.... Non, non, i' n' peut pas être abandonné... ».

En parlant ainsi, la *petite Gouvernante* aide M. d'Horicourt à regagner son habitation; et toutes les fois que la conversation tombait sur madame de Coulanges, Lilia, déguisant son émotion sous un langage rustique et la gaieté la plus franche, défendait sa mère avec succès, et finit par persuader à M. d'Horicourt qu'elle n'était coupable que de faiblesse envers un époux brusque et despote.

Six mois s'étaient écoulés depuis que la *petite Gouvernante* était auprès de son aïeul : M. d'Horicourt et la vieille Marguerite en raffolaient. Elle n'était pas moins aimée dans tout le village de Soisy. On n'y parlait que de la gentillesse et surtout de l'honnêteté de la *petite Gouvernante*. Le fils du bedeau, le maître d'école lui-même, et jusqu'au neveu du percepteur des contributions, la demandèrent en mariage à plusieurs reprises; mais Germain, consulté par M. d'Horicourt, comme le parent et le tuteur de la jeune orpheline, refusait avec dignité de donner son consentement à toutes ces propositions, quelque avantageuses qu'elles fussent. Javotte, de son côté, qui s'amusait beaucoup de ces brillantes conquêtes, déclarait qu'elle ne quitterait M. d'Horicourt qu'à la mort; et ce bon vieillard, attendri,

charmé, jurait tout bas que, après Marguerite, la *petite Gouvernante* aurait place dans son testament.

Léontine, qui s'était habituée aisément à l'absence de sa sœur, atteignit sa seizième année. Le haut rang de son père, la faveur dont il jouissait auprès du Monarque, et l'immense fortune qu'il accumulait chaque jour, ne tardèrent pas à attirer à la jeune personne des partis nombreux. Comme elle se trouvait débarrassée, par l'éloignement de Lilia, d'une comparaison qui ne lui eût été que très-défavorable, elle fut recherchée par un militaire d'un grade supérieur qui avait servi sous les ordres de son père; enfin le mariage fut arrêté. Madame de Coulangés crut que, dans une semblable circonstance, elle ne pouvait s'empêcher de faire sortir Lilia de sa pension de Pontoise, par où cette dernière

faisait parvenir ses lettres à sa mère. D'après l'aveu du général, qui ne craignait plus de nuire à sa fille dont le sort était décidé, le bon Germain eut ordre d'aller chercher Lilia et de l'amener à l'hôtel, mais la veille du mariage seulement, pour repartir le surlendemain : telle était la volonté de M. de Coulanges. Le fidèle valet-de-chambre courut aussitôt à Soisy porter cette nouvelle à la *petite Gouvernante*, qui, après avoir demandé trois jours à son maître, pour assister, disait-elle, au mariage de sa sœur, se rendit à Paris le soir, ainsi qu'il avait été ordonné. Elle revit sa mère et Léontine, à qui elle prodigua mille caresses, et son beau-père le général. Celui-ci remarqua, avec une secrète satisfaction, que le teint de Lilia n'était plus aussi éclatant de blancheur, et que même elle avait perdu, loin

du grand monde, quelque chose de cette grace ravissante et de cette aisance qui la faisaient tant remarquer avant son départ.

Le lendemain fut célébré le mariage de Léontine; tout ce qu'il y avait de plus élevé, de plus respectable parmi les officiers généraux se trouvait à cette superbe et nombreuse réunion. La mariée, quoique petite et assez laide, était surchargée de tant d'ornemens, et couverte de diamans si beaux et si artistement arrangés, que d'abord tous les yeux se portèrent sur elle; mais, dès que Lilia parut, les regards se tournèrent de son côté, et s'y attachèrent. La simplicité de sa toilette ne faisait qu'ajouter encore à l'éclat de ses charmes. On ne vit plus qu'elle, on ne s'occupa plus que d'elle. « Je ne savais pas, lui dit le marié en l'abordant avec surprise et émotion, que

j'aurais l'avantage d'avoir une sœur aussi belle. — Si vous faites le bonheur de Léontine, répondit modestement Lilia, croyez qu'il me sera doux, Monsieur, de vous appeler mon frère. — Mais pourquoi donc, étant l'aînée, dit étourdiment un jeune officier de dragons, et surtout aussi belle, mademoiselle votre sœur se marie-t-elle avant vous? — C'est qu'on cherche toujours pour sa femme celle qui réunit le plus de qualités, répondit encore Lilia; prenant alors une main de la mariée, et la pressant sur son cœur, elle ajouta : « Ma sœur me connaît assez pour savoir que je n'en suis pas jalouse ».

Pendant toute la fête on ne fit qu'admirer Lilia, que l'entourer d'hommages. Des couplets qu'on lui fit chanter aux nouveaux époux, prouvèrent qu'elle joignait à la voix la plus bril-

lante une sensibilité profonde : dans la danse qui suivit le banquet elle ravit par sa grace, sa candeur et sa légèreté. C'était à qui, de tous les braves dont elle était environnée, serait son chevalier. Madame de Coulanges recevait, sur sa fille aînée les plus douces félicitations, et plusieurs officiers, frères d'armes du général, le sollicitèrent de leur faire obtenir la main de sa belle-fille ; mais la modeste et prudente Lilia s'aperçut aisément, au milieu de tant de succès, qu'ils excitaient l'envie de Léontine. Sous la couronne de l'hymen et les pierreries de toute espèce dont elle était ornée, elle était loin de produire le même effet que sa sœur sous la parure la plus simple. Aussi, dès le lendemain matin, le général, à qui sa fille avait fait part de sa souffrance, obtint de son épouse que Lilia retournerait à sa pension de

Pontoise : « Je crains, disait-il, que cette jeune personne, qui ne peut prétendre à un établissement semblable à celui de Léontine, ne prenne, dans les fêtes qui doivent suivre ce mariage, des idées de grandeur et des goûts d'ostentation qui ne pourraient que lui nuire et faire son malheur..... ». La trop confiante madame de Coulanges se rendit à ces raisons sans la moindre observation; et Germain, sous prétexte de reconduire la pauvre orpheline à Pontoise, l'accompagna à Soisy, où, sous le nom et les simples habits de la *petite Gouvernante*, elle reprit auprès de son grand-père ses occupations chéries, qui lui offraient plus de bonheur que la pompe et tout l'éclat du riche hôtel de son beau-père.

« Eh bien! Javotte, lui dit M. d'Horicourt, t'es-tu bien amusée aux noces de ta sœur? — Ma fine, Monsieur,

queuq' plaisir qu' j'y ayons pu prendre, je m'trouvons encore mieux avec vous. — Si j'avais voulu, reprit le vieillard, j'aurais assisté de même à un mariage qui s'est fait hier dans ma famille. Une de mes petites-filles a épousé un colonel de Chasseurs, et l'on m'a fait instance sur instance; mais la conduite du général envers moi, la coupable faiblesse de ma fille, son indifférence pour son père, son injustice révoltante pour ma chère Lilia qu'ils m'ont refusée, qu'ils ont bannie de leur présence, tout met une barrière éternelle entre nous; je ne les reverrai jamais..... non, jamais ».

La *petite Gouvernante* employa de nouveau tout l'empire que ses soins touchans et sa gentillesse lui donnaient sur l'esprit du vieillard irascible, pour le calmer, et surtout pour dissiper ses préventions contre sa fille. Peu à peu

elle détruisit dans l'ame de son aïeul une partie de son aversion pour le général de Coulanges, et profita d'une occasion favorable que le hasard lui présenta, pour tenter une entrevue qu'elle projetait depuis long-temps, et dont le résultat, en comblant le plus cher de ses vœux, devait l'indemniser de tout ce qu'elle avait souffert.

Elle apprit, par Germain, que les nouveaux mariés devaient aller, avec leurs familles respectives, à un retour de noces que leur donnait un parent du général, au château de Morsan, près Corbeil, et qu'ils devaient s'y rendre tel jour et à telle heure, par le grand chemin qui borde la Seine et se trouve au bas du beau parc de Petit-Bourg, lequel est en face du village de Soisy. Lilia, qui regarda cet événement comme un coup du Ciel, ne négligea rien pour en profiter. Elle solli-

cita donc M. d'Horicourt, qui depuis quelques mois ne s'était pas ressenti de sa goutte, de venir se promener dans ce même parc de Petit-Bourg, si justement renommé; il ne fallait pour cela que traverser la Seine qui coule au bas du village. Javotte mit tant d'empressement à l'exécution de ce projet; elle promit à son vieux maître de le conduire si doucement, de le faire asseoir avec tant de précaution et si souvent, en un mot d'avoir si grand soin de lui, que M. d'Horicourt ne put résister aux instances de la *petite Gouvernante.*

Le jour convenu, s'étant paré de ses plus riches habits, et ayant arrangé lui-même les beaux cheveux blancs qui couronnaient sa tête vénérable, il prit le bras de Javotte, qui égaya la promenade par tant de folies et de naïvetés, que ce digne vieillard ne put s'empêcher d'avouer que depuis long-

temps il n'avait été aussi heureux, et ne s'était aussi bien porté.

Arrivés sur les bords de la Seine, ils la passèrent en bateau, firent leur entrée dans le parc de Petit-Bourg, dont le garde leur ouvrit la grille, et visitèrent les principaux sites de ce lieu ravissant. Lilia, qui s'était fait informer à-peu-près de l'heure à laquelle passerait le général de Coulanges et sa brillante escorte, s'arrangea de manière à revenir avec son aïeul sur le grand chemin, au moment favorable. En effet, à peine M. d'Horicourt sortait-il du parc de Petit-Bourg, qu'il aperçut sur la grande route un gros nuage de poussière, et bientôt après il entendit le bruit de plusieurs voitures. Javotte lui proposa d'attendre un instant pour voir défiler ce cortége : le vieillard y consentit, s'imaginant que c'était quelque grand seigneur ou peut-être le monarque lui-

même qui parcourait ce beau pays; mais à peine la voiture de devant, attelée de quatre chevaux, fut-elle vis-à-vis de M. d'Horicourt, que ces cris perçans vinrent frapper son oreille : « Dieux ! c'est mon père !... Arrêtez...! arrêtez !.... ». A ces mots, la portière s'ouvre, et madame de Coulanges, s'élançant vers le vieillard, se précipite dans ses bras et le couvre de baisers. « Quoi! c'est vous! lui dit M. d'Horicourt, cherchant à se soustraire aux caresses de sa fille: comment avez-vous pu me reconnaître? il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus! —Ah! mon père, répondit madame de Coulanges, respirant à peine, daignez me pardonner; n'empoisonnez pas un des plus heureux momens de ma vie..... ». Et en achevant ces paroles, elle redoublait de caresses. Pendant ce temps le général avait mis pied à terre avec sa fille et son gendre, ainsi que

toutes les personnes qui remplissaient trois voitures à la suite de la première. Il joint ses instances à celles de madame de Coulanges, présente au vieillard Léontine et son époux, fait hautement l'aveu de ses torts, exprime combien il en a souffert, saisit une main de M. d'Horicourt, la pose sur son cœur, et lui dit avec la plus vive émotion : « Votre place n'a pas cessé d'être là : pourquoi refuseriez-vous de la reprendre ? — Que vois-je ? s'écria Léontine, en apercevant Lilia qui cherchait à se dérober à tous les regards, je ne me trompe point : c'est ma sœur, oui, c'est elle-même. — Comment ! reprit le vieillard, ému malgré lui, ma petite gouvernante serait ?.... Ma Lilia ! s'écria à son tour madame de Coulanges en la reconnaissant : oui, c'est ma fille. Ah ! je vois clair maintenant : que je fus injuste, et qu'elle est bien vengée ! — Ainsi donc, reprit M. d'Horicourt,

tandis que vous m'abandonniez, elle me prodiguait sa tendresse; tandis que vous l'exiliez de votre riche hôtel, que vous la priviez de tous les plaisirs de son âge, elle mettait tout son bonheur à me distraire de mes chagrins, à soulager mes maux, à vous excuser auprès de moi! Si vous saviez avec quelle chaleur d'ame, avec quelle adresse elle prenait votre défense! Si vous saviez de quelle naïveté touchante, de quel aimable enjouement elle a su se couvrir pour n'être auprès de moi qu'une *petite Gouvernante!*.... Ma Lilia! créature céleste! comment pourrai-je jamais m'acquitter envers toi?—En vous réconciliant avec ma mère, s'écria-t-elle; voilà mon unique but, voilà ma plus douce récompense.—Non, non, reprit le vieillard inflexible, un oubli si cruel, un semblable abandon.....—Ne furent qu'involontaires, repartit vivement Lilia. Grace! grace toute en-

tière ! et si ma mère fut coupable, ne l'apprenez pas à ses enfans ».

Ce dernier trait pénétra jusqu'au fond du cœur de M. d'Horicourt : il ne put résister à l'élan généreux de *la petite Gouvernante ;* et tendant ses bras paternels, il y pressa tour-à-tour sa fille, son gendre, Léontine et son époux. Madame de Coulanges y retrouva le bonheur qu'elle désirait depuis si long-temps, les jeunes mariés, le consentement à leur union. Tous les cœurs étaient épanouis, tous les yeux étaient mouillés de pleurs délicieux ; le général lui-même ne put s'empêcher de laisser couler quelques larmes qu'il cacha bien vîte sous ses moustaches. « Il faut, dit-il, que ce jour soit le plus complet de tous ceux que nous avons consacrés au plaisir... ». Et aussitôt il prend son beau-père dans ses bras, le place dans la voiture entre

sa femme et Lilia, et les emmène au lieu du rendez-vous, où le récit de cette touchante aventure ne fit que donner à la fête plus de charme et d'intérêt. Lilia, en cotte rouge et en simple petit corset, parut à tous les yeux mille fois plus parée que les femmes élégantes qui s'y trouvaient en grand nombre : tout le monde admirait et fêtait la *petite Gouvernante* : son aïeul et sa mère la citaient comme le modèle de la piété filiale. Le général, trop franc pour cacher son émotion, lui voua l'attachement le plus sincère; et ce fut alors que Lilia, triomphante et satisfaite, offrit la preuve convaincante que, quels que soient les torts de nos parens, nous devons les excuser, les respecter même; et que le seul moyen de faire cesser leurs injustices, de mettre un terme à leurs rigueurs, c'est de les combattre par la douceur et la résignation.

CONCLUSION.

C'est aujourd'hui, ma Flavie, ta fête de naissance. Il y a quinze ans que, en ce moment même où tu écris sous ma dictée, je te pressai dans mes bras pour la première fois, je posai mes lèvres sur les tiennes, je te couvris des plus douces larmes... Quel moment!... Quel souvenir!

Depuis cette époque, qui doubla mon existence et mon bonheur, je ne crois pas avoir un seul instant cessé de te chérir, de t'entourer de mes soins, de te conduire, en jouant avec toi, dans ce premier sentier de la vie, où la nature présente à l'enfance mille obstacles qu'elle ne pourrait surmon-

ter sans un guide tutélaire, sans un appui constant.

Ce qui surtout m'occupa le plus particulièrement, ce que toujours je regardai comme le premier bienfait d'un père, ce fut de diriger moi-même tes premières impressions. Elles ont tant d'influence sur toute notre vie!..... Elevée pour ainsi dire au milieu du prestige des arts, entourée sans cesse de gens de lettres, d'hommes célèbres en tout genre, qui m'honorent de leur estime et composent ma société habituelle, tu as pris insensiblement cet amour du vrai beau, qui seul élève l'ame, cette habitude du bon goût, qui orne l'esprit, aide l'intelligence; tu as saisi l'expression technique de chaque chose; tu as appris à la discuter, à la comparer, à la juger: tu t'es habituée à ne rien écouter sans comprendre, à ne rien dire sans raisonner; à

distinguer le langage du jargon, le vrai mérite de ce qui n'est que du clinquant; à devenir en un mot instruite et sensée, sans avoir pâli sur les livres, et bâillé sur les bancs de l'école.

Mais tous ces avantages, qui se sont plus ou moins développés en toi, ne suffisaient pas à ton père ambitieux de ton bonheur. Un esprit brillant, un goût épuré, une mémoire richement ornée, peuvent sans doute procurer de grandes jouissances dans le monde; mais, pour y être entièrement heureuse, ma Flavie, il faut s'y faire aimer.

J'ai donc voulu, tout en occupant ton imagination active, et récapitulant tes études, améliorer ton cœur, offrir à ta pensée, à ta réflexion, les défauts que je remarquais en toi; et, pour ne pas t'effaroucher, signaler en même

temps les qualités aimables qui te distinguent. J'ai pensé que, en badinant ensemble sur les uns, en m'attendrissant sur les autres, j'éviterais ce qui, selon moi, détruit tout le charme paternel, je veux dire la réprimande et le sermon. Lorsque j'entends un père, un tuteur, une institutrice, gourmander une timide adolescente, je crois voir un berger qui frappe de sa houlette les agneaux confiés à sa garde, ou bien un jardinier maladroit qui, versant brusquement son arrosoir sur la tendre fleur qu'il cultive, l'abat sur sa tige faible encore, et retarde d'un printemps l'éclat que lui destinait la nature.

J'ai donc entrepris de te dicter ces Contes qui nous ont fait rire si souvent, qui plus d'une fois nous ont mouillé les yeux; ces Contes, avec lesquels nous avons passé tant de mati-

nées délicieuses, ces Contes où, tandis que tu cherchais à vaincre les difficultés que je présentais sous ta plume, à surmonter les petits obstacles que je faisais trouver sur tes pas, je m'occupais à faire germer dans ton cœur les qualités qui font estimer et chérir, à te faire trouver des ressources en toi-même; à t'assurer ce bonheur qui nous suit dans l'opulence, nous console dans l'adversité; à te faire enfin paraître un jour sur la scène du monde, de manière qu'on pût citer en toi la *bonne* femme, avant même de citer la femme aimable.

Je ne puis te dissimuler, ma Flavie, que publier ces Contes, c'est t'imposer une tâche difficile à remplir. On voudra voir en toi le fruit de mes leçons, l'effet de mon ouvrage; on cherchera les qualités dont on présumera que j'ai pris en toi le modèle : on n'excu-

sera aucun des défauts dont je t'aurai tracé l'image; et si l'on ne trouve dans ma fille de la bonté sans afféterie, du naturel sans fadeur, de la grace sans prétention, de l'instruction sans pédanterie, mes Contes seront confondus parmi ces ouvrages éphémères sans but et sans couleur que dicta la fantaisie, que proscrivit la raison..... Tu le vois, ma Flavie, tout est compensé dans la nature. Elle me chargea de ton instruction, de ton bonheur; et maintenant elle te rend responsable de mes succès et de ma réputation.

Rassure-toi cependant; va, je n'attache à mes Contes d'autre gloire que celle de te les faire aimer; je n'attends d'autre succès que l'assurance de te voir heureuse; je n'ambitionne d'autre titre que celui du plus tendre des pères. Ceux qui dispensent la renommée verront aisément dans ces essais

que le style fut soumis aux difficultés qu'il renferme, le bon goût au précepte, l'esprit au sentiment; qu'enfin c'est moins l'homme de lettres qui parle, que l'ami de l'adolescence qui folâtre avec elle.

Sans doute, ma fille, nous reprendrons nos chers entretiens; mais ce n'est plus avec des *Contes* que je prétends fixer ton attention. Déjà ta taille s'élève au-dessus de celle de ta tendre mère; déjà ceux de mes amis qui t'ont vue naître n'osent plus te tutoyer, et te qualifient du titre imposant de *Mademoiselle;* en un mot tu as quinze ans..... Quinze ans! charmant âge! « *C'est*, l'a dit un grand poëte, *la saison des roses..... l'aurore de la vie* ». Puisse cette aurore être pour toi celle d'un jour pur et sans nuage! Puisses-tu ne jamais regretter les momens délicieux que nous avons passés ensem-

ble, trouver sans cesse quelque plaisir à parcourir ces Contes, les lire toi-même un jour à tes enfans, et te rappeler alors que ton père fut ton instituteur et ton meilleur ami !

J'ai fini, ma Flavie; quitte la plume...; embrassons-nous !

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

Digitized by Google

OUVRAGES

Qui se trouvent chez ROSA, Libraire, grande cour du Palais-Royal.

(*Sous presse, pour paraître fin mars*).

Le 3e vol. du Rôdeur Français, 2 vol. in-12, fig., prix broché. 3 f. 50 c.

Conseils à ma fille, par Bouilly, quatrième et nouv. édition. pour faire suite aux Contes, du même, 2 vol. in-12, de 380 pages chaque, très-bien imprimés, avec 21 gravures et titres, gravés par d'habiles artistes,

Prix, broché. 10 f.
Idem papier vélin. 20 f.
Papier vélin, figures coloriées. 30 f.
En basane, filets très-propres, 2 fr.; en basane dorée, 3 fr. 50 c.; en maroquin, 12 fr. par exemplaire en sus.

Encouragemens de la Jeunesse, *par le même*. 1 vol. in-12, 8 figures.

Prix, broché. 5 f.
Basane, filets. 1 f.
Et doré sur tranche. 1 f. 75 en sus.

Le Rôdeur français; par de Rougemont, 2e édit., 2 vol. in-12, fig. 7 f.

Les Douze Siècles, par madame Élisabeth de Bon, 2 vol. in-12, fig. 9 f.
Idem, fig. coloriées. 16 f.
Tableau des verbes irréguliers de la langue française. 1 f. 50. c.
Eulalie, ou les quatre âges de la femme, 1 vol. in-8°, fig. 6 f.
Vie de Marie Stuart, 1 vol. in-18, fig. 4 f.
Élégie de Millevoye, 3e édition. 1 vol. in-18, fig. 3 f. 50 c.
Lettres à Sophie, 4 vol. in-18, fig. 12 f.
Jeux de l'enfance, 2 vol. in-18, fig. 5 f.
Odes d'Anacréon, par St. Victor, 4 fig., 1 vol. in-12, vélin, avec le texte en regard. 7 f.
Les Enfans; par madame Guisot. 2 vol. in-12. 8 f.
Mérite des femmes, 1 v. in-18, 3 fig. 3 fr. 50 c.
Vie d'une souris, historiette à l'usage des enfans, 2e édit. 1 vol. in-18, fig. 1 f. 50 c.
Extraits des Mémoires de Dangeau, 2 volumes in-12. 6 f.
Petit Paroissien des dames, in-18, 6 jolies figures, rel. en mar. 6 f.
— rel. en veau. 4 f.
Petite Journée du chrétien, in-24 r. en m. 6 f.
Les Roses, in-18, 12 nouv. grav. coloriées. 5 f.
Les Roses du Parnasse, ou choix des plus jolis morceaux des poëtes érotiques de l'antiquité : un vol. in 18, imprimé sur vélin, par Didot aîné, orné de jolies gravures. Prix, broché. 4 f.
Mademoiselle de Luynes, 1 vol. in-12, figure. Prix. 3 f.

Livres de Croquis, ou Choix de petits Sujets agréables, tels que Contes, Fables, Etudes de figures, Paysages, Fleurs, Animaux, Trophées, etc., etc., à l'usage des jeunes gens qui se destinent à l'étude du dessin, dessiné et gravé par J. Marchand. Prix broché. 4 f.

La Maîtresse de Broderie, petit Traité de la Broderie, en général; cartonné, doré, accompagné de 26 gravures coloriées, servant d'exemples utiles et agréables à copier, le tout contenu dans un porte-feuille très-élégant; ouvrage absolument neuf en France; 4e édition, avec nouvelle fig. 8 f.

Idem, papier vélin, plus richemenr rel. 10 f.

Traité du Tricot simple ou compliqué, manière d'exécuter méthodiquement par ce travail de jolis ouvrages, tels que des habillemens, des brassières, des bonnets d'enfant, des gants, des sacs, des bordures, et autres objets d'utilité et de fantaisie. Texte explicatif, enrichi d'un grand nombre de dessins variés, pour exemple. 8 f.

Idem, sur pap. vél. avec grav. coloriées 10 f.

Le Petit Maître de Dessin, Recueil d'Etudes au crayon; manière de les copier sans maître; le tout doré et renfermé dans un joli porte-feuille, avec crayon et pointe. 4 f.

Idem, en couleur. 8 f.

Le Porte-Feuille de l'Adolescence, Recueil de jolis sujets variés et instructifs, jolies pièces d'écriture française et anglaise, 27 gravures au bistre, ou coloriées, contenues dans une enveloppe d'un genre nouveau, en noir. 3 f.

Idem, en couleur. 4 f.

Le Petit Paysagiste, Recueil de Dessins choisis pour faciliter aux jeunes gens les premières études du paysage, leur en inspirer le goût, et leur procurer un amusement utile et agréable; précédé d'un Discours instructif sur les différentes parties de cette étude, et de l'indication d'une méthode particulière pour dessiner d'après nature facilement et avec précision; 2e édit., avec augment. de fig. 5 f.

Idem, papier vélin, doré sur tranche. 6 f.

Alphabet en Fleurs, Petit Cadeau pour les enfans; cartes dorées, coloriées, renfermées dans un joli étui. 3 f.

La Géographie en Estampes, ou Mœurs et Costumes des différens peuples de la terre; 1 vol. in-8° oblong, d'environ 200 pages, cartonné, avec couverture imprimée, et orné de 30 planches. 10 f.

Idem, coloriées. 15 f.

La Journée des Enfans, 1 vol. in-32, cartonné, et orné de 10 jolies figures. 2 f.

Idem, coloriées soigneusement. 3 f.

La Civilité en Estampes, ou Recueil de gravures propres à former les enfans des deux sexes à la politesse et aux usages de la bonne compagnie, avec un texte explicatif; 2e édition. Prix. 2 f. 50 c.

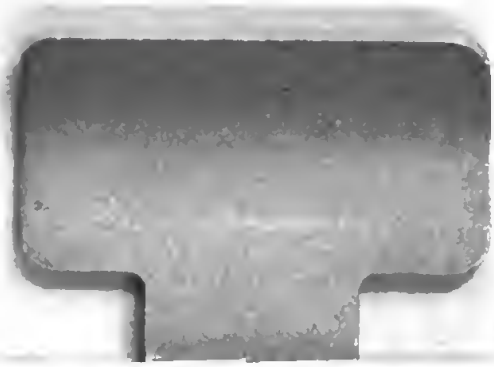
Idem, fig. coloriées. 4 f.

Les Bons Exemples, ou jolies Gravures morales et amusantes, avec un petit conte pour chaque gravure. 2 f. 50 c.

Idem, fig. coloriées. 4 f.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google